

EL MAHRUSSA

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

Sébastien WEBER, Bernard WEBER & Lune DI TULLIO

*Avec les complicités de Rabelais, Louise Labé, Cervantès,
Cyrano de Bergerac, Giordano Bruno, Diderot,
Corneille, Homère, Shakespeare, etc.*

2020

DA4P



contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

EL MAHRUSSA

Sommaire

LE CHEMIN PERDU

ACTE I

- Scène 1 : Dans la forêt** 9
Août 1603. Deux gendarmes, Adrien et Casimir, traînent derrière eux un homme enchaîné, Marin des Cendres, qui est comédien et un peu voyou sur les bords, et qu'ils supposent et espèrent être Marion Carabin, dit Carabine, chef d'une redoutée bande de bandits de grand chemin. La route de Reims, où ils vont, est coupée et le sentier de forêt qu'ils ont emprunté pour contourner l'obstacle les a égarés. Après que Marin ait échoué à esbroubir Casimir pendant qu'Adrien était en reconnaissance, et alors qu'ils s'apprêtent à bivouaquer, paraissent trois enfants qui leur proposent de les emmener non loin de là jusqu'à l'auberge de leur père.
- Scène 2 : Au logis des Berlu** 23
Devant l'auberge, c'est un défilé de paysans et autres « voisins » qui arrivent, tous apportant de quoi boire ou de quoi manger. Puce et Mouche mettent un dernier coup de pinceau à l'enseigne. S'entendent les clochettes des trois enfants, annonçant l'arrivée imminente de ceux que l'on attend en réalité, les deux gendarmes et leur prisonnier. S'ouvrent les portes et l'on découvre l'agitation des préparatifs.
- Scène 3 : Marin ou Marion** 34
Arrivent Adrien, Casimir et Marin que l'on a vite fait de restaurer, d'abreuver et d'interroger. Marin clame qu'il n'est pas Carabine et entend le prouver en contant la méprise dont il prétend être l'objet.
- Scène 4 : Chez Colbert** 42
Marin raconte sa version de l'aventure « Colbert ». Se mêlent à son récit différents clients et ouvriers de l'auberge qui tiennent tel ou tel rôle dans l'épopée. La démonstration, improbable, ne convainc pas, mais donne l'idée à certaine convive, la comtesse d'Éidolie, de méditer sur la question des apparences en donnant une pièce de son invention, inspirée de faits authentiques dont elle a été témoin : El Mahrussa.

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

ACTE I

- Scène 1 : Le phare** 61
Mai 1603, port de Gênes, à la fin du jour, au pied de la lanterna, le phare du port. Une marchande d'agrumes, Estrella, rêve et est bientôt rejointe par quelques amies qui sont couturières chez Matteoti. Bientôt, arrivent de la mer trois jeunes garçons lesquels viennent de repêcher le corps d'un homme, François de Rosnay, dont on ne sait rien, même pas s'il est mort ou vivant. Il s'avère vivant et l'on décide de l'emmener chez Mamma Rossa, magicienne et péripatéticienne.
- Scène 2 : Les frères sicaires** 72
Même endroit, peu après le départ des enfants. Arrivent de la mer, sur une chaloupe, Djibril et Hassan, deux assassins à la solde de Mourad Raïs, terrible pirate barbaresque auquel l'homme de la scène précédente a échappé. Les deux tueurs décident de consulter un espion de Mourad qui vit à Gênes.
- Scène 3 : Soigner ou guérir** 74
Chez Mamma Rossa, des enfants jouent à soigner François, puis sont chassés par deux prostituées qui elles ont quelques connaissances des soins à lui apporter. Enfin, Mamma Rossa arrive, en compagnie d'Estrella, son assistante, et fait œuvre de magie sur le rescapé. Celui prononce deux prénoms, Gabriella et Isabella, et un nom, Doria.
- Scène 4 : Que faire ?** 81
Fin de la nuit, chez Mamma Rossa toujours, mais dans le grenier où dorment les enfants. Estrella couche les petits quand, par une lucarne, arrivent les grands qui viennent aux nouvelles. Estrella les leur donne et annonce qu'elle a un plan pour introduire François chez les Doria, au Palais Rouge.
- Scène 5 : Vico Brignole, la nuit** 87
Les deux porteurs de l'évêque Marchaumont profitent de leur séjour en Italie pour se soûler. Hassan et Djibril entrent en contact avec Matteoti, l'espion de Mourad Raïs.
- Scène 6 : Vico Brignole, le matin** 91
Dans la rue de l'atelier de Matteoti, le marché s'ouvre. Plusieurs vendeurs font leur apparition et réveillent Covielle et Baratin qui s'y étaient endormis. Ouverture de l'atelier de Matteoti et embauche de François comme portefaix

quand Matteoti comprend que François n'est autre que le Français recherché par Djibril et Hassan. Passage de plusieurs personnages secondaires (des bourgeois, un maître de peinture et son élève, deux amoureux) et de Covielle et Baratrini transportant Marchaumont au Palais Rouge. Départ de Matteoti et François pour le Palais Rouge.

Scène 7 : Au Palais Rouge 107

Au Palais Rouge, chez les Doria. L'évêque Marchaumont achève avec Isabella les tractations marchandes entre les maisons Rosnay et Doria. Entrée de Matteoti et François. Marchaumont pense reconnaître en François le frère de Hugues de Gueux, comte de Rosnay, mais François ne le voit pas. Essayage de la robe de mariée par Caterina Doria. Entrevue de François et Isabella. Isabella reconnaît François et lui fixe un rendez-vous nocturne. Départ de Matteoti et François.

Scène 8 : Premier sang 116

Devant l'entrée de service du Palais Rouge, deux gardes sont en faction. Embusqués à différents endroits de la rue, Marchaumont, Djibril et Hassan et enfin les quatre enfants, attendent l'arrivée de François. Sortie de Matteoti, qui alerte d'un signe Hassan et Djibril. Marchaumont en a le cœur net : c'est bien François de Rosnay. Il sort immédiatement. Matteoti s'éclipse. Attaque de François par Djibril et Hassan. François se défend en empruntant leurs épées aux gardes, met ses assaillants en fuite et rend leurs armes aux gardes.

Scène 9 : Enlèvement 122

De retour chez Mamma Rossa après l'attaque subie, François, dont on soigne l'épaule blessée par un coup d'épée de Hassan, rencontre un « armurier », Battaglia, qui l'équipe de pistolets et de lames. Marta et Maria font irruption, annonçant, affolées, que M^e Matteoti a séquestré Luna. François, aussitôt, se rend chez Matteoti, dûment équipé par l'armurier.

Scène 10 : Second sang 127

Dans l'atelier de M^e Matteoti, Matteoti, Hassan et Djibril interrogent Luna pour lui faire dire où se cache François. Comme elle demeure muette, Matteoti s'apprête à la tourmenter, mais François, à ce moment-là, bondit au milieu d'eux et engage le combat. Matteoti est tué d'un coup de pistolet; quand surviennent les gardes du Palais Rouge, alertés par le coup de feu, Hassan, Djibril et François prennent la fuite chacun de leur côté. Luna est saine et sauve.

Scène 11 : Rendez-vous nocturne 133

Guidé par Giacomo, Andre et Antonio, François arrive à minuit sonnant à la chapelle San Nicola et y retrouve Isabella. Pendant qu'eux deux échangent à voix plus ou moins basse, Giacomo discute d'amour avec ses deux camarades. Enfin, après qu'il ait été décidé un rendez-vous à l'aube, François repart, toujours accompagné des enfants, comme le fait Isabella de son côté.

Scène 12 : La perle d'Orient 137

La nuit, chez Mamma Rossa, Luna achève de faire le récit de son enlèvement et de son « interrogatoire » puis les enfants s'endorment. François, quant à lui, tente de trouver le sommeil. Entre Zenzerazza qui lui annonce qu'elle va procéder aux derniers soins qu'il doit recevoir pour être tout à fait remis de sa captivité et pouvoir agir en toute liberté en tant qu'homme. S'ensuivent de savantes galipettes pudiquement dissimulées par un paravent. Quand les soupirs et les râles se font pressants, ceux-ci réveillent Estrella, Elena et Giacomo. Giacomo s'inquiète pour la santé de François, mais Estrella et Elena le rassurent.

Scène 13 : La roulotte 144

À l'aube naissante, dans la rue sous les fenêtres de Mamma Rossa, paraît une roulotte peinte à l'enseigne de la troupe des Enfants Sans Souci. Isabella la conduit et appelle François. Celui-ci appelle les enfants et tous embarquent dans la charrette. Adieux avec les prostituées (Mamma Rossa, Goliarda, Sapienza, Zenzerazza) et départ pour la France.

ACTE II

Scène 1 : Interlude 147

Pendant le voyage de l'Italie à la France, les enfants racontent leur périple et se moquent un moment d'Antonio qui est tombé en chemin amoureux d'une petite Française. Puis l'un d'entre eux, Andre, est envoyé par Isabella remettre une lettre à la vieille nourrice, Balbina, qui est au château de Rosnay aux côtés de Gabriella.

Scène 2 : La lettre 154

Au château de Rosnay, Balbina, la nourrice de la comtesse, lit et commente la lettre qu'elle a secrètement reçue d'Isabella et qui lui enjoint de convaincre Gabriella de célébrer l'anniversaire de la disparition de François en donnant une représentation de théâtre.

Scène 3 : Le méchant 155

Au château de Rosnay. Hugues de Gueux s'entretient avec M^{gr} de Marchaumont. L'on découvre que l'évêque redoute que le comte de Rosnay ne soit traduit en justice plutôt qu'occis si François lui met la main dessus et qu'il a donc engagé des hommes de main pour parer à ce péril. Mais le comte a déjoué la manœuvre.

Scène 4 : En avant !	161
<i>Aux abords du château, la troupe des Enfants Sans Soucis prépare son entrée. François et Isabella sont dans la roulotte, au « maquillage », réalisé par Luna, Marta et Maria, cependant que, perchés dans des arbres, Estrella et Giacommo scrutent l'horizon, espérant d'y apercevoir Andre. Celui-ci enfin arrive et découvre un bossu chauve au nez protubérant et à la denture étonnante — François en Symphorien — et une bohémienne extravagante — Isabella sous les traits d'Esperanza. Au grand complet, la troupe se met en branle pour le château.</i>	
Scène 5 : La conviction	168
<i>Au château de Rosnay. Balbina, suivant les instructions de la lettre d'Isabelle, convainc Gabriella d'organiser des festivités en la mémoire de François, disparu depuis dix ans.</i>	
Scène 6 : Tableau préoccupant	172
<i>Hassan et Djibril, traquant François depuis l'Italie, rôdent autour du château. Ils arrivent sur le lieu du campement après le départ de la roulotte, détectent les traces du passage de la troupe, qu'ils vont s'appliquer à suivre.</i>	
Scène 7 : Le théâtre	174
<i>Dans les jardins du château de Rosnay, la comtesse de Rosnay, Gabriella, secondée de Balbina et de domestiques, mettent la dernière main aux préparatifs. Entrent Hugues et Marchaumont, suivi de Scorpette, Ragagnac et Butor. Vive discussion entre Gabriella, Hugues et Marchaumont. Hugues doit plier : il y aura foule au théâtre ce soir. Enfin, entrée de la troupe des Enfants Sans Souci.</i>	
Scène 8 : La nuit	184
<i>Dans les jardins du château de Rosnay, la troupe des Enfants Sans Souci est en place sur sa scène. Gabriella tient un discours d'ouverture. La verità dal cielo commence.</i>	

LA VÉRITÉ DU CIEL

ACTE I

Scène 1 : Les noces	189
<i>Gênes, 1593. Annoncées par un héraut, les noces de François de Rosnay et de Gabriella Doria. Embarquement des mariés pour la France.</i>	
Scène 2 : Les pirates	197
<i>Début de la traversée. Attaque des pirates. Fuite de Gabriella avant l'abordage. Combat contre les pirates de François et Hugues. Mort de François, tué par Mourad. Fuite in extremis de Hugues.</i>	
Scène 3 : La fausse vérité	213
<i>Hugues de Gueux, réchappé des pirates et ayant regagné la côte génoise, raconte sa vérité à Marchaumont, puis à Gabriella, éplorée, et s'offre à elle comme nouvel époux. Gabriella s'interroge sur le salut de l'âme de François, noyé. L'ange Gabriel, qui volait dans le coin, tout ému par les larmes de la veuve, annonce qu'il monte au Ciel prendre des nouvelles de l'âme du malheureux.</i>	
Scène 4 : La vraie vérité	219
<i>Au Ciel, Gabriel interpelle ses collègues pour connaître le sort réservé à l'âme de François. Comme aucun d'eux n'a connaissance de l'entrée de cette âme au paradis, St Pierre est interrogé. Lui non plus n'étant pas au courant, il mène l'enquête. L'âme damnée d'un pirate tué pendant l'attaque est momentanément soustraite aux enfers pour livrer son témoignage. C'est ainsi que l'on apprend la vérité : Hugues pour échapper à la mort que lui promettait Mourad a acheté sa vie au pirate et laissé son frère en esclavage.</i>	

LIBÉREZ-NOUS DU MAL

ACTE I

Scène 1 : La justice	241
<i>La fin de La verità dal cielo fait comme un coup de tonnerre : François, qui jouait St Pierre arrache son masque, dévoilant qui il est et comme il est vivant. Gabriella s'évanouit. Hugues pousse un cri de rage. Scorpette et ses deux sbires se jettent sur François. Idem Hassan et Djibril. Les enfants prennent les armes à leur tour. Les méchants sont tous défaits et François, pour finir, les condamne aux galères. E tutto è bene per finire.</i>	

LE CHEMIN RETROUVÉ

ACTE I

Scène 1 : Le chant du coq 255

La représentation de El Mahrussa prend fin sous les applaudissements des faux aubergistes, de leur fausse clientèle et des vrais gendarmes. Ces deux-là sont fin soûls, si bien qu'épuisés, ils s'endorment, aidés peut-être par un coup sur la tête, et se mettent à ronfler. Tout le monde se précipite alors sur Marin des Cendres, connu aussi sous le nom de Marion Carabin, alias Carabine, et se félicite du bon tour joué aux pandores et de la libération du bandit. Cependant, prestement, on démonte les décors et rend l'auberge à sa désaffection première. Chante le coq et tout le monde s'en va, sauf les deux gendarmes qui ronflent au milieu de nulle-part.

LE CHEMIN PERDU

PERSONNAGES

ADRIEN, *sergent de la maréchaussée*

CASIMIR, *archer de la maréchaussée*

MARIN DES CENDRES, *comédien, voleur*

ANTICHOS
ANTILOCHOS
ANTINOOS

} *comédiens, enfants dans la forêt*

PUCE
MOUCHE

} *comédiennes, servantes*

YSALIS
ÉLOI
VINCENT
MELCHIOR
ISABELLE
CLORINTHE

} *enfants à l'auberge*

CREVARD
BANDARD

} *voleurs, écorcheurs*

UBERTHILDE
ONÉLIE
PÉROLINE
GUERDON
ISILBERT

} *paysans*

RATICHE
TITOUILLE

} *voleurs, comédiens, aubergistes*

POPOTTE
TOUNETTE

} *comédiens, voleurs, cuisiniers, serviteurs*

L'ESCOFFIÉ, *musicien*

M. DUGOURDIN, *voleur, bourgeois*

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE, *comédienne, comtesse*

HERMOTIME, *comédien, médecin, haruspice*

ACTE I

SCÈNE 1

Dans la forêt

ADRIEN, CASIMIR, MARIN, ANTICHOS, ANTILOCHOS, ANTINOOS.

1603, dans une forêt obscure entre Fismes et Reims. Entrent Adrien et Casimir avec, à leur suite, les poings liés, Marin, leur prisonnier. L'équipage fait halte; Marin s'affale.

ADRIEN. – Le chemin est perdu.

CASIMIR. – Quoi ?

ADRIEN. – Le chemin est perdu.

CASIMIR. – Comment ? Mais ces traces que nous suivons... ?

ADRIEN. – Les nôtres. Nous tournons en rond. Cette source, là, nous y avons fait boire les chevaux il n'y a pas deux heures.

CASIMIR. – Comment cela est-il possible ? Nous avons suivi la direction qu'indiquait chaque borne.

ADRIEN. – Je sais, oui, mais cet arbre, je le reconnais, et ce bosquet, et ces fourrés... Le chemin est perdu.

CASIMIR. – Ah, sergent, sergent, c'est de la sorcellerie ou bien un piège, cela ne peut être que cela. Nous n'aurions jamais dû

quitter la route droite. Ces vilains se sont joués de nous. Il n'y avait qu'à chevaucher jusqu'au pont et traverser la rivière au gué le plus proche.

ADRIEN. – C'est trop tard.

CASIMIR. – Ils nous ont jetés dans ces bois pour nous égarer. Leurs mines ! Nous n'avons pas prêté assez attention à leurs mines. Elles étaient... Elles étaient patibulaires !

ADRIEN. – Peut-être.

CASIMIR. – Et la nuit qui va tomber ! La nuit qui vient sur nous ! La nuit, sergent !

ADRIEN. – Elle n'est pas encore là. Il reste encore un peu de jour. (*Montrant une direction.*) Reste ici. Je vais pousser un peu par là...

CASIMIR. – Hé, vous partez ? Vous me laissez seul ?

ADRIEN. – Je reviens. Nos chevaux sont crevés (*– à propos de Marin –*) et lui n'avance plus guère. S'il y a apparence que cette sente-là nous puisse tirer d'embarras, nous la suivrons, sinon nous passerons la nuit ici.

CASIMIR. – Ici ?

ADRIEN. – Je reviens. (*À propos de Marin.*) Aie l'œil sur lui. Il a la mine patibulaire.

CASIMIR. – Sergent, mais... Mais... (*Le sergent sort en s'engageant dans la sente indiquée.*) Sergent ? Sergent ? (*Un temps.*) Ah ! Ah, seigneur, seigneur, prends pitié de nous, prends pitié de nous ! Ah, c'est folie, c'est folie ! Folie d'avoir quitté la route droite sur

le conseil de ces vilains et entrepris de marcher sur ce chemin comme des ânes au moulin. Et la nuit qui tombe et le vent qui se lève ! Ah, je sens, je sens, oui, je sens à certaine douleur de mes os, oui, je le sens, qu'il pourrait bien se mettre à neiger en dépit que c'est la sainte Berthe ! Et je sens — je pressens — je sais ! — que des bandits nous épient, que des bandits nous guettent et que si nous ne mourons pas de froid engloutis par la neige, nous mourrons trucidés comme de vulgaires collecteurs d'impôts et dès lors, dès lors mes parents seront sans fils, mes enfants seront sans père et ma femme sera veuve, que des méchants l'aviliront, qu'elle se fera putain, qu'elle succombera de honte, que nos petits seront chassés de sous mon toit, qu'ils mendieront, qu'on les pendouillera pour un pain qu'ils auront dû voler et que ma lignée s'éteindra dans l'opprobre... (*À Marin.*) Et tout cela par ta faute, gredin, maudit coquin !

Casimir frappe Marin.

MARIN. — Hé, monsieur, tout doux !

CASIMIR. — Assassin ! Misérable !

Casimir frappe encore.

MARIN. — Mais... Mais... Ah !

CASIMIR. — Car si tu n'étais pas venu au monde, si tu n'avais pas mené cette vie de débauche et d'indécence qui t'a conduit à voler son or à ce bon monsieur Colbert et à lui déshonorer sa pauvre femme, ni le sergent ni moi-même, tu m'entends, ni lui ni moi ne serions partis à ta poursuite, ni lui ni moi ne t'aurions attrapé à la sortie de Fismes, le pont ne se fût pas effondré, la route de Reims n'eût pas été coupée, nous n'aurions pas écouté ces vilains, il n'y

eût pas eu de bandits, je serais dans ma maison avec ma femme et mes enfants, elle ne serait pas putain, ils ne seraient pas orphelins et je ne serais pas, ah, maudit, non, je ne serais pas à l'article de la mort !

Casimir frappe de plus belle.

MARIN. – Ah, monsieur, pitié, pitié, cessez, cessez !

CASIMIR. – Vilain maraud, suppôt du diable ! Je te rosserai, Marion Carabin, je te rosserai, Carabine, jusqu'à te réduire les os en poussière !

MARIN. – Mais puisque je vous dis que je ne suis pas Marion Carabin !

CASIMIR. – Ah, tu n'es pas Carabine ? Ah, tu n'es pas le plus fieffé malandrin qu'on vît jamais dans ce royaume ?

MARIN. – Mais non, je ne le suis pas, je ne suis pas Carabine ! Je suis Marin des Cendres ! Et je suis comédien ! Ah ! Ah !

CASIMIR. – Ah, qui que tu sois, je vais te battre si fort que tu seras bien celui que je te dirai que tu es ! Et tiens ! Et tiens !

MARIN. – Pitié, monsieur, pitié !

CASIMIR. – Et puis là, sur ta caboche ! Et là, sur tes flancs !

MARIN. – Non, non, je me repens ! Je me repens !

CASIMIR. – Tu te repens ?

MARIN. – Je me repens ! De tout mon cœur, monsieur, de tout mon cœur je me repens ! Et puis j'avoue. J'avoue !

CASIMIR. – Ah, tu avoues ! Ah, vilain, je le savais, je le savais que tu étais ce coquin-là ! (*Frappant.*) Et tiens ! Et ça encore ! Et ça !

MARIN. – Ah ! Ah !

Casimir, fatigué, arrête de frapper Marin.

CASIMIR. – Mais nous sommes perdus, à quoi bon te battre, misérable ? En vain je me fatigue.

MARIN. – Oui, c'est vrai, c'est vrai, à quoi bon ? Reposez-vous, je suis coupable... Et, ma foi, ma foi, j'ai grand' peur...

CASIMIR. – Il est bien temps d'avoir peur. De quoi as-tu peur ?

MARIN, *se redressant et commençant de se rapprocher insensiblement de Casimir.* – J'ai peur, j'ai peur. J'ai peur, monsieur, car ce qu'on dit de ces bois me fait craindre pour nos vies, monsieur.

CASIMIR. – Quoi ? Que dit-on de ces bois ?

MARIN. – On dit des choses, ah ! Ah, des choses...

CASIMIR. – Mais parle ! Quelles choses ? Quelles choses ?

MARIN. – Ah, des choses, des choses... (*Menacé par Casimir.*) Des choses terribles !

CASIMIR. – Terribles ? Quoi ? Lesquelles ? Dis ! Parle ou je t'arrache la langue !

MARIN. – Non, non, laissez ma langue. Demain, le juge, à l'audience, voudra que je m'en serve et, si Dieu nous prête vie, je fais serment d'en user autant qu'il voudra.

CASIMIR. – Alors, parle !

MARIN. – Je parle, je parle ! Vous dites vrai.

CASIMIR. – Qu'est-ce que je dis de vrai ?

MARIN. – La forêt grouille de bandits.

CASIMIR. – J'en étais sûr !

MARIN. – De la plus vile espèce.

CASIMIR. – Ah !

MARIN. – Des coupe-jarrets, des coquillards, des écorcheurs !

CASIMIR. – Nous voilà morts !

MARIN. – Mais il y a pis !

CASIMIR. – Pis ? Quoi ?

MARIN. – Pis encore !

CASIMIR. – Quoi donc ?

MARIN. – Des loups !

CASIMIR. – Des loups ?

MARIN. – Des loups !

CASIMIR. – Des loups ? Ah !

MARIN. – Des loups énormes.

CASIMIR. – Des loups...

MARIN. – Gros comme des ours, féroces comme des lions, ici dans ces bois, là, dans ces fourrés !

CASIMIR, *dégainant et brandissant son épée devant lui.* – Là ?
Où ? Ici ? Où donc ? Où donc ?

MARIN. – Partout. Mais il y a pis.

CASIMIR. – Pis ? Pis que des loups ?

MARIN, *désormais tout proche de Casimir et se tenant derrière lui, qui continue de brandir son épée contre les fourrés, sur le ton de la confidence.* – Oh, bien pis, oui, bien pis ! On dit...

CASIMIR. – On dit ?

MARIN. – On dit que les nuits comme celle-ci, où la lune est pâle et ronde, qu'elle jette sur le monde la lumière des cendres, on dit...

CASIMIR. – On dit ?

MARIN, *attrapant une lourde branche.* – On dit...

CASIMIR. – On dit ? Ô, seigneur, prends pitié de nous !

MARIN. – On dit que folles et nues elles se mettent à danser...

CASIMIR. – Non ?

MARIN. – Couvertes du sang d'un nouveau-né par elles dévoré...

CASIMIR, *s'agenouillant pour prier mieux.* – Ô, mon dieu, ô seigneur, ô Jésus, ô pitié !

Adrien revient.

MARIN, *se redressant, brandissant sa massue et s'apprêtant à l'abattre sur la tête de Casimir.* – Et voici qu'alléché par leur

danse lascive, voici que dans l'odeur délétère du soufre, depuis le fin fond des entrailles de la terre, voici que surgit...

CASIMIR. – Qui ? Qui ? Qui ? Ah... (*Cependant que Casimir, agenouillé, a fermé les yeux et prie de toute son âme, Adrien estourbit Marin d'un coup sur sa caboche au moment même où il allait assommer Casimir. Tremblant, les yeux fermés.*) Qui... Qui va là ?

ADRIEN, à Casimir. – C'est moi, espèce d'andouille !

Casimir rouvre les yeux et se relève, avise Marin à terre et comprend la situation.

CASIMIR, entreprenant de botter l'arrière-train du prisonnier. – Ah, l'infâme ! Le traître !

ADRIEN, à Casimir. – Cesse ! Va plutôt ligoter ce vaurien à un arbre, et solidement. Nous passerons la nuit ici. (*Montrant la sente qu'il a tantôt suivie.*) Ce n'est qu'un chemin de bête, nous nous perdrons encore davantage à le suivre.

CASIMIR. – Mais...

ADRIEN. – Fais ce que je te dis.

CASIMIR. – Ma pauvre femme... Pauvres enfants...

Casimir va attacher Marin, qui titube, et Adrien commence de préparer le campement.

ADRIEN. – Aux premières lueurs, nous mettrons le pied à l'étrier. Nous finirons bien par sortir de cette forêt.

CASIMIR. – Le ciel vous entend. (*Des tintements de clochettes retentissent.*) Qu'est-ce ? Qu'est-ce que c'est ?

Les voix d'Antichos, Antinoos et Antilochos retentissent, puis les trois enfants entrent en chantant, tout de blanc vêtus, portant clochettes et lanternes.

ANTICHOS, ANTINOOS ET ANTILOCHOS, *chantant*. –

♪ Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Ché la diritta via era smarrita.

CASIMIR, *effrayé*. – Ah, des anges ! Nous sommes morts !

ADRIEN, à *Antichos, Antinoos et Antilochos*. – Halte, au nom du roi Henri, halte ! (*Les enfants font halte.*) Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? D'où venez-vous ?

CASIMIR, *idem, pour lui-même*. – Des anges, des anges...

ANTICHOS. – Hé, monsieur, toutes ces questions ! Qui sommes-nous ? Pour moi, il me semble que je suis moi-même (*– à propos d'Antinoos –*) et quant à lui...

ANTINOOS. – Ma foi, tout comme toi, je crois que je suis moi. (*Se palpant.*) Oui, oui, je suis moi. C'est tout moi. Voilà. (*À propos d'Antilochos.*) Et lui...

ANTILOCHOS, à *Adrien*. – Tout autant qu'ils sont eux-mêmes, je ne saurais me dire personne d'autre que moi-même. Et vous, monsieur ?

ADRIEN. – Je suis sergent de la maréchaussée de Reims et je vous conseille de répondre sans détour à mes questions. Vos noms ?

ANTICHOS. – Nos noms ? (*Cherchant.*) Nos noms, nos noms, nos noms, eh bien...

ANTINOOS, *idem.* – Nos noms, nos noms, nos noms...

ADRIEN. – Vos noms !

ANTILOCHOS, *à Adrien.* – Je suis Antilochos.

ADRIEN. – Antilo... ?

ANTILOCHOS. – Antilochos.

ANTICHOS. – Ah oui, lui, c'est Antilochos ! Et moi, c'est Antichos.

ADRIEN. – Antichos ?

ANTINOOS. – Et moi, Antinoos. Pour vous servir.

ADRIEN. – Antinoos ? Anti... Anti... Mais qu'est-ce que c'est que ces noms-là ?

CASIMIR, *abattu.* – Des anges, ce doivent être des anges...

ADRIEN. – D'où venez-vous ?

ANTICHOS. – D'où venons-nous ? (*À Antinoos.*) D'où venons-nous ?

ANTINOOS. – D'où venons-nous ? Eh bien, ma foi, ma foi...

ANTICHOS. – Hé, du lieu le plus prochain !

ANTINOOS. – Voilà, pardi ! De là où nous étions avant que d'être ici.

ANTICHOS. – Eh oui, car d'où pourrions-nous bien venir si ce n'est de là où nous étions ? C'est l'évidence.

ANTINOOS. – On ne saurait faire réponse ni plus nette ni plus honnête ni plus conforme à la vérité.

ADRIEN, *menaçant*. – Ah, la peste, la peste !

ANTILOCHOS, *à Adrien, montrant l'endroit par lequel ils sont arrivés*. – De là, monsieur, de là. Nous venons de là.

ADRIEN. – De là. Soit. Et où allez-vous ?

ANTICHOS. – Ah, par dieu, sait-on jamais où l'on va ?

ANTINOOS. – Ah, non, jamais.

ANTICHOS. – Aucune route n'est jamais toute droite.

ANTINOOS. – À tout moment elle peut tourner.

ANTICHOS. – Ou s'interrompre.

D'ANTINOOS. – Ou s'effacer.

ANTICHOS. – Se diviser.

ANTINOOS. – En deux.

ANTICHOS. – En trois.

ANTINOOS. – Ou même en quatre, qui sait ?

ADRIEN, *menaçant*. – Ah, par le roi, par le roi, répondez droitement à mes questions ou bien je vous jure que...

ANTILOCHOS, *montrant une direction*. – Par là. C'est par là que nous allons.

ADRIEN. – Par là ?

ANTICHOS, à *Antilochos*. – Ah ? C'est donc par là ?

ANTINOOS, regardant la direction. – C'est engageant.

ANTICHOS. – Oui. Enfin, tout autant que là.

ANTINOOS. – Ou là.

ANTICHOS. – Ou là.

ANTINOOS. – Ou là.

ANTICHOS. – Ou là.

ANTINOOS. – Qui sait ?

ADRIEN, à *Antilochos*, se retenant à grand'peine d'assommer les deux autres. – Et qu'y a-t-il là, par là ?

ANTICHOS. – Comment savoir ce qui nous attend ?

ANTINOOS. – Ce doit être écrit...

ANTICHOS. – Là-haut...

ANTINOOS. – Ou quelque part...

ANTICHOS. – Comment savoir ?

ANTILOCHOS, empêchant de justesse Adrien de pourfendre les deux autres. – Une auberge, monsieur !

ADRIEN. – Une auberge ?

CASIMIR, rasséréiné. – Une auberge ? Des anges, ce sont des anges !

ANTILOCHOS. – Une auberge, tout comme je vous le dis.

ANTICHOS. – Mais oui, l'auberge, ça y est, cela me revient !

ANTINOOS. – C'est donc là que nous allons. Où avions-nous la tête ?

ANTICHOS. – Il était écrit que nous la perdrons momentanément.

ANTINOOS. – Écrit là-haut.

ANTICHOS. – Ou quelque part.

ADRIEN, à *Antilochos*. – Une auberge ? Dans ces bois ? Quelle auberge ?

ANTILOCHOS. – Une auberge, monsieur, pour les égarés, car la route est coupée et nombreux sont ceux qui errent en ces lieux déserts. Nous sommes les enfants de l'aubergiste...

ANTICHOS. – Et de sa femme.

ANTINOOS. – Notre mère.

ANTICHOS. – Car c'est elle.

ANTINOOS. – C'est bien elle.

ANTILOCHOS. – Il nous a chargés de guider les malheureux vers la chaleur et la lumière pour le gîte d'un soir. Ces bois sont profonds, l'on s'y perd aisément. Vous seriez-vous perdus, vous aussi ?

CASIMIR. – Le ciel vous envoie !

ANTICHOS, à *Antinoos*. – Le ciel, notre père ?

ANTINOOS. – S'il le dit.

ANTICHOS. – Notre père qui êtes aux cieux...

ADRIEN, à *Antilochos*. – Oui, nous sommes perdus. Mène-nous à cette auberge. Sur le champ.

ANTILOCHOS. – Oui, monsieur, avec grand' joie, car c'est ce que notre père nous a ordonné de faire. Suivez-nous. C'est par là.

ADRIEN, à *Casimir à propos de Marin*. – Veille à ce qu'il ne fasse pas d'entourloupe.

ANTICHOS. – C'est par là !

ANTINOOS. – C'est par ci !

ANTICHOS. – C'est par ci !

ANTINOOS. – C'est par là !

ANTICHOS, ANTINOOS ET ANTILOCHOS, *chantant*. –

♪ Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Ché la diritta via era smarrita.
Ahi quanto a dir qual era è cosa dura
Esta selva selvaggia e aspra e forte
Che nel pensier rinova la paura!

CASIMIR, à *Marin*. – Et toi, je t'ai à l'œil, drôle que tu es. Des loups, des sorcières, ah ! Non, mais pour qui me prends-tu ? Allons, avance ! Pff, des loups ! Des sorcières, ah !...

Ils sortent, cependant que Casimir lance un coup d'œil inquiet aux environs.

SCÈNE 2

Au logis des Berlu

PUCE, MOUCHE, YSALIS, ÉLOI, VINCENT, MELCHIOR, ISABELLE, CLORINTHE, BANDARD, CREVARD, UBERTHILDE, ONÉLIE, PÉROLINE, GUERDON, ISILBERT, RATICHE, TOUNETTE, POPOTTE, MARMICHE, PILON, BOULAT, M. DUGOURDIN, LA COMTESSE D'ÉIDOLIE, HERMOTIME, TITOUILLE.

Devant l'auberge, Puce et Mouche donnent un dernier coup de pinceau à l'enseigne de l'auberge, « AU BON LOGIS DES BERLU », orthographié « O BON LAUJIS DES BERLU ». Paraissent six enfants qui jouent à Catholiques et Huguenots, jeu fort apprécié à l'époque.

YSALIS, *aux poursuivants*. – Mort aux papistes !

ÉLOI, *idem*. – Cannibales !

VINCENT, *idem*. – Buveurs de sang !

MELCHIOR, *aux poursuivis*. – Sus aux huguenots !

ISABELLE, *idem*. – Au bûcher, au bûcher !

CLORINTHE, *idem*. – Tue, tue, tue les parpaillots !

Une bataille s'engage entre les deux groupes d'enfants.

PUCE, *aux enfants*. – Hé, la marmaille, rangez-vous d'ici, ce n'est pas le temps de jouer ni de brailler, vous allez tout mettre par terre. Disparaissent !

La bataille se poursuit un instant.

YSALIS, *aux poursuivants*. – Vous périrez, carognes d'idolâtres, par l'épée ou par le feu !

ÉLOI, *idem*. – Trouons les marmiteux, crevons-les !

VINCENT, *idem*. – Pétoules ! Puterelles ! Pourceaux !

Ysalis, Éloi et Vincent sortent.

MELCHIOR, *à Clorinthe et Isabelle*. – Vite, vite, ils nous échappent !

ISABELLE, *brandissant un os*. – C'est la relique de S^t Michel qui les fait déguerpir, les pleutres !

CLORINTHE. – Poursuivons-les, étripons-les !

PUCE, *aux enfants*. – Allez, allez !

Melchior, Isabelle et Clorinthe sortent.

MOUCHE, *à Puce*. – Il y a un « s » à la fin de « logis » ?

PUCE. – Oui, il y a un « s ».

MOUCHE. – D'accord.

Paraissent Bandard et Crevard, tirant un porc.

BANDARD. – Vas-tu venir, crevée de bestiole ?

CREVARD. – Attends, je la pousse par le cul.

BANDARD. – C'est comme si elle savait qu'elle va finir en boudin.

CREVARD. – Tire ! Mais tire-la, par S^t Antoine !

BANDARD, *tirant le porc*. – Ah, viens donc, carne de goret ! Pauvre S^t Antoine, se faire d'un cochon son compagnon, c'est bien mériter son auréole.

CREVARD. – Si tu n'avances point, maudite truie, nous te mangerons vivante.

Paraît Uberthilde, portant bouteilles et volailles vivantes.

UBERTHILDE, *à Bandard et Crevard qui sortent en tirant le goret*. – Ah, la bête a senti sa mort, c'est pour ça qu'elle rechigne.

BANDARD. – Il faut ruser avec ces bêtins, c'est comme avec les hommes.

MOUCHE, *à Bandard et Crevard, montrant les volailles*. – Vous aurez moins de mal avec elles, cela n'a guère plus de jugeote qu'une pomme de pin.

UBERTHILDE, *à Bandard et Crevard, à propos des volailles*. – Je vous les apporte, et puis on va le calmer, votre cochon, sans quoi vous aller nous gâter la viande. (*À Puce et Mouche*.) J'ai rapporté du vin. Il pique un peu, mais, tiens, il se boit vite et bien. (*Elle remet les bouteilles à Puce et Mouche et rejoint Bandard et Crevard*.) Hé, mon cochon, tout doux, tout beau. Tu aimes quand on te gratte là, sous la hure, hein ? Oh oui, tu aimes, c'est bon, hein ? Oui, oui... (*À Bandard et Crevard*.) Lentement, tout doucement, c'est ça, allez-y. (*Retentit un choc sourd et un cri perçant*.) Eh bien,

voilà. De la tendresse en toute chose, moi, je dis. Pour les poules, un bon coup sec, crac, comme ça.

On entend le craquement d'un cou de poule, suivi d'un couac. Uberthilde entre, Puce et Mouche désignent la porte de l'auberge, Uberthilde sort.

MOUCHE, à Puce. – Bon. Et pour le « des », c'est comment ?

PUCE. – Eh bien, « d », « e », « s ».

MOUCHE. – Encore un « s » ?

PUCE. – Eh bien, oui. Tu sais, ce sont toujours un peu les mêmes lettres.

MOUCHE. – Ah bon ? Et le « d », comment c'est ?

PUCE. – Comme un « c » au pied d'un bâton.

MOUCHE. – Un « c » au pied d'un bâton ? Bon, d'accord.

On entend plusieurs craquements de cou de poule suivis de couac.

BANDARD, en coulisse. – C'est vrai que c'est plus commode que le cochon, la poule. À tout prendre, je me verrais bien ne tuer plus que des poules.

CREVARD, *idem*. – Tu dis ça, mais tu finiras par t'ennuyer. Tu voudrais un petit cochon de temps en temps. Ou un petit mouton. Ou même un veau.

Paraissent Onélie, Péroline, Guerdon, Isilbert, qui apportent un veau.

ONÉLIE. – Quand on parle du veau... (*À Puce et Mouche, à propos de Bandard et Crevard*) C'est par ici ?

Puce et Mouche montrent les coulisses où sont Bandard et Crevard et Onélie s'y rend.

PÉROLINE, *au veau, émue*. – Adieu, mon petit Quinquin, adieu. Ah !

GUERDON. – Allez, allez, ma Péroline, chaque année c'est la même chose...

ISILBERT. – Tu pleures, tu pleures, mais tu n'es pas la dernière, loin de là, à reprendre du museau.

ONÉLIE, *en coulisse, à Bandard et Crevard*. – Un bon coup là, juste derrière, là, oui, là. Allez-y, hein ? N'allez pas me faire souffrir cette pauvre bête.

Retentit un coup sourd, suivi d'un meuglement plaintif et ultime.

PÉROLINE. – Ah ! La pauvre petite créature ! Ah ! Ah !

GUERDON. – Allez, va, viens, ma Péroline, nous allons nous consoler ce soir, c'est un joli tour qui va se jouer.

ISILBERT. – Oui-da, joli tour et bon pâté. (*À Puce et Mouche.*) Entrera-t-on ?

Puce et Mouche désignent la porte de l'auberge, que franchissent Péroline, Guerdon et Isilbert, tout de suite rejoints par Onélie.

CREVARD, *en coulisse, à Bandard.* – Tu vois ? C'est bien aussi, le veau. C'est plus consistant que les poules et moins teigneux que les cochons.

BANDARD. – C'est vrai, c'est vrai. Je ne sais plus quoi penser...

MOUCHE, *ayant achevé de peindre l'enseigne.* – Voilà !

PUCE. – Fais voir. (*Puce lit l'enseigne.*) Ah. Oui. (*Lisant.*) « O bon laujis des Berlu. » Oui. Bon. C'est bien que tu apprennes à écrire. Vraiment. C'est... C'est un bon début.

MOUCHE. – Oui, n'est-ce pas ?

PUCE. – Oui, vraiment. Bon, on l'accroche ?

Mouche se juche sur un tonneau pour suspendre l'enseigne.

MOUCHE, *à Puce.* – Est-ce droit comme il faut ?

PUCE. – Non. Remonte un peu.

MOUCHE. – Comme ceci ?

PUCE. – Cela penche un peu sur ce côté-ci.

MOUCHE. – Celui-ci ?

PUCE. – Non, celui-là.

MOUCHE. – Ah ! Eh bien, cela penchera et c'est très bien ainsi. (*Tintent très au lointain les clochettes d'Antilochos, Antichos et Antinoos.*) Écoute ! Les voilà, ils approchent !

Mouche descend du tonneau.

MOUCHE & PUCE, à la cantonade. – Ils approchent! Ils approchent!

*Mouche et Puce finissent promptement leur accrochage.
Paraissent Titouille et Ratiche en habits d'aubergistes.*

TITOUILLE. – Les voilà? Dieu soit loué! (*Rentrant dans l'auberge.*) Tounette, Popotte, en cuisine!

RATICHE, rentrant lui aussi, à la cantonade. – Ohé, tous sur le pont! Ohé, ohé, allez, allez!

Puce et Mouche entrent dans l'auberge. Les « portes » de l'auberge s'ouvrent en grand, découvrant l'intérieur. Il y a une vaste cheminée qui sert de rôtissoire, devant laquelle officient Marmiche et Pilon, ainsi que plusieurs tables. L'Escoffié est dans un coin, grattant indolemment son instrument. Les « invités », c'est-à-dire les paysans et les voisins que l'on a vus se presser tout à l'heure, ont pris place.

RATICHE, à Uberthilde. – Rincez les verres, boutez les nappes, allumez les chandelles, lustrez les écuelles.

UBERTHILDE, à Ratiche. – De suite, de suite!

RATICHE, à Puce et Mouche. – Vous, faites rouler du vin jusques ici, et du meilleur, percez les tonneaux, garnissez les flacons, n'en buvez point trop, pas plus que nécessaire, je vous ai à l'œil.

PUCE. – Nous? Boire? Comment oses-tu?

MOUCHE. – Traite-nous d'ivrognesses tant que tu y es!

PUCE. – Ah, mais quel butor, celui-ci!

RATICHE, *pendant que Puce et Mouche vont s'occuper du vin.* – Vous m'appellez cela un feu ? Croyez-vous que Prométhée se fait chaque jour dévorer le foie par un aigle pour deux flammèches et trois étincelles ? Soufflez ce feu, soufflez-le si fort qu'il nous rôtisse en un tournemain deux porcs et deux agneaux. Les viandes ! Alors ? Alors ? (*Paraissent Bandard et Crevard, portant des broches garnies de viandes.*) Eh bien !

CREVARD. – Eh bien, eh bien, il y en a d'autres, beaucoup d'autres encore. Un veau, dix poules, et puis, et puis...

BANDARD. – Un mouton, deux faisans, six garennes...

CREVARD. – Un cochon, trois agneaux, une chèvre. Voilà.

BANDARD. – Sans parler des grives.

CREVARD, *à Ratiche.* – Et les grives.

BANDARD. – Et les cailles.

CREVARD, *à Ratiche.* – Et les cailles.

RATICHE. – Eh alors, qu'attendez-vous ? Allez me tuer, me plumer, me vider, m'écorcher et m'embrocher tout cela. C'est un soir à dévorer la terre entière, nous n'en laisserons pas une miette. Aux dieux les fumets, à nous la chair. Allez ! (*Bandard et Crevard sortent. Tintent les clochettes, plus proches. À la cantonade.*) Ohé, ohé ! Allez, allez !

Cependant que Ratiche met les viandes à rôtir, paraît Titouille portant une tarte et précédée de Popotte et Tounette, elles-mêmes portant à deux une pièce montée.

TITOUILLE, *à Popotte et Tounette à propos de leur cargaison.* – Gare, gare, mes petites, l'édifice est fragile, étayé de gaufrettes, renforcé de pastillage, festonné de crème, piqué de fleurs confites, c'est un songe florentin que vous portez, une rêverie d'Urbino. Posez là. Courez chercher les nougats ; n'oubliez pas le massepain ; ôtez les biscuits du fourneau ; remuez le lait ; fourrez les choux de crème et d'écorce ; démoulez les pâtons. Ah, et puis aussi, (*– à Popotte –*) essuie la farine de ton front (*– à Tounette –*) et toi, le beurre de tes moustaches. Prestement, voletez comme les hirondelles et me revenez bien vite. Pfruit pfruit, allez, allez ! (*Cependant que sortent Tounette et Popotte, à Ratiche en lui passant la tarte sous le nez.*) Qu'en dis-tu ?

RATICHE. – Que ne sais qui de la tarte ou de la pâtissière se révélera la plus goûteuse. Un baiser pour le savoir ? (*Titouille lui donne un baiser et va poser sa tarte.*) Reviens là, reviens te dis-je !

TITOUILLE, *retournant en cuisine.* – Plus tard.

RATICHE. – Plus tard, plus tard... Toujours il faut différer... (*À Puce et mouche qui ont le nez dans le vin.*) Alors ? Le vin ?

MOUCHE. – Il pique.

PUCE. – Et même, il mousse.

UBERTHILDE. – C'est le vin d'ici. Il pique, il mousse.

MOUCHE. – Je dirais même plus, il pousse, il mique. !

PUCE. – On dit que d'Henri, c'est le vin préféré.

Paraissent M. Dugourdin et la la C^{tesse} d'Éidolie.

M. DUGOURDIN. – On boit sans moi ! N’aurais-je donc tant vécu que pour cette ignominie ? À boire ! (*À Puce et Mouche.*) À boire, te dis-je !

Puce sert M. Dugourdin et Mouche se propose de faire de même à la C^{tesse} d’Éidolie.

LA C^{TESSE} D’ÉIDOLIE . – Du vin, du vin ? Seigneur, j’en boirais volontiers moi aussi. (*À Dorine, qui l’a servie.*) Bien le merci. Comment est-il ? (*L’ayant goûté, surprise.*) Ah, il a... Il est... Il ne...

M. DUGOURDIN, *ayant goûté lui aussi.* – C’est la plus scandaleuse piquette qu’il m’ait donné d’ingurgiter de toute mon existence. Mais que sommes-nous ? Où sommes-nous ? Que sommes-nous déjà ? Ah oui ! Des voyageurs égarés dans une forêt obscure. C’est cela ? Et moi, je suis... ?

LA C^{TESSE} D’ÉIDOLIE . – M. Dugourdin.

M. DUGOURDIN . – Ah oui, voilà, Dugourdin ! Bon bourgeois de Saint-Quentin, négociant en blé, gras à lard, riche à crever. Et vous, madame ? Redites-moi, je vous prie.

LA C^{TESSE} D’ÉIDOLIE . – Philémonde Honorée Ozorine d’Urfé, comtesse d’Éidolie.

M. DUGOURDIN . – C’est vrai ! Mes hommages, madame la comtesse. Alors, eh bien, le vin, voilà, nous ferons contre mauvaise fortune bon cœur, à la guerre comme à la guerre. (*Paraît Hermotime.*) Mais voici que voilà notre charlatan ! Venez donc trinquer avec nous, chère chattemite.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE, à *Hermotime*. – Me redirez-vous votre emploi, monsieur ? Dans l'agitation, je n'ai...

HERMOTIME. – Et je suis médecin et haruspice.

M. DUGOURDIN. – Voilà bien ce que je disais. Un ramancheux ! Moitié escroc, moitié meurtrier. (*Il sert à boire à Hermotime. À la C^{tesse} d'Éidolie.*) Encore une goutte, comtesse ?

HERMOTIME, à *M. Dugourdin*. – Puisse le ciel vous préserver toujours de la maladie, M. Dugourdin.

M. DUGOURDIN. – Qu'il me préserve de vos potions et de vos tenailles, je ne lui en demande pas davantage.

HERMOTIME, à *M. Dugourdin*. – Et puisse-t-il vous conserver une foi sans faille dans votre destinée.

M. DUGOURDIN. – Si mon sort est de ne vous voir jamais paraître à mon chevet, j'embrasse allègrement ma destinée. Trinquons !

Ils lèvent leurs verres et alors qu'ils s'apprêtent à boire, tintent les clochettes, cette fois-ci toutes proches, tintement suivi de douze coups forts et rapides frappés à la porte, eux-mêmes suivis de trois coups forts et lents.

ADRIEN, *du dehors*. – Ouvrez, au nom du Roi !

Ratiche ouvre les portes.

SCÈNE 3

Marin ou Marion

LES MÊMES. MARIN, CASIMIR, ADRIEN, ANTILOCHOS, ANTINOOS, ANTICHOS.

Paraissent Adrien, Casimir, Marin, Antilochos, Antinoos et Antichos. Titouille revient en trombe des cuisines et se précipite sur les trois enfants qu'elle serre tout contre elle.

TITOUILLE. – Mes angelots, mes ratons, mes amours, mes chéris, mes enfants, vous êtes là enfin ! Pauvres de vous, tout le jour à secourir les naufragés de ces bois d'encre ! Je me suis fait un sang ! Touchez. N'ai-je pas la chair de poule ? Ah, chers petitous de mon cœur ! (*À Adrien, Casimir et Marin.*) Mais entrez, entrez, messieurs !

RATICHE, *à Adrien et Casimir, les guidant à une table.* – Si ces messieurs veulent bien se donner la peine.

TITOUILLE. – Puce, Mouche, (*– à propos de Casimir et d'Adrien –*) prenez leurs capes (*– à propos des chaînes de Marin –*) et retirez-lui donc ces chaî... (*Comprenant la situation de Marin, effrayée.*) Ah !

RATICHE. – Titouille ! Titouille !

RATICHE. – Sacristi !

HERMOTIME, *s'approchant.* – Hé ? (*Découvrant les chaînes.*) Par le clystère d'Hippocrate ! Par les entrailles d'Agrippine !

M. DUGOURDIN , *idem*, *amusé*. – Un coquin ! Nous étions perdus dans la forêt, nous voici tenus de côtoyer la canaille comme à la Bastille. La belle journée ! (*À Adrien et Casimir.*) Et vous, messieurs, vous êtes... ?

ADRIEN. – Adrien Morel, sergent de la maréchaussée de Reims.

CASIMIR. – Casimir Rapin, archer de la maréchaussée, aussi, de Reims, aussi.

M. DUGOURDIN , *à propos de Marin*. – Et... ?

ADRIEN. – Vous n'avez rien à redouter. Comme vous le voyez, il est solidement enchaîné et il n'aura pas l'occasion de nuire, j'en réponds. Mais nous mourons de soif et de faim. Peut-on manger ? Loger ? Boire ?

RATICHE. – Si une place au pied de l'âtre ne vous rebute pas...

ADRIEN. – Nous y serons très bien.

Adrien et Casimir se défont de leurs capes qu'ils donnent à Puce et Mouche.

ADRIEN, *à Marin, lui désignant une place où s'asseoir*. – Assieds-toi là, toi, et n'en bouge pas.

CASIMIR. – J'ai l'œil sur lui, sergent.

TITOUILLE, *à Puce et Mouche*. – À boire pour ces messieurs de la maréchaussée.

Cependant que Casimir et Adrien se voient servir à boire et commencent de manger ce qui se trouve à disposition.

M. DUGOURDIN . – Mais cette crapule, là, qui est-elle ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Oui, qu'a-t-il commis ? À le voir, il n'a pas l'air si mauvais.

PUCE. – Oui, il est même assez joli.

MOUCHE. – Il est plutôt bien fait, oui.

UBERTHILDE. – Il y a mieux, mais il y a pire.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Il paraît bien innocent...

Adrien éclate de rire, imité par Casimir, la bouche pleine.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Qui est-il ? Pourquoi ces chaînes ?

ADRIEN. – Nous l'emmenons à Reims le présenter au juge. Croyez bien, madame, que ces chaînes vous préservent du pire.

MARIN, *voulant protester*. – Mais...

CASIMIR, *toujours la bouche pleine, assénant un coup à Marin*. – Ferme ta bouche, toi !

ADRIEN. – Et le juge le fera bientôt tourner un peu sur la grande roue.

MARIN, *voulant protester*. – Mais...

CASIMIR, *idem*. – Vas-tu te taire enfin, Marion Carabin ?

TOUS, *sauf Adrien, Casimir et Marin*. – Ah !

M. DUGOURDIN . – Carabin ? Carabine ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Le Carabine ?

ADRIEN. – Celui-là même.

MARIN, *voulant protester*. – Mais...

Casimir tape Marin.

TITOUILLE. – Le bandit de grand chemin ?

PUCE. – Le pourfendeur de veuves ?

MOUCHE. – L'écorcheur des orphelins ?

M. DUGOURDIN . – L'insaisissable équarrisseur !

MARIN, *voulant protester*. – Mais... Mais non, mais...

Casimir tape Marin.

ADRIEN. – Lui-même.

PUCE. – Avec ce visage-là ?

MOUCHE. – Et ces yeux-là ?

UBERTHILDE. – Avec ce nez-là ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à *Adrien*. – Êtes-vous certain, monsieur, que c'est bien lui, ce Carabine dont tout le royaume est effrayé ?

ADRIEN. – C'est bien lui, madame.

MARIN, *voulant protester*. – Mais... Mais...

Casimir tape Marin.

ADRIEN. – La main dans le sac, pour ainsi dire. Ce coquin, (– à *Puce et Mouche* –) dont vous trouvez les yeux si doux et le visage aimable, ce coquin s'en est pris à M. Colbert...

M. DUGOURDIN . – Colbert ? Le drapier de Reims ?

ADRIEN. – Tout juste. Non content de lui voler son or, il a déshonoré sa femme.

UBERTHILDE, PUCE & MOUCHE. – Ah !

ADRIEN. – Puis il a pris la fuite et nous l'avons pourchassé jusques à Fismes où, se croyant sauvé de nous, il s'est mis en tête de faire ripaille dans un tripot. Nous l'avons cueilli, il ronflait comme un bienheureux.

MARIN, *voulant protester*. – Ah...

Casimir tape Marin.

ADRIEN, à Puce, Mouche et la C^{tesse} d'Éidolie. – Au reste, à l'observer de près, vous verrez qu'il n'a que l'apparence de l'innocence. Sous la tendresse des traits, l'on distingue nettement les marques de l'infamie.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Oui ? Lesquelles ?

PUCE & MOUCHE. – Où ça ?

CASIMIR, *redressant Marin et l'exposant comme une bête de foire*. – Les sourcils, drus et broussilleux. Les dents, jaunes et noires, et creuses pour quelques-unes. Rien que sur sa face, pas moins de dix taches de formes et de couleurs différentes, toutes laides, et deux d'entre elles fort poilues. (*Posant sa joue contre celle de Marin pour permettre la comparaison du nez de Marin d'avec le sien.*) Et puis le nez, ah, ce nez, non, mais regardez ce nez !

UBERTHILDE, PUCE & MOUCHE. – Hé ?

MARIN, *parvenant à se dégager de l'étreinte de Casimir sans pour autant s'en éloigner de trop.* – Ah, mais c'est assez ! Je ne suis pas ce Carabine !

M. DUGOURDIN . – Non ?

MARIN. – Non, je ne suis pas ce Marion Carabin dont vous me rabâchez les oreilles et que je ne connais point.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Mais alors qui êtes-vous ?

MARIN. – Je suis Marin des Cendres et je suis comédien ! Je ne suis point voleur et, sur ma vie, je n'ai jamais forcé une femme.

M. Dugourdin rit.

ADRIEN. – Tu n'étais point chez M. Colbert ?

MARIN. – Si fait, mais ne l'ai point volé.

CASIMIR. – Et sa femme, tu ne la connais pas, sa femme ?

MARIN. – Si fait, mais ne l'ai point violée.

ADRIEN. – Et pourquoi Colbert criait-il « Au voleur ! » et sa femme « Au viol ! » en te montrant du doigt ?

MARIN. – C'est un malentendu.

CASIMIR, *donnant un coup à Marin.* – Pouah ! Ta vilaine bobine est celle d'un filou et d'un menteur et tu seras roué et puis pendu.

MARIN. – Inutile de me pendre, je me tue à vous dire que je ne suis pas Carabine !

ADRIEN. – Bah, demain le juge saura bien te faire dire qui tu es et ce que tu faisais chez M. Colbert.

M. DUGOURDIN . – Et dedans sa femme.

MARIN. – Ah, mais oui, mais le juge, quand je ne dirai pas ce qu'il voudra entendre, me fera mettre au chevalet et m'allonger le corps de deux ou trois coudées, il me grillera la peau des pieds et m'étouffera par de l'eau vinaigrée. Et je dirai, pour lui complaire, que je m'appelle Carabine ou Pistolet ou saint Glinglin et que j'ai commis tous les crimes de la terre, à commencer par le meurtre d'Abel.

CASIMIR, *indigné et sincère*. – Ne mens point ! C'est Caïn qui a tué Abel !

MARIN. – La belle justice que voilà ! L'on pourrait tout aussi bien m'ouvrir le ventre, donner mes entrailles à lire au premier haruspice venu...

HERMOTIME. – C'est un art très ancien qui donne d'excellents résultats.

MARIN. – Et me recoudre et m'enterrer une fois déterminé si je suis innocent ou bien coupable.

HERMOTIME. – Et il est des cas où le livre survit à sa lecture.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , *à Marin*. – Mais, monsieur, les preuves sont contre vous.

MARIN. – Les preuves, les preuves... Un petit malentendu, c'est tout.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – L'or ?

MARIN. – Elle me l'a donné. M^{me} Colbert me l'a donné.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Vous semblez redouter le juge et la question.

MARIN. – Dame !

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Comment dès lors voudriez-vous que fût instruit votre procès ?

MARIN. – Mais le plus simplement du monde, madame.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Et c'est ?

MARIN. – En ne martyrisant pas mes chairs, ce qui fait dire n'importe quoi à n'importe qui, et en me concédant le droit de dépeindre les événements tels qu'ils se sont déroulés et en confrontant ce que j'en dirai avec ce qu'en diront les autres.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à *Marin*. – Qu'on vous fasse un procès à votre manière, les événements, les dépeindrez-vous sans mentir et sans en rien celer ?

MARIN. – Sur mon cœur, madame. (*Adrien, Casimir, Bandard, Crevard, M. Dugourdin, ainsi qu'une partie de l'assemblée, rient.*) Hé quoi ? Mon cœur aussi aurait des taches et les dents jaunes ? Laissez-moi vous dire une fois, ne serait-ce qu'une fois, là, ci-devant, ce qui s'est passé à Reims chez M. Colbert et vous verrez si je dis faux.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Sans mentir ?

MARIN. – Sans mentir.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à *Adrien*. – Sergent ?

ADRIEN. – Comment ? Le laisser gloser incontinent ?

MARIN. – Et, pour ce faire, me détacher les mains, car il me faut de l'aise dans les mouvements si je veux dire le vrai. C'est façon que nous avons de parler, nous autres comédiens, avec tout le corps.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE. – Sergent ?

ADRIEN, *à Marin*. – Avise-toi seulement d'approcher la porte ou la fenêtre (– *exhibant un pistolet* –) et je t'envoie du cul de cette poule un œuf à la tête qui te fendra le crâne.

Adrien libère les mains de Marin.

M. DUGOURDIN. – À boire ! Rire donne soif et je sens qu'on va bien rire.

RATICHE. – Tout de suite.

SCÈNE 4 Chez Colbert

LES MÊMES.

Après un temps durant quoi Marin se prépare à « jouer ».

MARIN, *emphatique*. –

« Quel temps faut-il à l'hommm' pour n'être plus enfant ? »

M. DUGOURDIN, *imitant Marin*. –

« Et que de foutre il faut pour faire un éléphant ! »

Allez, Marin, dis-la-nous, ta vérité, qu'on en finisse !

MARIN. – Quoi ? (*À propos de la C^{tesse} d'Éidolie.*) Point de sonnet pour faire l'éloge de madame ?

ADRIEN. – Point de rien du tout. Débitez-nous seulement ce que tu fis tantôt chez M. Colbert.

M. DUGOURDIN. – Ainsi que dans sa femme.

PUCE, à Marin. – Oh oui, l'on veut savoir ! Ne laisse rien dans l'ombre.

MOUCHE, à Adrien et à M. Dugourdin. – C'est aux détails que nous saurons s'il a la langue droite ou bien perfide, car nous autres femmes savons bien reconnaître, sous l'habit des doux serments et des protestations d'amour, l'aveugle sauvagerie des appétits du corps.

M. DUGOURDIN. – Tiens donc ?

MOUCHE. – Oui-da, monsieur.

PUCE. – Chut ! Écoutons-le.

MARIN. – C'était la Saint-Anthelme, j'étais à Reims, il faisait beau, c'était avant midi, je marchais par les rues. C'est mon habitude, c'est ainsi que j'apprends mes rôles. Ce jour-là, Hector, dans la belle tragédie de Montchrestien ⁽¹⁾.

« Viens ça, cher enfant, doux fardeau de mes bras,
Tends à mon col armé tes membres délicats. »

1. – ANTOINE DE MONTCHRESTIEN, *Hector*, 1601.

(*Adrien toque la table de la crosse de son pistolet.*) Oui. Et comme toujours en pareille circonstance, je vais sans yeux, sans oreilles, tout à ces vers qu'il me faut m'emprisonner dans la cervelle. Comment je me retrouve sous les fenêtres ouvertes de cette belle maison que M. Colbert a rue des Écus, je ne sais. Mes pieds. Sans doute, mes pieds. D'eux-mêmes, ils m'y auront porté sans que ma tête, tout occupée de tragédie, y voie à redire. En un mot, j'y suis sans y être.

CASIMIR. – Tu y es sans y être ? Quelle est cette diablerie ?

MARIN, à Casimir. – Sans savoir où je suis... Sans penser que j'y suis... (*Un temps durant lequel la cervelle de Casimir grince sous l'effort. Adrien toque la table de la crosse de son pistolet.*) Oui, oui. Bon. Et là, je m'arrête. Et je m'arrête pour cause qu'une fois de plus, une fois encore, ce maudit vers-là me résiste et m'échappe, et quand Hector doit dire à Andromaque :

« Je ne suis engendré de semence immortelle... »

Moi, ce que je lui dis, à la femme d'Hector, c'est :

« Je me suis empiffré de grasse mortadelle ! »

MOUCHE. – Votre muse est charcutière.

PUCE. – Ou c'est que, comédien, vous n'êtes pas poète.

MARIN. – « Ah ! », fais-je, enragé de cette langue traîtresse qui me fait cracher des bassesses et des énormités, et d'élevé que j'étais dans les sphères tragiques, je retombe par terre, sous les croisées de Colbert. Or, à ce moment que je reprends mes esprits, (– à Casimir –) et suis donc tout à fait là où je suis (– *un temps pour la cervelle de Casimir* –), me parvient de l'étage le bruit d'un sanglot.

PUCE. – Comme ceci ?

Puce sanglote bruyamment.

MARIN. – Non, il était plus doux.

MOUCHE. – Comme cela ?

Mouche sanglote avec retenue.

MARIN. – Oui-da, mais davantage de soupirs...

PUCE. – De la sorte ?

Puce ajoute à son sanglot quelques soupirs éplorés.

MARIN. – Cela vient, mais les soupirs, comment vous dire ?
Avaient plus de profondeur.

MOUCHE. – Celle-là ?

*Mouche ajoute à des sanglots légers quelques soupirs
nuancés.*

MARIN. – C'est presque cela, oui, mais plus profond encore, et
aussi des hoquets...

PUCE. – Ainsi ?

*Puce ajoute des hoquets; Marin commente; Mouche
renchérit; et ainsi de suite jusqu'à ce Puce et Mouche
gémissent et râlent de concert sans qu'il ne soit plus possible
de savoir s'il s'agit de chagrin ou de plaisir.*

MARIN, *jouant de plus en plus les choses.* – Voilà, voilà, c'est tout
à fait cela ! À ce bruit, mon sang ne fait qu'un tour. Une femme
en détresse ! Je vais à la porte, elle est close ; je frappe, j'appelle,

nul ne me répond. Que faire ? Et cependant, à l'étage, les sanglots s'amplifient, les hoquets s'accélèrent. (*Puce et Mouche gémissent.*) Serai-je digne encore de porter le nom d'homme si sur le champ ne secourt la malheureuse ? M'avisant que la fenêtre est ouverte, je prends le parti d'y grimper. Une vigne vénérable serpente sur le mur. (*Il entreprend d'ascensionner la coursive où Puce et Mouche se rendent vivement par les escaliers.*) Je m'agrippe et j'escalade. (*Puce et Mouche gémissent de plus belle.*) Les déchirants sanglots de la pauvre femme ont redoublé. Elle geint maintenant si fort que je redoute d'arriver trop tard. (*Sur la coursive, quelques-uns l'aident à se rétablir.*) J'enjambe le rebord...

PUCE & MOUCHE, *faisant la femme.* – « Ah ! »

MARIN. – Un cri violent lui échappe, dont je ne sais s'il naît de sa surprise ou de l'acmé de son tourment. Elle se tient alitée, avec moins que rien de chemise, tremblante, empourprée, hoquetante et toute détrempée...

PUCE. – « Ah, monsieur ! Qui êtes-vous ? »

MOUCHE. – « De quel droit vous introduire céans ? »

PUCE. – « Sortez ! Sortez ! »

MARIN, *à Puce et Mouche.* – « Madame, pardonnez mon audace, faites taire vos alarmes, n'ayez à craindre de moi que la plus tendre amitié... »

MOUCHE. – « Ah ? »

MARIN. –
« De votre frais minois, tout encore altéré,
Je ne veux arracher qu'un sourire apaisé... »

PUCE. — « Mais dites-moi, monsieur, n'êtes-vous point ce comédien fameux, arrivé à Reims depuis peu, dont l'immense talent, l'aisance naturelle et la haute prestance assurent à sa troupe une renommée sans égale ? »

MARIN. — « Ma modestie dût-elle en pâtir, il me faut bien l'avouer, madame, oui, c'est moi, je suis Marin des Cendres. »

MOUCHE. — « Eh bien, me voici tout à fait rassurée. »

PUCE. — « Entrez, entrez... »

MARIN, *à tous*. — Et je finis d'entrer. (*À Puce et Mouche.*) « Vos gémissements, vos cris, ont mis mon cœur en alerte et n'obtenant de réponse à mes appels empressés, j'ai pris la liberté de... »

MOUCHE. — « Mais venez, venez... »

MARIN. — « De me hisser jusqu'à vous... »

PUCE. — « Approchez, ne vous blessez pas la voix à crier jusqu'à moi... »

MARIN. — « Pour mieux m'assurer de votre bonne santé... »

MOUCHE. — « Asseyez-vous là... »

PUCE. — « Tout près de moi... »

MOUCHE. — « Plus près, plus près... »

PUCE. — « Assez près que je vous entende chuchoter... »

MARIN. — « — Et maintenant dites-moi ce qui vous a mis en cet état. — C'est mon mari, monsieur », me dit-elle. Je sursaute, je bondis : « — Où est-il ? Que fait-il ? — Non, non, monsieur, il

est absent, il fait depuis des mois un grand voyage, il est à Londres, à Bruges ou en Espagne, parti vendre ses draps... »

MOUCHE. – « Ne sais quand reviendra... »

PUCE. – « Ni quand m'embrassera... »

MARIN. – « Pauvre pauvrete ! Et c'est la raison que vous donniez licence à la rosée de vos beaux yeux de s'épancher ? »

MOUCHE. – « Monsieur, c'est bien cela. »

PUCE. – « De mes beaux yeux et de tout ce qu'une femme a de beau et qui se peut épancher... »

MARIN. – « Ah, comme l'aveu de votre peine même ! Tenez, voyez, sentez comme mon âme est atteinte. »

MOUCHE. – « Je ne savais point l'âme des hommes si roide... »

PUCE. – « Ni que son siège fût si bas... »

MARIN. – « Et pourtant, ce sont ses transports qui modifient la forme de mon corps... »

MOUCHE. – « Sont-ce eux aussi qui lui impriment cet entêtant mouvement ? »

PUCE. – « Ce balancier d'avant et puis d'arrière et qui pourtant progresse et nous mène où l'on désire aller ? »

MOUCHE. – « Et transforme notre gorge en un soufflet de forge ? »

PUCE. – « Tant que le cœur s'emballe et bat bientôt si fort que l'on croit mourir ? »

MOUCHE. – « D'une mort si bonne... »

PUCE. – « Si douce... »

MOUCHE. – « Si sublime... »

PUCE. – « Et si exquise... »

MOUCHE. – « Que tout le corps n'aspire... »

PUCE. – « Plus... »

MOUCHE. – « Qu'à se laisser mourir ? »

MARIN, *gémissant*. – Ah... (*Un temps. Se reprenant.*)

« La fin d'un grand chagrin est un cadeau des dieux.

Valant tout l'or du monde et nous laissant radieux. »

Et d'or, justement, voilà qu'elle me parle.

MOUCHE. – Dit-elle :

« Mon époux est cousu d'or

Mais son épouse il l'ignore »

?

MARIN. – Oui, mademoiselle, c'est cela même !

PUCE. – Et n'ajouta-t-elle pas :

« Croyez-vous qu'il m'aime encore

Ou me préfère son or ? »

MARIN. – Au mot près !

MOUCHE. –

« Ah, vraiment, c'est trop de tort

D'être aimée moins que de l'or ! »

PUCE. –

« Quel goujat, quel brontosauve !
Châtions ce vil butor ! »

MOUCHE. –

« Vite, ouvrons son coffre-fort,
Privons-le de son trésor ! »

PUCE. –

« Que du cerf, il ait les cors
Et des gueux le triste sort ! »

MARIN. – Pardieu, mesdemoiselles, on jurerait que vous y étiez !

MOUCHE. – Nous eussions été vos témoins.

PUCE, à *Marin*. – Mais après ?

MARIN. – Elle était consolée, la voilà furibonde. Elle tire un coffre de sous le lit et me met entre les mains les trois bourses pleines de louis qu'il contient ; je proteste : « Madame, non ! Qu'est-ce cela ? Le souci que j'ai de votre bonheur ne ruinera pas votre mari ! » Je les lui rends. Elle insiste, me remet l'or entre les mains ; je le lui rends ; elle me le rend ; je le lui rends ; elle me le rend ; et c'est ainsi de suite jusqu'à ce que là !

PUCE. – Là ?

MOUCHE. – Là ?

MARIN. – Eh bien, là...

PUCE. – Oui ?

MOUCHE. – Dites!

MARIN. – Le...

PUCE. – Non?

MARIN. – Si.

MOUCHE. – Non! Lui?

MARIN. – Hélas!

PUCE. – Son...?

MARIN. – Comme je vous le dis.

MOUCHE. – Ah, son mari...

MARIN. – En personne. Le mari. Qui pousse triomphant la porte de la chambre et découvre son épouse dans le simple appareil d'une beauté qu'on arrache au sommeil.

RATICHE, *faisant le mari*. – « Ah! »

MARIN, *montrant Ratiche*. – Le voilà, c'est tout lui.

RATICHE, *à Puce et Mouche*. – « Je t'y prends, coquine! »

MARIN. – Non, non, c'est à moi qu'il s'adresse...

RATICHE, *à Marin*. – « Je t'y prends, coquin, à me violer ma femme! »

MARIN. – « Du tout, je lui portais secours. »

RATICHE. – « À me voler mon or! »

MARIN. – « Je n'en veux pas, monsieur, je vous le rends! »

RATICHE, *à la cantonade*. – « À moi ! À l'aide ! On m'encorne, on m'assassine, à la garde ! »

MARIN, *à tous*. – Et la femme à son tour s'y met...

PUCE & MOUCHE. – « Au viol ! Au meurtre ! »

MARIN. – Me refourrant dans les mains l'or que je lui remets.

PUCE & MOUCHE. – « Au voleur ! À la garde ! »

MARIN. – Dès lors paraissent deux valets. (*Deux paysans paraissent pour incarner les valets.*) Non, trop petits. (*En paraissent deux autres.*) Non, plus jeunes. (*Idem.*) Non, plus forts. (*Idem.*) Les voilà. Deux brutes féroces armées de gourdins.

On donne des bâtons aux valets.

RATICHE. – « Donnez-lui du bâton, rompez-lui l'échine ! »

MARIN. – Voilà qu'on me pourchasse à travers la chambre comme un mulot qu'on veut écrabouiller.

PUCE & MOUCHE. – « Ah ! »

LES VALETS. – « Tiens, maraud, prends ça sur la coquille ! Nous t'allons réduire en compote, en purée, en poussière ! Tu ne sortiras pas d'ici si ce n'est en civière. »

Marin est poursuivi par les valets.

RATICHE, *brandissant un balai*. –

« Et voici de Bavière une belle rapière

Dont je vais, mon très cher, vous pourfendre

[les chairs ! »

MARIN. – La horde des loups contre l'agneau sans défense ! Que faire ? Comment survivre ? Ni une ni deux, quand ils vont pour se jeter sur moi tous ensemble, tel le goupil agile, je m'abaisse jusqu'au sol, les coups qu'ils me destinaient, ils se les donnent, et par la fenêtre ouverte, pfuit, je me faufile. (*Les valets et Ratiche s'entrecoignent à coups de bâtons.*) Me voilà dehors, accroché à la vigne, tentant de regagner la terre, quand la femme, toujours nue, je le précise, se met à la fenêtre et crie...

PUCE. – « Au viol ! Au viol ! »

MOUCHE. – « Attrapez-le ! Attrapez-le ! »

MARIN. – Et de me bombarder derechef des bourses d'or de son mari ! Lesquelles m'échoient sur la coquille et me font atterrir plus vite que je ne l'espérais. Et dans la ruelle, vous pensez bien, les gens accourent, alertés par les cris qui redoublent.

RATICHE, PUCE, MOUCHE & LES VALETS. – « Au feu ! Au meurtre ! À la garde ! »

MARIN. – C'est bien cela, on s'y croirait. Pour n'être point reconnu, car ma renommée de comédien vaut que je la préserve de la calomnie, je rabats sur mon chef la capuche de ma cape et, ô surprise, elle est bien lourde. Lourde de quoi, je ne le sais encore, et qu'importe ? Il me faut fuir et je fuis d'autant plus vivement que voici la garde qui s'annonce, heureusement empêchée d'avancer par la foule qui vocifère contre moi. Je file comme le vent, cours à perdre haleine, m'égare dans le dédale des rues, trouve enfin le relais, monte dans la première diligence et me retrouve à Fismes sans l'avoir jamais voulu. Où vouliez-vous que j'allasse sinon noyer

au tripot le chagrin d'être cru voleur quand je suis comédien ? Et voilà tout.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Et la capuche était lourde...

MARIN. – De l'or que l'on m'avait jeté à la tête et qui y était tombé. (*Un temps.*) Voilà, voilà.

Un temps.

M. DUGOURDIN . – Bon, eh bien, adieu, Marion, Marin, qui que tu sois. Je puis déjà sentir souffler le vent qui balancera ta carcasse au gibet.

MARIN. – Ah...

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à *Marin*. – S'il est vrai, monsieur, que nous avons bien ri de vos gauloiseries, il est douteux que demain le juge goûte autant la plaisanterie. Il sera au tribunal, pressé par les affaires, et non point comme nous dans cette auberge à boire et à manger. Mais, ce mot de comédien, que vous le soyez ou non, et ces apparences qui font que l'on vous prend pour quelqu'un que vous prétendez ne pas être, me donnent l'idée d'un petit amusement qui nous pourrait distraire en attendant le jour.

M. DUGOURDIN . – Dites, madame. J'ai pris le goût de rire avec ce baratin qu'il vient de nous servir.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Je reviens de chez une amie, comtesse comme moi et dont je tairai le nom pour ne point l'incommoder, sachez seulement qu'elle vit tout près d'ici, et ce séjour me réservait bien des surprises. Depuis que je l'ai quitté, je n'ai cessé de penser que les apparences sont d'aimables traîtresses et j'ai commencé de composer...

M. DUGOURDIN . – Allons, madame, au point !

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à M. Dugourdin. – Vous avez raison. (*À Ratiche et Titouille.*) Monsieur Berlu, madame Berlu, croiriez-vous inconvenant que l'on transforme un moment votre auberge en théâtre ?

TITOUILLE. – En théâtre ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – J'ai l'idée d'une pièce, inspirée de mon amie la comtesse, qui, j'en suis sûre, nous amusera et, peut-être, nous enseignera.

RATICHE. – Une pièce ? Une pièce de théâtre ? Mais pour jouer, qui ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Eh bien, nous. Ceux qui le voudront en tout cas.

RATICHE. – Euh...

TITOUILLE. – Mais oui ! C'est une excellente idée !

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à Adrien. – Monsieur, consentirez-vous à ce que ce Marion-Marin conserve un moment encore les mains libres ? Nous sommes nombreux et nous l'aurons à l'œil. Je voudrais qu'il m'aidât à choisir mes acteurs et à préparer la scène.

ADRIEN. – Ma foi, (*– montrant son pistolet –*) il sait que son procès pourrait être expéditif.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – À la bonne heure ! (*À l'Escoffier.*) Monsieur, nous jouerez-vous quelques mesures, le temps que nous préparions ? (*À la cantonade.*) Les enfants ! Les enfants !

Cette histoire est pleine de bambins. En serez-vous ? (*Les enfants acquiescent.*) Merveilleux ! Qui d'autre ? Vous ? Venez. Et vous ? Venez. Et vous aussi ? (*À la cantonade.*) Nous commencerons dans un instant.

M. DUGOURDIN . – Du théâtre ! À boire ! À boire !

Le décor est monté.

MARIN, *aux comédiens.* – Et maintenant, il faut se dire
« Merde ! »

LES COMÉDIENS. – Merde ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Pour cette fois, c'est de circonstance, nous suivrons la coutume italienne. « In bocca al lupo ! »

LES COMÉDIENS. – « Crepi il lupo ! »

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , *aux spectateurs.* – La scène est à Gênes en Italie, il y a quelques mois de cela...

LA PREMIÈRE MORT DE L'ÉVADÉ

PERSONNAGES

ESTRELLA, *enfant de Gênes, vendeuse d'oranges*

ANGELO, *allumeur de phare*

ELENA, *enfant de Gênes, vendeuse de pain*

LUNA
MARIA
MARTA

} *enfants de Gênes, tisseuses*

GIACOMMO
ANDRE
ANTONIO

} *enfants de Gênes, pêcheurs*

FRANÇOIS DE ROSNAY, *évadé d'El Mabrusa*

DJIBRIL KHAYR AD-DÎN
HASSAN KHAYR AD-DÎN

} *assassins du pirate barbaresque Mourad Raïs*

NINA
ADA
BRUNA
VALDO
LUCA
ISACCO

} *enfants de Gênes, protégés de Mamma Rossa*

MAMMA ROSSA, *ancienne prostituée de Gênes et magicienne*

GOLIARDA
SAPIENZA

} *anciennes prostituées, suivantes de Mamma Rossa*

FILIPPO
MICHELE
CHERUBINO
MAURA
IRIDE

} *enfants de Gênes, protégés de Mamma Rossa*

COVIELLE
BARATRIN

} *laquais de l'évêque de Châlons*

MATTEOTI, *tisserand de Gênes, fournisseur des Doria*

BENEDETTA, *poissonnière*

SOLENA
SPERANZA

} *aides de Benedetta*

IACOMO, *boucher*

MUZIO
VISCARDI

} *aides de Iacomo*

GIOCONDA, *boulangère ambulante*

SFORANDA, *marchande de fruits ambulante*

EMANUELE, *chanteuse des rues*

SPILUNO, *musicien des rues*

DEUX BOURGEOIS

UN MAÎTRE DE PEINTURE ET SON ÉLÈVE

CÔME-CLAUSSE DE MARCHAUMONT, *évêque de Châlons*

DEUX AMOUREUX

ISABELLA DORIA, *comtesse, sœur de Gabriella*

UN DOMESTIQUE ET UN PORTIER DU PALAIS ROUGE

CATERINA DORIA, *marquise, nièce de Gabriella*

PURPRINA }
AGRIPPA } *suivantes de Caterina*

TROIS GARDES DU PALAIS ROUGE

LE CHEF DE LA GARDE DU PALAIS ROUGE

BATTAGLIA, *armurier*

LE SONNEUR, *sonneur de la chapelle San Nicola*

ZENZERAZZA, *prostituée savante*

BALBINA, *nourrice de la comtesse Gabriella*

HUGUES DE GUEUX, *comte de Rosnay*

SCORPETTE, *spadassin*

BUTOR }
RAGAGNAC } *brutes*

GABRIELLA DORIA, *comtesse de Rosnay*

ACTE I

La mer des rêves

SCÈNE 1

Le phare

ESTRELLA, ANGELO, ELENA, LUNA, MARIA, MARTA,
GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO, FRANÇOIS DE ROS-
NAY.

Mai 1603, port de Gênes, à la fin du jour, au pied de la lanterna, le phare du port. Estrella sort du pied du phare, suivie par Angelo. Sur le côté, on voit une charrette en partie emplie d'oranges.

ANGELO, *fermant la porte du phare.* – Ahé, ma petite Estrella, merci, tu es la plus gentille de toutes. Merci. Sans toi, depuis longtemps j'aurais perdu cet emploi. Sais-tu ce qu'ils disent de moi ? « Charrier tant de bois chaque soir jusqu'au sommet du phare, ce vieillard a la force d'Hercule ! » Et jamais aucun jeune coq du port ne me cherche querelle. Non, ils me saluent tête basse, ils me proposent à boire. Le secret de ma force, tous, ils aimeraient le connaître. S'ils découvraient que c'est toi, la petite vendeuse d'oranges à peine plus grande que sa charrette, ils tomberaient des nues et moi, du haut de la lanterne. (*Regardant le feu du phare qu'il vient d'allumer et puis le ciel.*) Voilà. J'ai embrasé le fanal et le soleil se couche. Qui sait si quelque part, à l'autre bout du ciel, une

petite vendeuse de fruits et un pauvre vieillard menteur comme le diable ne viennent pas de s'écrier : « Ah, l'étoile de Gênes brille au firmament ! » Ahé, ma petite Estrella, je te laisse, je vais boire. Tiens. (*Il donne une pièce à Estrella.*) Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid, les nuits sont fraîches encore. Ahé, Estrella.

ESTRELLA. – Ahé, Angelo.

*Estrella s'assoit face à la mer, pieds pendant dans le vide.
Entre Elena, qui s'assoit à ses côtés.*

ELENA, à Estrella. – Tu rêves encore, Estrella ?

ESTRELLA. – Oui.

ELENA. – Toujours à rêver. Tu as mangé aujourd'hui ?

ESTRELLA. – Oui, je crois, une orange, je ne sais plus, deux peut-être.

ELENA. – Tu rêves trop fort. (*Lui donnant un pain.*) Tiens, prends.

ESTRELLA. – Tu as encore volé ton maître.

ELENA. – Oui, je sais, un jour, je me ferai attraper, et l'on m'enverra dans la prison du fort, les rats me grignoteront les pieds. Eh oui, je sais. En attendant...

ESTRELLA. – Merci.

Estrella mange son pain.

ELENA. – Comme la mer est calme aujourd'hui...

ESTRELLA. – Oui.

ELENA. – Et comme elle est belle ! (*À propos du phare.*) Je suis sûre que de là-haut on voit la Corse et la Sardaigne.

ESTRELLA. – Oui, on les voit.

ELENA. – Et les fumées du Vésuve aussi ?

ESTRELLA. – Parfois, oui, on peut les voir.

ELENA. – Et par temps clair, en se haussant sur la pointe des pieds, on doit apercevoir, j'en suis sûre, les murailles d'Alger, la ville blanche, El Mahrussa. (*Un temps.*) Ce que j'aimerais monter là-haut, un jour, rien qu'une fois.

ESTRELLA. – À Santa Croce, depuis les remparts, l'œil porte encore plus loin.

ELENA. – Oui, mais ce n'est pas pareil. Là, c'est le phare, la grande lanterne. Tous les bateaux qui partent et tous ceux qui reviennent le croisent. Qu'ils aillent au Nouveau Monde ou bien en Chine ou dans les Indes, chercher de l'or ou de la soie, acheter des Nègres ou de l'ébène, chasser le phoque ou la baleine, la dernière chose qu'ils voient de Gênes, c'est lui, le phare. Et quand après des mois, des mois en mer, ils rentrent, ce qu'ils voient tout d'abord au milieu de la nuit, c'est le phare.

ESTRELLA. – Oui.

ELENA. – Un jour, j'irai là-haut.

ESTRELLA. – Oui... (*Un temps. Regardant alentour.*) Tu es venue seule ?

ELENA. – Non, regarde, les voilà.

Paraissent Luna, Maria et Marta.

ESTRELLA, *aux arrivantes*. – Vous avez fini ?

LUNA. – Oui. Oui, on a fini. J'ai brodé tant et tant que je ne sens plus mes doigts. (*Montrant ses mains.*) Regarde.

ESTRELLA. – Ils sont tout piqués. Tu saignes.

MARIA. – Bah, on ne sent plus rien. Je ne sais combien de coudées de soie nous sont passées entre les mains, ni combien de pelotes de fil d'or et d'argent nous avons pu dévider.

MARTA. – La comtesse Doria marie sa nièce, Caterina.

ESTRELLA. – Les Doria, la famille du Palais Rouge ?

LUNA. – Oui, les Doria, les maîtres de la ville. C'est le mois prochain qu'elle se marie, Caterina, et l'atelier du maître Matteoti doit faire toutes les robes, toutes les coiffes...

MARIA. – Toutes les nappes, toutes les serviettes...

MARTA. – Et les bas, et les rubans...

LUNA. – On a brodé, je ne sais, des milliers de dauphins, des millions de fleurs... Si je ferme les yeux, je vois des fleurs d'argent et des dauphins dorés.

MARIA. – Et moi, des pommes et des feuillages.

MARTA. – Et moi, des arabesques.

ELENA. – Vous avez mangé ?

LUNA. – Penses-tu ! Le maître est trop occupé à nous houspiller pour nous nourrir. Tout le temps, il est derrière nous, il nous traite de fainéantes, de filles de rien, nous promet qu'on finira putains, puis il retourne à ses comptes et sue de grosses gouttes en se mordant les joues. Pas une d'entre nous n'a osé lui demander le pain.

ELENA. – Ah, Matteoti, vieux chien !

MARIA. – Mais on ira à San Matteo. Les sœurs sont bonnes. Elles ne te laissent jamais le ventre vide.

MARTA. – Toujours un oignon, toujours un poisson.

MARIA. – Ou chez Mamma Rossa, grande gueule, bon cœur.

MARTA. – Toujours un bout de lard, toujours un citron.

ELENA. – Oui, elles sont bonnes, la catin comme les sœurs, mais tenez...

Elena leur donne des pains.

LUNA. – Tu as encore volé.

ELENA. – Oui, je sais, le fort, les rats, mais en attendant...

MARIA & MARTA. – Merci.

LUNA. – C'est vrai que j'ai faim. Merci. (*À Estrella.*) Et toi, Estrella, tu rêves encore ?

ESTRELLA. – Oui. (*Riant.*) Oui, je rêve encore.

LUNA. – C'est pour ça que je viens, parce que tu rêves, c'est pour ça que je viens te voir. Sitôt que je me couche, ma tête est vide

et c'est tout noir, je suis comme morte et je n'ai plus de rêves. Alors, je viens chercher les tiens, ceux que tu fais devant la mer. Raconte-nous.

MARIA. – Oui, raconte-nous, raconte-nous encore, comme hier, quand tu t'étais cachée au fond de la cale...

MARTA. – Entre deux roues de parmesan et trois tonneaux de salaison...

MARIA. – Que tu partais pour l'Amérique...

MARTA. – Et qu'en plein milieu de la traversée, le capitaine a voulu te jeter par-dessus bord...

MARIA. – « Pas de femme sur l'océan ! » Et que toi, tu t'es battue avec lui à coups d'épée, et qu'il est mort...

MARTA. – « Argh... »

MARIA. – Et puis qu'après, c'était toi le capitaine.

MARTA. – Et que tous, vous deveniez des pirates.

MARIA. – Que vous semiez la détresse et puis la mort de Constantinople à Gibraltar...

MARTA. – Que vous dormiez sous la lune et les palmiers...

MARIA. – Et que vous étiez riches à en crever...

LUNA. – Raconte-nous, raconte-nous encore...

ESTRELLA. – Si vous voulez. Hé, mais attendez, voilà Giacommo ! (*Giacommo, Andre et Antonio paraissent sur une embarcation de pêche.*) Ohé, Giacommo, ohé ! Andre ! Antonio ! La pêche a été bonne ?

GIACOMMO. – Attends ! Attends ! Vous allez voir !

ELENA. – Mais qu'est-ce qu'ils ont dans leur barque ?

LUNA. – C'est gros comme un dauphin.

MARIA. – C'est peut-être un espadon.

MARTA. – Un requin ?

GIACOMMO. – Andre, colle-toi au ponton, barre à tribord. Antonio, les amarres. (*Aux filles.*) Venez nous aider.

La barque manœuvre.

LUNA. – Qu'est-ce que c'est ?

GIACOMMO. – Vous allez voir. Aidez-nous. (*Giacommo, Andre et Antonio poussent François de Rosnay, inconscient, vers le quai tandis que les filles l'y hissent.*) Ho hisse ! Ho hisse !

ELENA. – Mais... Mais c'est un homme !

LUNA. – Sainte Marie mère de Dieu !

MARIA. – Sainte Croix, doux Jésus !

MARTA. – Saint Jésus, douce Croix !

GIACOMMO, *aux filles.* – Tirez, tirez, nom de Dieu !

ELENA. – Eh bien, oui, oui, on tire, mais poussez, vous autres, poussez, poussez donc !

GIACOMMO. – Ho hisse ! Ho hisse !

François, toujours inconscient, est allongé sur le quai, face contre terre.

ELENA. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

GIACOMMO, *tâchant de reprendre son souffle*. – On croisait du côté de la...

ANTONIO, *idem*. – De la Bocca Ponente ⁽²⁾...

GIACOMMO, *idem*. – Oui. Là, où il n'a y a jamais la...

ANTONIO, *idem*. – La capitainerie...

ANDRE, *idem*. – On venait de jeter nos filets...

GIACOMMO. – Et tout d'un coup, « Boum ! », contre la coque...

ANTONIO. – On a cru que c'était une branche ou un ballot, ça arrive souvent...

ANDRE. – Et puis c'était lui... Lui, là...

ESTRELLA. – Qui est-ce ?

GIACOMMO. – Ça, je n'en sais rien. Il n'est pas d'ici. Regarde ce qu'il a sur le dos...

LUNA. – Il est mort ?

2. – Littéralement, *La Bouche* « *Ponante* », soit l'entrée ouest du port.

MARTA & MARIA, *dégoûtées*. – Bah !

GIACOMMO. – Pareil, je n'en sais rien.

ESTRELLA, *à Elena*. – Aide-moi.

Elena et Estrella entreprennent de retourner François sur le dos.

LUNA. – Il a une sale tête.

MARIA. – Oui, il n'a pas l'air très frais.

MARTA. – Il est complètement crevé, oui. (*Marta donne un coup de pied dans le flanc de François qui recrache un peu d'eau. Surprise.*) Ah !

GIACOMMO. – S'il est crevé, il n'y a plus qu'à le remettre à l'eau, parce que...

ANTONIO. – Si la capitainerie nous tombe dessus avec ça sur les bras...

ANDRE. – Ils vont nous faire danser la sicilienne. Et pas qu'un peu...

LUNA. – Vous lui avez fait les poches ?

GIACOMMO. – Encore plus vides que les miennes. Allez.

Les trois garçons commencent de tirer François vers le bord.

ESTRELLA. – Attendez !

Estrella se penche sur François et retire un gros poisson de sa bouche.

MARTA, *dégoûté*. – Bah !

MARIA. – Au moins, vous aurez pêché quelque chose.

François crache de l'eau, éructe, pousse un râle.

FRANÇOIS, *agité*. – Ah ! Non ! Non ! Ah ! Ah...

François retombe dans l'inconscience. Un temps.

ELENA. – Je crois qu'on ferait mieux de ne pas le remettre à l'eau...

ESTRELLA. – Non.

ELENA. – Mais alors, qu'est-ce qu'on fait ?

GIACOMMO. – En tout cas, on ne reste pas là. Ça va être l'heure de la ronde.

ANTONIO. – Ah non, on ne reste pas là.

ANDRE. – Surtout pas, non.

LUNA. – On n'a qu' à l'emmener à San Matteo.

MARIA. – Oui, les sœurs sont bonnes.

MARTA, *machinalement*. – Toujours un oignon, toujours un poisson...

ESTRELLA. – Non. Pas chez les sœurs.

ELENA. – Eh bien où, alors ?

ESTRELLA. – On va l'emmener chez Mamma Rossa.

MARTA, *machinalement*. – Toujours un bout de lard, toujours un citron...

ELENA. – Chez Mamma Rossa ?

ESTRELLA. – Elle est peu magicienne.

LUNA. – Un peu sorcière, oui.

MARIA. – Beaucoup, sorcière.

MARTA. – Vraiment beaucoup.

GIACOMMO. – Et surtout putain.

ESTRELLA. – Mamma Rossa peut guérir quiconque et tout rétablir. (*À propos de François.*) Si quelqu'un peut le tirer d'affaire, c'est elle. (*À la cantonade.*) Aidez-moi. (*Estrella, aidée par tous les autres, vide sa charrette des oranges qui s'y trouvent et y installe François.*) Andre, Antonio, poussez la charrette. Et toi, Giacomo, tire avec moi.

ANTONIO. – Et les oranges ?

ESTRELLA. – Mangez-les.

ANDRE. – Ton maître ne va rien dire ?

ESTRELLA, *après un peu de réflexion*. – Quelque chose me dit que si le maître doit crier, je ne serai plus là pour l'écouter.

ELENA. – Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi dis-tu cela ?

ESTRELLA. – Je ne sais pas. En route.

Tous sortent.

SCÈNE 2

Les frères sicaires

DJIBRIL, HASSAN.

Même endroit, peu après le départ des enfants. Arrivent de la mer, sur une chaloupe, Djibril et Hassan, qui se hissent sur le quai et l'inspectent rapidement.

HASSAN. – Ce rat nous a échappé ! Dix jours, dix nuits, à le pourchasser et il nous glisse entre les doigts comme une sardine ? Nous, que les océans redoutent ? Nous, dont les noms font tressaillir le cœur des marins les plus aguerris ? Comment a-t-il fait ? Comment fait-il ? Il aurait dû crever. Cent fois, il aurait dû. Traverser la grande mer sur un morceau de bois pourri avec moins de voile qu'un fond de culotte, comment ? Dix journées à rôtir sous le soleil ardent, trois gorgées de pluie pour se désaltérer, une poignée de coquilles vides à sucer, comment ? Et quand enfin sa barque se disloque, plutôt que de couler, il parvient, on ne sait comment, à gagner le rivage. Car il ne s'est pas noyé, le courant vers nous aurait poussé sa carcasse. Non, je te le dis, Djibril, mon frère, cet homme est un diable.

DJIBRIL. – C'est un esclave...

HASSAN. – Un esclave courbe l'échine, il regarde la poussière à ses pieds et les chaînes à ses chevilles. Un esclave endure le fouet, il se tait. Il vit quand on lui dit de vivre, il meurt quand le maître le décide.

DJIBRIL. – C'est un esclave enragé de liberté, un de ces hommes qu'on ne brise jamais.

HASSAN. – Un homme ? Un chien !

DJIBRIL. – Un chien qui par huit fois a tenté de s'évader et que ni le fouet ni le fer ni aucune privation n'ont dissuadé de tenter encore et encore. Un chien que Mourad Raïs...

HASSAN. – La paix d'Allah soit sur lui.

DJIBRIL. – Que Mourad Raïs, prince des pirates et d'Alger le maître incontesté, s'enorgueillit de posséder tant sa ténacité et son courage sont dignes d'admiration. Ne laisse pas la colère t'aveugler, Hassan, mon frère. Ce n'est pas une bête affolée que nous traquons, c'est un homme qu'aucune cruauté n'a su faire plier et que guide un cœur pour toujours indomptable.

HASSAN. – Son cœur, je le transpercerai ! Et sa carcasse, je la jetterai aux hyènes !

DJIBRIL. – Oui, telle est la volonté de Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah le parfume de sa bénédiction.

DJIBRIL. – Car Mourad est furieux qu'un captif ait pu lui échapper et nous devons obéir à son ordre. Mais ayons garde, Hassan, mon frère, de nous croire des loups quand nous ne sommes peut-être que des moutons.

HASSAN, *dédaigneux*. – Pouah !

DJIBRIL, *les yeux sur la ville*. – Le voici à présent qui se terre dans la multitude. Cette cité est vaste et compte mille et une ruelles qui tournent en tout sens au pied des grands palais sans que jamais la

lumière du soleil ne les effleure. C'est un labyrinthe où se pressent les navires du monde entier, où toutes les langues sont parlées. Il n'aura aucun mal à s'y cacher.

HASSAN. – Comment faire alors pour le retrouver ?

DJIBRIL. – Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah le protège de tous les djinns.

DJIBRIL. – Mourad Raïs entretient dans tous les ports des espions à sa solde. Il en est un ici dont je connais le nom. Il loge à deux pas du palais des Doria.

HASSAN. – Qu'attendons-nous, Djibril, mon frère ? Allons frapper à la porte de cet argus et lui enjoindre de tendre l'oreille au moindre bruit que fera ce chien d'évadé.

DJIBRIL. – Détache notre chaloupe et laissons-la dériver. Inutile d'intriguer les gardes de ce port.

Hassan désamarre la chaloupe. Ils sortent.

SCÈNE 3

Soigner ou guérir

FRANÇOIS, NINA, ADA, BRUNA, VALDO, LUCA,
ISACCO, SAPIENZA, GOLIARDA, MAMMA ROSSA,
ESTRELLA.

Dans les appartements de Mamma Rossa, François est étendu sur un lit. À son chevet se pressent six enfants.

NINA. – C'est trois fois qu'il faut réciter la prière. Il faut se mettre à la tête du malade, comme ça, et dire trois fois la prière.
(*Psalmodiant.*)

« Ô, grand S^t Laurent,
Sur un brasier ardent,
Tournant et retournant,
Vous n'étiez pas souffrant.
Ah, faites-lui la grâce
Que son ardeur lui passe ! »

ADA. – Mais non, pas du tout, tu n'y connais rien. C'est aux pieds du malade qu'il faut se mettre, comme ça, et c'est deux fois qu'il faut la dire, et la dire à l'envers. (*Psalmodiant à son tour.*)

« Passe lui ardeur son que
Grâce la lui faites, ah !
Souffrant pas n'étiez vous... »

BRUNA. – Ah non, je vous arrête, vous n'y êtes pas. Ce qu'il faut, c'est lui verser dans les oreilles une bonne cuillerée de mercure bien chaud. Où Mamma Rossa range-t-elle sa fiole de mercure ?

Bruna fouille.

VALDO. – Du mercure ? Es-tu folle ? Le mercure, c'est pour soigner les sourds. Non, ce qu'il lui faut, c'est de l'ail. Un bon emplâtre d'ail et de moutarde et, dans une heure, il est sur pieds.
(*Il prend une bande de tissu et un pinceau. À Luca.*) Moutarde.

LUCA, à Isacco. – Moutarde.

ISACCO, *tendant un pot de moutarde à Luca qui le présente à Valdo.* – Moutarde.

VALDO, *enduisant le tissu de moutarde avec le pinceau.* – Ail.

LUCA, *à Isacco.* – Ail.

ISACCO, *tendant un pilon plein d'ail à Luca qui le présente à Valdo.* – Ail.

NINA, *défiant Ada.* –

« Tournant et retournant,
Vous n'étiez pas souffrant ! »

ADA, *défiant Nina.* –

« Ardent brasier sur un,
Laurent saint grand ô ! »

BRUNA, *ayant trouvé le mercure et en approchant la fiole de la flamme d'une chandelle.* – Ah, le voilà. Mettons-le à chauffer un moment...

VALDO, *ayant enduit le tissu d'ail pilé.* – Nous allons le lui appliquer directement sur la figure...

LUCA, *à Isacco.* – Tire-lui les cheveux bien en arrière.

ISACCO, *tirant les cheveux de François en arrière.* – Je tire le plus fort que je peux.

NINA, *affrontant Ada.* –

« Tournant et retournant ! »

ADA, *affrontant Nina.* –

« Retournant et tournant ! »

BRUNA. – Ah, il est bien chaud, il fait des bulles. Il est temps de le lui verser dans les oreilles. Poussez-vous, chaud devant !

Au moment où François va recevoir du mercure dans l'oreille et de la moutarde sur la figure, entrent Goliarda et Sapienza, une bassine et des linges propres à la main.

GOLIARDA. – Allez, les enfants, dehors, fini de jouer ! Il faut laisser notre rescapé se reposer. Et emportez votre bazar.

SAPIENZA. – Ouste, ouste ! Filez par la porte et sur la pointe des pieds. Bruna, repose cette fiole de mercure là où tu l'as prise.

Les enfants sortent. Sapienza et Goliarda commencent de laver la figure de François, Sapienza maniant l'éponge et Goliarda tenant la bassine.

GOLIARDA, à propos des enfants. – Ah, les chers petits chéris, comme ils sont jolis et comme ils me rappellent les miens.

SAPIENZA. – Ne pense pas à ça. Approche la chandelle, veux-tu ?

GOLIARDA. – Oh, j'y pense sans chagrin désormais. Je sais qu'ils sont au ciel, là où rien de mauvais n'arrive jamais plus. J'y pense heureuse, tu sais.

SAPIENZA. – Oui. (*À propos de François.*) Soulève-lui le bras. Il a peau toute brûlée par le soleil et par le sel. Et là, regarde ces cicatrices, les marques des fers et du fouet. Celui-là arrive tout droit des enfers.

GOLIARDA. – À chacun les marques de son sort. Nous, la vérole, et lui...

SAPIENZA. – Les galères ?

GOLIARDA. – Les galères, oui, peut-être. C'est tant de misère que les hommes s'infligent.

SAPIENZA. – En tout cas, je ne le connais pas. Il n'est jamais monté dans mon lit.

Goliarda regarde dans la culotte de François.

GOLIARDA. – Non, moi non plus. Je m'en souviendrai.

SAPIENZA. – Fais voir. (*Sapienza regarde à son tour.*) Oui, moi aussi. Mais non, jamais. Presse un peu d'eau entre ses lèvres. Regarde un peu sa langue... Ce qu'il a dû endurer, j'ai peine à l'imaginer.

GOLIARDA, à François. – Doucement, là, doucement, un tout petit peu, là... (*À Sapienza.*) Crois-tu qu'il vivra ? (*Elle pose une oreille contre la poitrine de François.*) On dirait bien que oui, à écouter son cœur. Ça cogne là-dedans, c'est fort, c'est droit. D'où qu'il arrive, il n'y retournera pas. Un cœur comme celui-là, quelque chose l'attend.

SAPIENZA. – Comment savoir ? Il est solide, mais...

Entre Mamma Rossa, suivie d'Estrella qui porte des onguents.

MAMMA ROSSA. – Il vivra.

SAPIENZA & GOLIARDA. – Oui, Mamma Rossa.

GOLIARDA. – Il est propre et il a bu.

SAPIENZA. – Propre comme un sou neuf.

MAMMA ROSSA. – Sortez.

SAPIENZA & GOLIARDA. – Oui, Mamma Rossa.

Goliarda et Sapienza sortent. Mamma Rossa applique à François les onguents qu'Estrella lui tend au fur et à mesure.

MAMMA ROSSA. – Je te connais sans te connaître, tu as la peau des Nègres et des catins, je te connais dans tes douleurs. (*Psalmodiant pendant qu'Estrella agite un encensoir.*) Génie de feu, génie de vie, arborez vos boucles d'étain, faites tinter vos anneaux d'or, passez vos vestes de fer, entrez dans ce corps, entrez dans ce foie, glissez dans ces reins. Chassez démons, satans et gobelins, chassez poulpiquets et poulpiquins. Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. Venez, esprits, venez ici, la viande morte, mâchez-la. Petits oiseaux, piments du ciel, il est pour vous le sang impur, buvez-le à satiété. Serpents de l'ombre et des rivières, la peau brûlée, déchirez-la, emportez-la. Génie du feu, génie de vie, faites souffler dans cette gorge le souffle du premier jour, pressez de ces yeux l'excédent de lumière qui les aveugle et sur ces lèvres déposez le baiser du grand tout. Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. (*François s'agite et geint.*) Du calme, laisse la vie revenir petit à petit, réapprivoise-la. (*François s'agite et geint. À Estrella.*) Passe-moi la Madone. (*Estrella lui donne une statuette de la Vierge qu'elle pose entre les mains de François, lequel s'apaise aussitôt. À Estrella.*) Je me demande pourquoi je fais toutes ces simagrées, la Madone, ça marche à tous les coups.

FRANÇOIS, *faiblement*. – Gabriella... Gabriella...

MAMMA ROSSA. – Quoi ? Que dis-tu ?

FRANÇOIS. – Gabriella...

MAMMA ROSSA. – Gabriella.

FRANÇOIS. – Isabella... Isabella...

MAMMA ROSSA. – Gabriella, Isabella. Eh bien, mon lapin, tu es chaud comme la braise. Qui d'autre encore ?

FRANÇOIS. – Isabella, la comtesse Doria, le Palais Rouge, je dois la voir, je dois la voir...

MAMMA ROSSA. – Le Palais Rouge ? Eh bien !

FRANÇOIS. – Le Palais Rouge...

MAMMA ROSSA. – Oui, oui...

FRANÇOIS. – Isabella, Isabella, je dois la voir, je dois la...

MAMMA ROSSA. – Tu la verras, mais repose-toi. Dors à présent, dors...

FRANÇOIS. – Je dois la... Je dois...

MAMMA ROSSA. – Dors.

François s'endort.

MAMMA ROSSA. – Laissons-le dormir. Et toi aussi, Estrella, va dormir. File. (*Estrella sort. Regardant François.*) Ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être. (*Un temps.*) Au moins, nous savons que tu es Français : quel accent abominable tu as, mon Dieu, quel accent ! Et puis le reste : Gabriella, Isabella... Ah, les Français... (*Elle regarde dans la culotte de François.*) Ah oui, c'est un Français. Ah, les Français ! Allez, dors, la mort est partie.

Mamma Rossa sort.

SCÈNE 4
Que faire ?

FILIPPO, MICHELE, CHERUBINO, MAURA, IRIDE, ESTRELLA, LUNA, MARIA, MARTA, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO, ELENA

Chez Mamma Rossa encore, la même nuit, dans le grenier où sont censés dormir les enfants de putains que Mamma a en pension.

FILIPPO, *un drap sur la tête, gémissant comme un fantôme.* – « Ah ! Ah ! C'est moi qu'on a trouvé dans l'eau du port, battu par les vagues... »

MICHELE. – « Rongé par le sel... »

CHERUBINO. – « Grignoté par les crabes... »

MAURA. – Arrêtez, j'ai peur !

IRIDE. – S'il vous plaît, arrêtez !

FILIPPO. – « Ah ! Ah ! Je suis de retour... »

MICHELE. – « Je reviens d'entre les morts... »

CHERUBINO. – « Et j'ai grand' soif de sang ! »

MAURA. – Vous allez vous taire, espèce de crétins ?

IRIDE. – Je vas appeler Mamma Rossa, elle vous fouettera, elle vous fouettera jusqu'à l'évanouissement !

FILIPPO. – « Le fouet ne m'effraie pas, car je suis mort et je ne mourrai pas. »

MICHELE. – « La chair pend sur mes os, verte et pourrie et puante... »

CHERUBINO. – « Et j'ai grand' faim d'enfants ! »

MAURA & IRIDE. – Ah !

FILIPPO. – « Il me faut voir, je vous croquerai les yeux... »

MICHELE. – « Il me faut sentir, je vous croquerai le nez... »

CHERUBINO. – « Il me faut entendre, je vous croquerai les oreilles... »

MAURA. – Il nous faut vous clouer votre vilain bec !

IRIDE. – Nous vous botterons le cul !

MAURA & IRIDE. – À l'assaut, pied au cul !

FILIPPO, MICHELE & CHERUBINO, *se prenant des coups*. – Oh, oh, arrêtez !

MAURA. – Prends ça, grosse andouille, maudit cochon !

IRIDE. – Et ça, et ça, et ça, carogne, misérable !

MAURA. – Ah, vous vouliez nous faire peur ?

IRIDE. – Eh bien, tremblez maintenant ! C'est votre tour d'avoir peur !

MAURA. – Car nous sommes terribles, nous, les vivants !

IRIDE. – Bien plus forts que les morts ! Et bien plus affamés !

*Maura et Iride se jettent sur Filippo, Michele et Cherubino
et entreprennent de les manger.*

FILIPPO. – Non, non, ne nous mangez pas, nous sommes tous
pourris !

MICHELE. – Tous gonflés d'eau salée !

CHERUBINO. – Avec un goût de vieille crevette !

MAURA. – C'est vrai qu'ils puent, ces crevés-là !

IRIDE. – On s'en fiche, on les bouffera !

MAURA. – Et ce qu'il en restera, on le jettera aux rats !

IRIDE. – Aux rats ! Aux rats !

Entre Estrella.

ESTRELLA. – Vous ne dormez pas ? Allez, ça suffit maintenant,
couchez-vous. (*À Filippo.*) Retire ce drap de ta tête, toi. Allez.
Même la lune dort déjà, elle s'est cachée depuis longtemps, et
vous, vous êtes à tourner comme des chats qui ont faim. Vous
n'êtes pas des enfants, vous êtes des démons, des poulpiquets, des
diablotins. (*Chantant.*)

♪ Des fois qu'on serait pas comme les autres,
On nous traite de bâtards,
De vauriens,
De gosses de rien,
D'enfants de putain !
De gosses de rien,
D'enfants de putain !

Allez, au lit ! (*Maura, Iride, Filippo, Michele et Cherubino se couchent, mais assistent au reste de la scène les yeux grands ouverts. Par un œil-de-bœuf, Luna, Maria, Marta, Giacommo, Andre, Antonio et Elena se glissent dans le grenier. Aux arrivants.*) Qu'est-ce que vous faites là ?

ELENA. – Pas moyen de dormir, on vient aux nouvelles.

GIACOMMO. – Comment il va ?

ANDRE. – Il s'est réveillé ?

ANTONIO. – On sait qui c'est ?

ESTRELLA. – Il s'est réveillé, oui, mais il est faible, il s'est rendormi. Mamma Rossa le soigne.

LUNA, *imitant Mamma Rossa*. – « Par le pouvoir de la girafe à deux têtes et par les cornes du grand bouc... »

MARIA, *idem*. – « Reviens, reviens, pauvre pêcheur, reviens d'entre les poulpes ! »

MARTA, *idem*. – « Abidou dacadiboum, plouribous et glougloutoum, plouf, plouf, plouf ! »

ESTRELLA. – Ne vous moquez pas. Il vit quand il allait mourir, c'est plus que les savants de la Sorbonne ou de Bologne n'auraient pu faire, et c'est Mamma Rossa qui l'a fait.

ELENA. – Il s'est réveillé, il a dit quelque chose ?

ESTRELLA. – Oui.

GIACOMMO. – Eh bien, qu'est-ce qu'il a dit ?

ANDRE. – Oui, quoi ?

ANTONIO. – Allez, Estrella, dis-nous ce qu'il a dit.

ESTRELLA. – Déjà, nous savons qu'il est Français...

LUNA. – Français ? Pouah, quelle horreur ! C'était bien la peine de le tirer de l'eau, tiens !

MARTA, *imitant un Français*. – « Ne sais quoi j'embrasserai aujourd'hui, la tiare du pape Clément ou le trou des fesses de Calvin... »

MARIA, *idem*. – « Ah, le cruel embarras, ce roi si peu constant dans ses choix ! »

ELENA, *à Luna, Marta et Maria*. – Ah, cela suffit, vous autres, laissez-la parler ! (*À Estrella.*) Alors, il a dit quoi ?

ESTRELLA. – Il a dit... Il a dit : « Gabriella... Gabriella... »

ELENA. – Gabriella ?

ESTRELLA. – Et puis aussi : « Isabella... Isabella... »

ELENA. – Isabella ?

ESTRELLA. – « Isabella Doria, ah, ah, je dois la voir, ah, ah... »
Et, poum, il s'est rendormi.

ELENA. – Isabella Doria ?

GIACOMMO. – La comtesse Isabella ?

ANDRE. – Les Doria du Palais Rouge ? Les maîtres de la ville ?

ANTONIO. – « Poum » ?

ESTRELLA, à Antonio. – Oui, « Poum ». (*À Elena, Giacomo et Andre.*) Oui. Eux. Les Doria du Palais Rouge. Parce que ça aussi, il l'a dit : « Palais Rouge ».

ELENA. – Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il lui veut, à la Doria ?

ESTRELLA. – Ça, je ne sais pas. Mais s'il veut la voir, il la verra.

ELENA. – Ah oui ? Et comment ? On n'entre pas au Palais Rouge comme à la charcuterie.

ESTRELLA, à Luna, Maria et Marta. – Votre maître, Matteoti, c'est bien pour les Doria qu'il travaille ?

LUNA. – Oui.

MARIA. – Enfin, c'est nous qui travaillons.

MARTA. – Et lui qui compte les sous.

ESTRELLA. – Et vous allez bientôt aller livrer au Palais Rouge les robes du mariage de Caterina, la nièce de la comtesse ?

LUNA. – Oui, c'est ce que nous allons faire demain.

MARIA. – Et dire qu'il va falloir encore tout trimballer de l'atelier jusqu'au palais et que ça pèse des tonnes !

MARTA. – Si seulement le M^e Matteoti voulait bien embaucher un portefaix !

ESTRELLA. – Eh bien, justement. Écoutez mon plan.

Elena souffle les chandelles et Estrella commence de chuchoter.

SCÈNE 5

Vico Brignole, la nuit

COVIELLE, BARATRIN, DJIBRIL, HASSAN, MATTEOTI.

Même nuit, plus tard, vico Brignole, devant le logement de M^e Matteoti. Entrent Covielle et Baratin, ivres et titubant. Dans l'ombre se dissimulent Djibril et Hassan qui attendent le départ des importuns.

COVIELLE. – Ah, foutre Dieu, que c'est bon de boire et que c'est bon de boire en Italie !

BARATRIN. – Tu l'as dit ! Et moi, je dis... Je dis... Je dis que les voyages forment la jeunesse. Voilà ce que je dis.

COVIELLE. – Qu'ils forment la jeunesse, oui, mais quel âge as-tu ? Hé ? Hein ? Quel âge as-tu ?

BARATRIN. – Quel âge j'ai ? Moi ?

COVIELLE. – Oui, toi, mon coquin.

BARATRIN. – Mais... Mais, mais, mais... J'ai l'âge, j'ai l'âge que j'ai. Hé ? Hein ?

COVIELLE. – Ah... Ah, oui. Hé ! Ça, c'est dit et c'est bien dit.

BARATRIN. – Hé ! Hein ! Et puis je dis aussi...

COVIELLE. – Ah, oui, ça aussi...

BARATRIN. – Je dis aussi : « Merci, monseigneur, monsieur monseigneur l'évêque de Chalons »...

COVIELLE. – M^{gr} Côme Clausse de Marchaumont...

BARATRIN. – « De nous faire l'honneur de nous mener chaque année en Italie où nous pouvons... »

Baratrin laisse brutalement pendre sa tête, presque évanoui.

COVIELLE. – « Où nous pouvons » ? Hé ? Hein ? Oh, « Où nous pouvons » ?

BARATRIN. – Hein ?

COVIELLE. – « Où nous pouvons » ?

BARATRIN. – Hein ? (*Relevant brutalement la tête.*) Ah oui ! « Où nous pouvons... » (*Levant un flacon de vin.*) « Nous ressourcer ! » Hé ! Hein !

Baratrin boit et donne le flacon à Covielle qui boit à son tour.

COVIELLE. – Ah mais oui, mais oui, c'est vrai et c'est bien dit. Car si nous sommes ses laquais, ses laquais, ses porteurs et ses valets, nous n'en sommes pas moins hommes et comme hommes... Comme hommes...

BARATRIN. – « Commommes » ?

COVIELLE. – « Commommes » ? « Mommess » ? Je ne sais plus ce que je voulais dire...

BARATRIN. – « Vive l'évêque » ?

COVIELLE. – Oui ! Vive l'évêque ! Vive l'évêque et l'Italie et les putains et le bon vin !

BARATRIN. – Des putains ! Des putains, oui, ça, c'est une idée ! Allons nous emputiner ! Viens, mon ami, viens, quittons ces rues désertes, trouvons-nous des bouches à baiser, des jupes à trousser. Viens...

COVIELLE. – Oui, je viens, oui, oui, il me tarde de donner à ces catins de Ligurie une leçon de belle galanterie à la française.

Covielle et Baratin sortent. Djibril et Hassan se montrent.

HASSAN. – Ces immondes pourceaux ont fait un vacarme à réveiller les morts !

DJIBRIL, *montrant un porche*. – C'est ici que vit l'espion de Mourad...

HASSAN. – Qu'Allah soit toujours satisfait de lui. (*À propos du porche.*) Enfin, nous l'avons trouvé ! Tu avais raison, Djibril, mon frère, cette ville compte plus de ruelles qu'il n'y a d'âmes au ciel, et toutes sont entre elles ressemblantes. Ces heures à les arpenter m'ont rompu plus que notre traversée.

DJIBRIL. – Oui, nous l'avons trouvé. Entrons.

HASSAN. – Attends ! Regarde, une lumière ! Quelqu'un approche !

M^e Matteoti paraît dans l'embrasure du porche, une chandelle à la main, une paire de ciseaux dans l'autre.

MATTEOTI. – Qui va là ? Maraude ! Coquins ! Débauchés ! Filez avant que je n'appelle la garde ! Oser me tirer du sommeil, moi, M^e Matteoti, tisserand favori des puissants ? Il vous en cuira si vous recommencez ! M'entendez-vous, vilains ?

DJIBRIL, à Hassan. – Matteoti ? C'est lui. Vite, viens.

Hassan et Djibril s'approchent de Matteoti.

MATTEOTI, effrayé. – Ah ! Reculez ! Qui que vous soyez, reculez ! (*Brandissant ses ciseaux.*) Je suis armé.

DJIBRIL. – Du calme, Matteoti, ôte ces ciseaux de ma poitrine et baisse la voix.

MATTEOTI. – Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

DJIBRIL. – « Dans la nuit noire, sur une pierre noire, une fourmi noire... »

MATTEOTI. – « Dieu peut la voir ! »

DJIBRIL. – Tu sais qui nous envoie.

MATTEOTI. – Mourad Raïs !

HASSAN. – Qu'Allah pave son chemin de miel.

DJIBRIL. – Nous avons besoin de toi. Nous sommes à la poursuite d'un évadé. Toi seul peux nous aider.

MATTEOTI. – Je ne peux rien refuser aux envoyés de Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah déverse sur sa tête le flot de ses bontés.

MATTEOTI. – Et s'il faut mettre à son service mes yeux et mes oreilles, sans hésiter je le ferai, mais ne restons pas dans la rue, on pourrait nous voir. Venez, suivez-moi. Et ne faites pas de bruit.

*Hassan et Djibril précèdent Matteoti dans l'immeuble.
Entre Covielle, plus titubant que jamais.*

COVIELLE. – Eh bien, tu es où? Tu es où? Baratrin, oh? Baratrin? (*Se penchant pour regarder son ombre par terre.*) Baratrin, c'est toi?

Covielle s'affale contre le mur et s'endort. Entre Baratrin.

BARATRIN. – Covielle? Eh bien alors, eh bien tu es où? Où es-tu, mon Covielle? (*Se penchant pour regarder Covielle.*) C'est toi? C'est toi, mon Covielle?

Baratrin s'affale contre Covielle et s'endort. Ronflements.

SCÈNE 6

Vico Brignole, le matin

COVIELLE, BARATRIN, BENEDETTA, SOLENA, SPERANZA, IACOMO, MUZIO, VISCARDI, M^E MATTEOTI, ESTRELLA, LUNA, MARTA, MARIA, EMANUELE, SPILUNO, FRANÇOIS, GIACOMMO, ANDRÉ, ANTONIO, DEUX BOURGEOIS, UN MAÎTRE DE PEINTURE ET SON ÉLÈVE, M^{GR} CÔME-CAUSSE DE MARCHAUMONT, DEUX AMOUREUX.

Le lendemain matin, vico Brignole, même lieu, soit devant chez M^E Matteoti. Covielle et Baratrin sont toujours affalés

l'un contre l'autre et dorment encore. De part et d'autre du porche de M^e Matteoti, Benedetta et Iacomo ouvrent les volets de leurs commerces respectifs, une poissonnerie et une boucherie. À l'étage de l'immeuble, la fenêtre des appartements de M^e Matteoti est ouverte.

BENEDETTA, *depuis l'intérieur de sa boutique.* – Speranza, jette-moi ces entrailles à la rue et toi, Solena, ces morues, elles sont fraîches, elles sont superbes, elles n'attendent plus que ton couteau, allez !

Speranza vide par la fenêtre de la boutique un plein seau d'entrailles de poisson qui atterrissent sur Covielle.

COVIELLE, *soudain éveillé.* – Ah ! Mais qu'est-ce que c'est ?

IACOMO, *depuis l'intérieur de sa boutique.* – Muzio, Viscardo, on se réveille, du nerf, du nerf, on tranche, on coupe, on taille et on débite, allez ! Et, Muzio, ne laisse pas traîner cette cuvette pleine d'abats dans le passage, voyons ! Vide-la par la fenêtre. Régalez des chiens, joie du matin !

♪ Pellegrin che vien da Roma
Va el birroc... ⁽³⁾

BENEDETTA, *à Iacomo, depuis l'intérieur de sa boutique.* – Ahé, Iacomo, la belle humeur que tu tiens ! Laisse-moi deviner, ta femme a été gentille ?

IACOMO, *à Benedetta, depuis l'intérieur de sa boutique.* – Un peu, qu'elle l'a été ! À la Noël, si Dieu le veut, je serai papa !

3. – « Pellegrin che vien da Roma », *Bella Ciao, chansons du peuple en Italie*, Harmonia Mundi, 2004, piste 12.

Muzio vide la cuvette d'abats par la fenêtre et atteint Baratrin.

BARATRIN, *soudain éveillé*. – Ah ! Mais... Mais... Mais !

BENEDETTA. – Ah, le papa, la mamma ! Ce que ça fait d'être des bêtes, parfois !

IACOMO. – Tu dis vrai, Benedetta ! Et toi ? La nuit fut bonne ?

BENEDETTA. – Comme tu sais, le mien est vieux pis que Mathusalem.

IACOMO. – Pauvre de toi !

BENEDETTA. – Bah, comme disait ma mère, trois doigts font mieux qu'un vieux mari.

IACOMO. – Paroles d'évangile, Benedetta ! (*À Muzio et Viscardo.*)
Allez, garçons, tout à l'étal !

BENEDETTA. – Allez, fillettes, sortez morues, lançons, poulpes et encornets, et les dorades et les baudroies !

Benedetta, Solena, Speranza, Iacomo, Muzio et Viscardo sortent des boutiques en chantant, portant poissons et viandes diverses qu'ils disposent à la vue des passants sur les étals.

BENEDETTA, SOLENA, SPERANZA, IACOMO, MUZIO & VISCARDO. –

♪ Pellegrin che vien da Roma
Va el birocc
Con le scarpe rotte ai pie'
Birocc el vegn, birocc el va

Pellegrin che vien da Roma
Con le scarpe rotte ai piè.

COVIELLE, *tendant de se lever*. – Ah ! Ah, ma tête !

BARATRIN, *idem*. – Ah ! Ah, mon foie, mon foie !

COVIELLE. – Je ne comprends pas... C'est le vin, ça, à coup sûr, c'est vin...

BARATRIN. – Frelaté, c'est certain... Ah, nom d'un chien... Et, par le diable, ce que tu pues, Covielle ! Écarte-toi !

COVIELLE. – Moins que toi, Baratin, moins que toi... Nous ferions mieux de rentrer au palais nous laver. L'évêque est près de se lever. S'il nous voit dans cet état, il t'ordonnera de me bastonner...

BARATRIN. – Et à toi de me battre. Et tout douloureux que nous serons, nous n'en devons pas moins le porter jusqu'au Palais Rouge où on l'attend tantôt. Allons, allons-y...

COVIELLE. – Ah, ma tête !

BARATRIN. – Je te l'échange contre mon foie. Ah, crénom de Dieu !

Covielle et Baratin sortent. La rue commence d'être arpentée par des passants plus ou moins affairés.

BENEDETTA, *à la cantonade*. – Du tout beau, du tout frais ! Deux sous la livre ! Allez, allez !

IACOMO, *idem*. – Six sous la panse ! Veau, vache, cochon ! Six sous la panse !

SPERANZA, *idem.* – Elles sont belles, mes morues, ils sont beaux, mes lançons !

MUZIO, *idem.* – Approchez, approchez ! Tétins, hure, tripes et pieds panés ! Allez, allez, c'est donné, c'est donné !

SOLENA, *idem.* – Morues, lançons, lamproies, crevettes, homard, palourdes, langoustines !

VISCARDO, *idem.* – Boudins, grattons, rosette et saucissons !

M^e Matteoti apparaît à sa fenêtre et s'adresse à Hassan et Djibril qu'on ne voit pas.

MATTEOTI. – Je vais de ce pas ouvrir mon atelier et, sitôt mes petites mains à l'ouvrage, j'irai derechef jeter dans les rues le grand filet de mes oreilles. La ville est comme la mer, les rumeurs sont ses petits poissons et, de tous ceux qui la moissonnent, je suis le plus habile. Nous saurons vite si un Français y vient de tomber du ciel. Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah souffle à ses narines l'haleine parfumée de sa munificence.

MATTEOTI, *à Hassan.* – J'allais le dire. (*À Djibril.*) Mourad Raïs sera bientôt contenté.

DJIBRIL. – Puisse le ciel t'entendre et ne nous fais pas attendre.

MATTEOTI. – Si vous souhaitez sortir de mon logis, (*– montrant deux costumes baroques de carnaval vénitien qu'on ne voit pas, mais qui seront portés ultérieurement –*) troquez vos vêtements contre ceux-ci. Et si au-dehors on vous questionne, dites que vous êtes

de Venise. L'on ne vous aimera point, mais sans vous inquiéter. Je pars.

Cependant que Matteoti sort de son logis et va ouvrir les portes de son atelier au rez-de-chaussée paraissent Estrella, Luna, Marta et Maria.

SPERANZA, à la cantonade. – Qui veut des oursins? Treize oursins la douzaine! Oursins! Oursins! (*À Luna, Marta et Maria.*) Ahé, les couturières.

MUZIO, à Luna, Marta et Maria. – Coucou, les mignonnettes, comment ça va? (*À la cantonade.*) Œil de veau en gelée, œil de veau en gelée, le vrai régal des vrais gourmets! Œil de veau en gelée!

Cependant qu'Estrella achète un bout de saucisse à Iacomo, puis se rencogne dans un coin pour écouter, Matteoti ouvre les portes de l'atelier devant lesquelles sont postées Luna, Marta et Maria.

MATTEOTI, en faisant entrer les fillettes dans l'atelier. – Vous êtes là, petites fripouilles, et à l'heure dite pour une fois, mais rien qu'à voir vos têtes, je sais déjà qu'il eût mieux fallu que vous fussiez en retard. Ces cernes, ces mines moroses, ces tremblements de vos mains fatiguées... On ne me la fait pas à moi, j'en ai vu défiler des ouvriers tire-au-flanc licencieux et débauchés. À la fin, ce sont les tissus que l'on abîme, ce sont les broderies que l'on gâte. Et qui se voit refuser sa marchandise par le client? C'est Matteoti! Je suis trop bon. Cela sera déduit de vos salaires, misérables! Pas de rouspétance, au travail! Vite, vite, je suis pressé! (*À Luna qui lui a dit quelque chose.*) Quoi? Que dis-tu? Comment? Qu'ouïs-je?

C'est ma mort que tu veux ! Un portefaix ! Mais avec tout le pain que je vous donne, vous avez assez de force pour travailler au port à débarquer le marbre. Un portefaix ! (*Luna lui dit encore quelque chose.*) Quoi encore, petite insolente ? C'est un pauvre homme ? Il n'a qu'à travailler, cela lui fera du bien, il suffit de traverser la rue. Il a faim ? Eh bien, qu'il mange, ce n'est pas si difficile à comprendre qu'un pauvre ne l'entende point. (*Luna ajoute une dernière chose.*) Que dis-tu encore, incontinente canaille ? Il est Français ? Un Français par-dessus le marché ! C'est donc un portefaix syphilitique que tu veux introduire chez la comtesse Doria cet après-midi ? Un Français ! Un Fran... Ah, mais attends. Tu dis qu'il est Français... Français de France ? Tu en es certaine ? Ne mens point ! Quand est-il arrivé ? Hier soir ? Pas plus tôt, tu es sûre ? Ne mens point ! Ah ! Ah ! Oh... Ô, le pauvre homme ! Ô, le cher pauvre homme ! Car oui, c'est évident, je le sens, c'est un malheureux, je le sens, oui. Je le sens dans mon cœur et quoi de plus cher au cœur d'un bon chrétien que de porter secours aux malheureux ? Surtout les malheureux de France, les malheureux Français syphilitiques. Tu as bien fait, chère enfant, tu as bien fait. Qu'il soit ici à midi, je lui donnerai de l'ouvrage. Ça oui, il en aura ! Et à présent, cours accomplir ton labeur, brave petite...

Matteoti laisse Luna disparaître dans l'atelier, puis il remonte quatre à quatre les marches qui mènent à son logis. Cependant, Luna, revenue sur ses pas, passe la tête par le porche et adresse un signe victorieux à Estrella, laquelle, satisfaite, sort aussitôt. Luna retourne dans l'atelier.

VISCARDO, à la cantonade. – Il est moelleux, le mou, il est moelleux, en soupe, en sauce ou en civet, le mou, le mou, le mou !

SPERANZA, *idem.* – Étrille, étrille, étrille à qui mieux mieux !
Saveur des profondeurs, délices des rocailles, l'étrille, l'étrille !

Matteoti apparaît derrière sa fenêtre.

DJIBRIL. – Te voilà déjà de retour ? Parle.

MATTEOTI. – Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah lui ouvre les portes de sa miséricorde.

MATTEOTI, *à Hassan.* – Parfaitement ! (*À Djibril.*) Mourad Raïs va se réjouir, car le Français que vous cherchez sera là, à midi.

DJIBRIL. – Si tôt ? Déjà ? Tu es prodigieux, mon ami !

MATTEOTI. – Hé, c'est pour ce talent-là que Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah suture les lèvres de ses détracteurs.

MATTEOTI, *à Hassan.* – Absolument. (*À Djibril.*) C'est pour mon talent que Mourad m'emploie et qu'il me vend à prix modique des soieries du monde entier qu'il glane ça et là au milieu des périls.

DJIBRIL. – Il sera ici à midi. Et ?

MATTEOTI. – Ce n'est pas ici même qu'il faudra vous en occuper, la rue est trop passante, le moindre esclandre provoquerait un attroupement et alerterait la garde.

HASSAN. – Que le chien meure et nous serons contents. Qu'importent nos vies ? Si la garde doit interrompre le fil de nos jours, qu'elle le fasse.

MATTEOTI. – Certes, certes, mais quant à moi, il me semble préférable de pouvoir encore continuer de servir... Euh... (*Hésitant un instant avec un coup d'œil à Hassan.*) Notre maître commun...

HASSAN. – Tu veux dire Mourad Raïs ?

MATTEOTI, *avec un soupçon de soupir dans la voix.* – Oui.

HASSAN. – Qu'Allah le préserve de la lèpre.

MATTEOTI, *après un court temps.* – Oui.

DJIBRIL. – Alors, que proposes-tu ?

MATTEOTI. – Eh bien, figurez-vous que cette après-midi... Mais fermons les fenêtres et allons parler au fond de la pièce.

Matteoti ferme les fenêtres. Midi sonne aux clochers des églises. Entrent Gioconda et Sforanda, poussant leurs charrettes respectives.

GIOCONDA, *à la cantonade.* – Ahé ! Ahé ! Avis aux affamés ! Foccacia ! Pâtés ! Brioches ! Foccacia ! Pâtés ! Brioches !

SFORANDA, *idem.* – Ahé ! Ici les pommes du Piémont, par ici les citrons d'Amalfi ! Juteux, les melons de Napoli ! Ahé, ahé !

Entrent Emanuele et Spiluno, qui chantent Cade l'uliva ⁽⁴⁾ et font la manche.

EMANUELE. –

♪ Nebbi'a a la valle e nebbi'a a la muntagne
Ne la campagne non ce sta nesciune.

4. – « Cade l'uliva », *Bella Ciao, chansons du peuple en Italie*, Harmonia Mundi, 2004, piste 3.

Addije, addije amore
Casch'e se coje
La live e casch'a l'albere li foje.
Addije, addije amore
Casch'e se coje
La live e casch'a l'albere li foje.

Casche la live e casche le ginestre
Casche la live e li frunne ginestre
Addije, addije amore
Casch'e se coje
La live e casch'a l'albere li foje.
Addije, addije amore
Casch'e se coje
La live e casch'a l'albere li foje.

À votre bon cœur, c'est pour manger... (*Comme personne ne lui donne rien, Emanuele va pour sortir, mais chaque marchand de la rue lui donne un petit quelque chose.*) Dieu vous le rendra.

IACOMO. – Je suis curieux de voir ça...

BENEDETTA. – On dit que c'est au centuple.

IACOMO. – Ça ne me fera jamais que trente pieds de saucisson.

BENEDETTA. – J'en connais pour qui ce serait le paradis.

Emanuele et Spiluno sortent et croisent, qui entrent, Estrella, Giacomo, Andre et Antonio suivis de François. Estrella indique à ce dernier l'entrée de l'atelier de M^e Matteoti. François entre dans l'atelier. Estrella et les trois garçons s'embusquent. Les badauds bavardent.

BOURGEOIS I, *une gazette à la main.* – Quelle nouvelle !

BOURGEOIS II. – Laquelle ?

BOURGEOIS I. – La reine d'Angleterre est morte.

BOURGEOIS II. – Quand donc ?

BOURGEOIS I. – Au début de ce mois .

BOURGEOIS II. – Et de quoi ?

BOURGEOIS I. – De son grand âge, je crois. Quarante-quatre années de règne ! À quoi n'a-t-elle pas survécu ? Combien de complots, de tentatives d'assassinats, d'entreprises d'invasion ? Le corps d'une faible femme, le cœur et l'estomac d'un roi.

BOURGEOIS II. – Le diable l'emporte, c'était une sorcière !

BOURGEOIS I. – Vous croyez ?

BOURGEOIS II. – Contre le pape, le duc de Parme et Philippe II, une femme, tenir ? Le cœur et l'estomac de Satan, à coup sûr.

BOURGEOIS I. – Vous devez avoir raison.

*Entrent le maître et l'élève, ce dernier portant cartons
à dessins, chevalet, pinceaux et pigments.*

L'ÉLÈVE, *bousculant Bourgeois I par mégarde, à celui-ci.* – Pardon, monsieur, pardon.

LE MAÎTRE, *devançant l'élève, à celui-ci.* – Strozzi, presse-toi ! Il nous reste encore à peindre tous les angelots du ciel...

L'ÉLÈVE. – Oui, M^e Sorri.

LE MAÎTRE. – Et ce drapé de la Madone que tu as fait, il est si plein d'imperfections qu'on le croirait celui d'une sage-femme à l'ouvrage. Où avais-tu la tête ?

L'ÉLÈVE. – Oui, M^e Sorri. Je ne sais pas, M^e Sorri.

LE MAÎTRE. – Si le cardinal voit cela !

L'ÉLÈVE. – Oui, M^e Sorri. M^e Sorri ?

LE MAÎTRE. – Quoi ?

L'ÉLÈVE. – La mère de Dieu n'était-elle pas femme du peuple ?

LE MAÎTRE. – Elle l'était, oui, mais cela ne t'autorise nullement à lui barbouiller des taches sur sa robe. Presse-toi, te dis-je !

L'ÉLÈVE. – Oui, M^e Sorri.

Maître, élève et bourgeois sortent. Entrent Covielle et Baratrin, visiblement souffrants, portant la chaise de Côme-Claude de Marchaumont, Baratrin à l'avant et Covielle à l'arrière.

MARCHAUMONT, *passant la tête par la porte de sa chaise*. – Eh bien, Baratrin, tes souliers seraient-ils de plomb ? Te feraient-ils souffrir ? La pente est un peu raide peut-être ? Quoi qu'il en soit, il s'agirait que tu songeasses à mettre un peu d'allant à notre course. L'on m'attend au Palais Rouge et ce serait la dernière grossièreté d'y paraître en retard. Covielle, mon ami, attrape le bâton...

BARATRIN. – Non, monseigneur, non, non, je... Je ne ralentissais que pour éviter d'éclabousser l'équipage... C'est que les rues sont fort crottées.

MARCHAUMONT. – Ah, Baratrin, quelle attention ! J'ignorais que tu fusses si délicat. Mais pour l'heure, la délicatesse commande que tu te presses et, je te le dis tout net, je préfère de la merde à tes pieds qu'un retard au palais.

BARATRIN. – Oui, monseigneur.

MARCHAUMONT. – Et toi, Covielle, mon ami, montre à ton compère ce que c'est qu'un bon jarret. Donne du nerf, ne ménage point ton souffle, car ce bâton a tôt fait, ce petit capricieux, de passer de main en main.

COVIELLE. – Oui, monseigneur, bien sûr, monseigneur.

Sortent Covielle, Baratrin et Côme-Claude de Marchaumont. Entrent un amoureux et son amante.

L'AMOUREUSE. – Je ne peux plus mettre un pied dehors ou le nez à ma fenêtre sans qu'aussitôt tu apparaisses.

L'AMOUREUX. – Tu es comme le soleil, il ne vient pas sans sa lumière.

L'AMOUREUSE. – Si bien que je me crois aimée d'un petit chien qui fait un pas quand sa maîtresse en allonge un, s'assoit quand elle s'assoit, se lève quand elle se lève, se couche quand elle se couche et montre pour finir aussi peu de volonté que l'ombre d'un guéridon.

L'AMOUREUX. – Oui, c'est cela, je suis ton chien, je suis l'ombre de ton chien.

L'AMOUREUSE. – Mais j'ai un père et il n'apprécie guère les chiens.

L'AMOUREUX. – Je le convaincrai, il saura m'entendre.

L'AMOUREUSE. – J'ai deux frères aussi et des plus jaloux de mon honneur.

L'AMOUREUX. – Ils se rendront à la raison de nos deux cœurs.

L'AMOUREUSE. – Enfin, j'ai un mari et trois enfants !

L'AMOUREUX. – Ils ne voudront que ton bonheur.

L'AMOUREUSE. – Ah, le fol, ah, l'insensé ! Viens un peu là pour m'embrasser. (*L'amoureux l'embrasse. Émoustillée.*) Oh, ah ! Allons poursuivre ailleurs cet entretien. Viens, viens !

L'amoureuse sort, suivie par l'amoureux.

GIACOMMO, *à Estrella, un peu dans sa barbe à propos des amoureux.* – Ah, quel bazar, l'amour, pas vrai ?

ESTRELLA, *perdue dans ses pensées, n'ayant pas entendu.* – Hein ? Que dis-tu ?

GIACOMMO. – Je disais...

ANTONIO, *à part à Giacomo.* – Oublie ça.

Andre hausse les épaules.

ESTRELLA. – Tu disais ?

GIACOMMO, *à Estrella.* – Je disais : « Quel bazar. »

ESTRELLA. – « Quel bazar » ?

ANTONIO, *à part à Giacomo.* – Te voilà bien mal engagé, Giacomo.

Andre lève les yeux au ciel.

GIACOMMO, à Estrella. – Oui, euh, les gens, là, les... Les gens qui...

ESTRELLA. – Les gens ? Quels gens ?

Giacommo soupire.

ANTONIO, à part à Giacomo. – Je te l'avais bien dit, tu es ridicule.

Andre fait une mimique qui signifie « Évidemment ! »

GIACOMMO, à Estrella. – Eh bien, rien, les gens, quoi... Les gens qui passent... Les gens qui...

Antonio et Andre miment un nageur à la peine.

ESTRELLA. – Ah, les gens.

GIACOMMO. – Oui, les gens.

ESTRELLA. – Les gens qui s'aiment ?

GIACOMMO. – Euh... Oui, eux, et puis... Et puis les autres aussi...

ESTRELLA, comme pensant à tout à fait autre chose. – Oui. Moi aussi, Giacomo, je t'aime beaucoup. Et si tu veux m'aimer, je t'aime aussi.

Antonio et Andre ont les yeux exorbités par l'étonnement.

GIACOMMO. – Ah BON ?

ESTRELLA. – Mais pas maintenant.

GIACOMMO. – Ah non ?

ESTRELLA. – Non. Car regardez !

De l'atelier, portant les robes, etc., du mariage de Caterina, nièce de la comtesse Doria, sortent François, en livrée de portefaix, disparaissant presque diverses boîtes et un mannequin sans tête couvert d'une housse, et Matteoti. Luna, Marta et Maria paraissent dans l'embrasure du porche de l'atelier.

MATTEOTI. – Quelle bonne idée tu as eue là, petite Luna, ce portefaix ! Que n'y avais-je songé ? C'est d'autant moins de danger de glisser et de vouer ces précieuses vêtements à la souillure de la rue. Allons, en route ! À pas prudents et sans nous hâter, allons présenter à la comtesse et à sa nièce les aimables trésors que voici ! (*À Luna, Marta et Maria.*) Et vous, prestement retournez à vos métiers. Il reste de la besogne à abattre.

Après que Matteoti ait jeté un regard conspirateur à sa fenêtre où se tiennent embusqués Hassan et Djibril, sortent Matteoti et François, suivis d'Estrella, Giacomo, Antonio et Andre, auxquels Luna, Marta et Maria adressent des signes complices depuis le porche de l'atelier. Enfin, quelques instants après que ces trois dernières soient rentrées dans l'atelier, paraissent Djibril et Hassan en tenues de carnaval qui sortent à la suite de Matteoti et François.

BENEDETTA, à propos de Hassan et Djibril. – Tss, tss, ces Vénitiens, toujours à se faire remarquer...

Les marchands remballent.

SCÈNE 7
Au Palais Rouge

M^{GR} CÔME-CAUSSE DE MARCHAUMONT, C^{TESSE} ISABELLA DORIA, UN DOMESTIQUE, UN PORTIER, MATTEOTI, FRANÇOIS, LUNA, MARTA, MARIA, M^{SE} CATERINA DORIA, PURPRINA, AGRIPPA.

Dans les appartements de Isabella Doria, en début d'après-midi.

ISABELLA, à Marchaumont. – Du chocolat, monseigneur, reprenez du chocolat. N'est-il pas à votre goût ?

MARCHAUMONT. – Il l'est de trop, madame, et je crains, par ma gourmandise, péché capital, de donner trop de peine à mes porteurs.

ISABELLA. – Vous êtes plein d'esprit et, pour vos gens, plein de douceur.

Isabella fait un signe et le domestique débarrasse les tasses.

MARCHAUMONT. – Eh bien, madame, avons-nous un accord pour cette année ? Nos Nègres de Guinée à moitié de leur prix contre le prêt gracieux de 60 000 ducats ? Votre coton pour tout Paris et pour la cour et, pour votre ville et ses provinces, notre blé et notre vin en quantité ?

ISABELLA. – C'est cela.

MARCHAUMONT. – Puis-je regagner la France et faire part au comte de Rosnay des termes renouvelés de votre belle alliance ?

ISABELLA. – Vous le pouvez, monseigneur, et vous en avez le devoir. J'ai cependant, une année de plus, le regret que le comte ne visite pas lui-même la maison dont il épousa la cadette. J'aimerais de vive voix lui témoigner toute mon amitié. En outre, ce serait l'occasion de retrouver ma sœur. Gabriella me manque. Nos lettres ne sont que des lettres et les embrassades disent mieux que les mots les élans de notre cœur. Le lui direz-vous ?

MARCHAUMONT. – Au comte, madame ?

ISABELLA. – Au comte.

MARCHAUMONT. – Je le lui dirai tout comme vous me le dites. Et sachez par ailleurs que votre sœur se porte comme un charme.

ISABELLA. – Je suis heureuse de l'entendre.

MARCHAUMONT. – Quant au comte, il est au martyre. Plus que tout, il aspire à vous présenter ses hommages en personne, mais la cité de Gênes, comme vous ne l'ignorez pas, hélas, est celle où sous ses yeux il vit périr son frère. Il redoute, s'il venait céans, de raviver le chagrin qui faillit alors l'emporter à son tour.

ISABELLA. – C'est un drame terrible qui nous a tous bouleversés. Je comprends le comte. Et cela aussi, vous le lui direz.

MARCHAUMONT. – Soyez-en assurée, madame.

ISABELLA. — Ma nièce ne va plus tarder. C'est son mariage sous peu et elle vient aujourd'hui se faire présenter la robe dont elle rêve depuis qu'elle est enfant.

MARCHAUMONT. — Je prends congé de vous, madame. Dieu vous aie en sa bonne garde.

ISABELLA. — Merci, monseigneur. Faites bon voyage et dites à ma sœur tout l'amour que je lui porte.

MARCHAUMONT. — Je n'y manquerai pas. Adieu, madame.

Le domestique va ouvrir les portes à l'évêque. Les ouvrant, il découvre Matteoti et François, presque invisible derrière les boîtes et le mannequin, que le portier de l'autre côté des portes s'apprêtait à annoncer. En sortant, l'évêque peut voir le visage de François, lequel est empêché de voir par les paquets qu'il porte. Troublé par la ressemblance de ce portefaix avec le frère du comte de Rosnay, il hâte sa sortie pour ne pas être dévisagé.

MATTEOTI. — Mes respects, madame la comtesse.

ISABELLA. — Bonjour, M^e Matteoti. C'est le jour que vous faites une heureuse. (*Au domestique.*) Courez prévenir la vicomtesse. (*Le domestique sort. À propos de la robe.*) Qu'avons-nous là ?

MATTEOTI, à François, à propos du mannequin. — Posez ici. (*François obéit et garde la tête scrupuleusement baissée. À Isabella.*) Madame la comtesse, me pardonnerez-vous ?

ISABELLA. — Oui ?

MATTEOTI. – J'ai eu toutes les audaces et pris toutes les libertés.

ISABELLA. – Ah ?

MATTEOTI. – « Matteoti », me suis-je dit, « le nom des Doria par sa grandeur illustre assombrit la renommée de tous les autres. »

ISABELLA. – Oh !

MATTEOTI. – « Comment l'humble chiffonnier que tu es pourrait-il exalter de ce nom l'immortelle gloire ? »

ISABELLA. – Non ?

MATTEOTI. – « Et comment dessiner l'écrin qui de Caterina soutînt l'aveuglant éclat ? »

ISABELLA. – Vraiment ? (*Au bruit approchant qu'on entend.*) Ah, voici justement l'aveuglant éclat...

Entrent en trombe Caterina, Purprina et Agrippa.

CATERINA, surexcitée. – Hi ! Hi ! Hi ! Où est-elle ? Où est-elle ? (*Découvrant le mannequin housé.*) Ah ! Ah ! Elle est là ! Elle est là ! (*À M^e Matteoti.*) Montrez-la-moi, M^e Matteoti, montrez-la-moi, je vous en supplie, montrez-la-moi ou je défaille, ah, ah, ah, là, je défaille, ah !

Purprina et Agrippa soutiennent Caterina qui est sur le point de s'évanouir. Matteoti interroge du regard Isabella qui lui donne l'autorisation de procéder à la présentation.

MATTEOTI, *ôtant la housse du mannequin et découvrant petit à petit la robe.* – Voilà, mademoiselle, le modeste hommage de votre serviteur à votre splendeur.

CATERINA, *tournant presque de l'œil.* – Ah !

PURPRINA. – Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

AGRIPPA, *à propos de la robe.* – Vous vous êtes surpassé, M^e Matteoti. Aujourd'hui, le soleil se sera levé deux fois.

CATERINA, *quasi catatonique.* – La veux.

PURPRINA. – Ces dentelles ?

MATTEOTI. – De Vologda, en Russie. Très rare.

CATERINA. – C'est à moi ça.

AGRIPPA. – Ces broderies ?

MATTEOTI. – Soufflures de perles. Observez, je vous prie, le crème rosé de leur orient.

CATERINA. – La veux.

PURPRINA, *fermant discrètement les mâchoires de Caterina.* – Le manteau ?

MATTEOTI. – Tissé par mes soins. Or et argent.

CATERINA. – Maintenant, tout de suite, la veux.

AGRIPPA, *à Caterina.* – Mais oui, mais oui.

MATTEOTI. – Pour les motifs, astres et dauphins, fleurs du monde, oiseaux exotiques...

CATERINA. – Tout de suite maintenant.

PURPRINA. – Et la traîne, mon Dieu, cette traîne !

CATERINA. – La veux.

MATTEOTI. – Seize pieds, trois pouces de longueur. Vous ne serez pas trop de deux pour la porter, mesdemoiselles.

AGRIPPA. – Seize pieds, trois pouces ? Elle serait donc...

PURPRINA. – Plus grande que celle de la Medicis ?

MATTEOTI. – D'une pointe de pouce.

AGRIPPA & PURPRINA. – Oh !

CATERINA, *en transes*. – La veux maintenant, tout de suite, maintenant, la veux !

ISABELLA. – Caterina, vous l'aurez, mais...

CATERINA. – Maintenant.

ISABELLA. – Mon enfant...

MATTEOTI. – Si vous m'autorisiez, madame la comtesse, peut-être, pour satisfaire à l'impatience de mademoiselle votre nièce, pourrais-je procéder sur le champ à quelques retouches ? Piquer le col un peu plus, remonter ici et là, donner de la tournure...

CATERINA. – Maintenant.

MATTEOTI. – Cela lui permettrait de porter sa robe une première fois.

CATERINA. – Oui !

ISABELLA. – Eh bien, soit. Passez au petit salon, vous y serez plus à votre aise.

MATTEOTI. – Merci infiniment. (*Portant lui-même le mannequin, à François.*) Attendez-moi ici, vous, et ne bougez pas d'un cil, c'est compris ?

François consent, tête baissée encore. Sortent Matteoti, Caterina, Purprina et Agrippa.

ISABELLA, *au domestique*. – Allez me chercher, je vous prie, une infusion de saule. Mon crâne est pris dans un étau.

Le domestique sort et Isabella s'assoit.

FRANÇOIS, *s'empressant aux pieds de Isabella*. – Madame...

ISABELLA. – Ah !

FRANÇOIS. – Non, madame, ne criez pas, ne sonnez pas l'alarme !

ISABELLA. – Ah !

FRANÇOIS. – Par le Christ, madame, regardez mon visage. Regardez mon visage, scrutez-le et dites-moi qui vous voyez.

ISABELLA. – Qui vois-je ? Mais un fou ! Un insensé !

FRANÇOIS. – Pour l'amour de Dieu, posez sur moi les yeux.

ISABELLA. – Mais monsieur...

FRANÇOIS. – S'il vous plaît, vos yeux.

ISABELLA. – Monsieur...

FRANÇOIS. – Vos yeux. Mon visage.

Isabella surmonte sa terreur et regarde attentivement François.

ISABELLA, reconnaissant François de Rosnay. – Ah !

Isabella s'évanouit.

FRANÇOIS, inquiet, la ramenant à la conscience. – Madame ! Madame ! Isabella ! Oh ! Oh ! Hé ! Ah, la peste de ces corsets ! (*François tente de délayer le corset de Isabella.*) Du diable si je parviens jamais à dénouer tous ces lacets ! (*Abandonnant le corset, François entreprend de gifler Isabella et de la secouer.*) Oh ! Oh ! Isabella, Isabella, réveillez-vous, je vous en conjure ! Comtesse ! (*Cherchant autour de lui.*) Des sels... Une carafe... De l'eau... N'importe quoi... Quelque chose...

ISABELLA, recouvrant ses esprits. – Mais... Mais vous êtes mort !

FRANÇOIS. – Oui, madame, c'est vrai, aux yeux du monde, je suis mort, et il n'y a que peu de temps que je le sais, mais madame...

ISABELLA, à propos du départ de Marchaumont. – Et dire qu'à l'instant, il passait la porte...

FRANÇOIS. – Madame...

ISABELLA. – Êtes-vous venu avec lui ?

FRANÇOIS, ne comprenant pas. – Comment, madame ? Non, madame, je... Écoutez-moi, par pitié, nous n'avons qu'un instant. Je reviens d'entre les morts, il est vrai, mais je suis vivant, vivant comme jamais, et j'ai besoin de vous. Je veux connaître la vérité,

quoique j'en soupçonne déjà l'intolérable cruauté. Est-il un lieu, madame, un lieu de votre connaissance où, dans le plus grand secret, nous pouvons nous retrouver ce soir ? Je veux en toute confiance vous révéler ce que je sais et apprendre de votre bouche ce que j'ignore encore.

ISABELLA, *réfléchissant*. – Monsieur... Monsieur... Un tel lieu, je... (*Un temps.*) Retrouvez-moi à la chapelle San Nicola à minuit sonnant. C'est à deux pas de l'Auberge des Pauvres. Le sonneur n'entend plus guère. Nous y serons tranquilles et pourrons deviser sans nous soucier des oreilles indiscrètes.

FRANÇOIS. – Je m'y trouverai, madame.

ISABELLA. – Soyez prudent, (*– une pause –*) François...

FRANÇOIS. – Je le serai... Isabella.

La porte s'ouvre sur le domestique qui amène la tisane demandée. Promptement, François retrouve sa place de portefaix et la comtesse sa contenance. Le domestique sert Isabella. Entre Matteoti, le mannequin à la main. Il fait un signe à François et celui-ci accourt le débarrasser du mannequin.

MATTEOTI, *à Isabella*. – Tout est bien, madame la comtesse, je crois Caterina fort contente de sa robe. Je vais de ce pas rectifier ce qu'il faut et... Mais je vous vois bien pâle. Êtes-vous souffrante ?

ISABELLA. – Non, non, un simple étourdissement. Je devrais aller m'allonger un moment.

MATTEOTI. – Mais certainement, madame, je pars à l’instant.
(Il claque des doigts à l’attention de François.) Portez-vous bien,
madame la comtesse. Mes hommages, madame la comtesse.

Matteoti et François sortent.

ISABELLA. – François... François de Rosnay... Grands dieux !

Isabella sort à son tour, suivie du domestique.

SCÈNE 8

Premier sang

UN GARDE DU PALAIS ROUGE, M^{GR} MARCHAUMONT,
COVIELLE, BARATRIN, M^E MATTEOTI, DJIBRIL, HAS-
SAN, ESTRELLA, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO, LE
CHEF DE LA GARDE, DEUX AUTRES GARDES.

*Via dei Pallazi, à la sortie du Palais Rouge. Deux gardes
surveillent la porte. Embusqués à différents endroits de
la rue, M^{GR} Marchaumont, Djibril et Hassan et enfin les
quatre enfants, attendent l’arrivée de François. Adossés de
part et d’autre de la chaise à porteurs, Covielle et Baratin
dorment pendant que l’évêque scrute anxieusement l’entrée
du palais.*

MARCHAUMONT, *pour lui-même.* – Seigneur, pour l’amour
de vous, je vous en conjure, n’accomplissez pas ce miracle,
n’accomplissez pas ce miracle !

HASSAN, à *Djibril*. – Tu es bien sûr que c'est lui? Tu l'as reconnu?

DJIBRIL. – J'ai vu son visage par la fenêtre. Aucun doute, c'est ce diable d'évadé. Quel miracle de l'avoir débusqué si vite!

HASSAN. – Qu'Allah soit loué par des chants enjoués et des dévotions infinies.

GIACOMMO, à *Estrella*. – Estrella, qu'est-ce que tu crois qu'il fait là-dedans?

ESTRELLA. – Il voulait voir la C^{tesse} Doria.

GIACOMMO. – Et tu crois qu'il l'a vue? Estrella?

ANTONIO, à *Giacommo*. – Mais comment veux-tu qu'elle le sache? Elle est ici avec nous. Crétin.

ANDRE, imitant *Giacommo* parlant à *Estrella*, à *Antonio*. – « Estrella, Estrella, que fait-il? Que fait-il? Estrella? Estrella? » Crétin.

MARCHAUMONT. – Cela ne se peut pas, c'est impossible, on ne s'échappe pas d'El Mahrussa la bien gardée, on ne sort pas des griffes de Mourad Raïs, le pirate sans cœur et sans pitié!

HASSAN. – Qu'Allah le dispense à jamais de tout chagrin...

DJIBRIL. – Pourquoi dis-tu cela?

HASSAN. – Je ne sais pas, je... Il m'a semblé que...

DJIBRIL, avisant *Matteoti* et *François* qui sortent du *Palais Rouge*. – Regarde, le voilà!

Matteoti précède François qui suit tant bien que mal en portant le mannequin.

MARCHAUMONT. – Par tous les diables de l'enfer, c'est lui, c'est bien lui ! Malédiction ! Ah ! (*À Covielle et Baratin, les bastonnant.*) Vous deux, là, en France, vite, vite, plus vite !

Covielle et Baratin se réveillent et la chaise à porteurs quitte la scène rapidement, emportant Marchaumont. Matteoti fait un signe à François lui intimant de faire halte au milieu de la rue et en fait un autre à Hassan et Djibril pour leur désigner leur proie. Promptement, il se met à l'écart.

GIACOMMO, à Estrella. – Mais que fait M^e Matteoti ?

ANTONIO, imitant Giacomo. – « Estrella, Estrella, que fait M^e Matteoti ? »

ANDRE, idem. – « Gnagnagna, gnagnagna... »

ESTRELLA. – Oh, regardez !

Hassan et Djibril fondent sur François.

FRANÇOIS. – Que... ?

HASSAN. – Te voilà, chien maudit ! L'heure est venue pour toi de passer à trépas.

DJIBRIL. – Ainsi le veut Mourad Raïs...

HASSAN. – Qu'Allah fasse pleuvoir sur lui l'ondée de ses largesses.

DJIBRIL. – Que ton évasion a gravement offensé. Prépare-toi à mourir.

HASSAN. – Ou ne t'y prépare pas !

FRANÇOIS. – Je suis prêt depuis longtemps, Djibril Khayr ad-Dîn. Je suis mort tant de fois sous le fouet de vos cruels geôliers que je n'ai rien à redouter ni de vos poignards ni de vos flissahs.

François jette le mannequin sur Hassan et se précipite sur l'un des deux gardes à qui il emprunte son épée. Hassan envoie le mannequin rouler dans la fange de la rue.

MATTEOTI, à propos de la robe de Caterina. – Ah, mais non, mais oh, hé là, mais cela ne va pas ! La robe ! La robe, enfin !

FRANÇOIS, au garde, à propos de l'épée. – Merci, mon brave, je vous la rends dans un instant.

LE GARDE. – Ah, mais c'est que je crois que ce n'est pas réglementaire...

FRANÇOIS, aux frères Khayr ad-Dîn. – Ha ha ! En garde, messieurs !

HASSAN. – Je puis déjà sentir tes chairs s'offrir au baiser de ma lame ! (*Hassan se jette sur François, son épée en avant.*) Ah !

FRANÇOIS. – Trop vite, monsieur le sicaire ! (*À Djibril qui l'attaque sur le flanc.*) Trop court, monsieur son frère ! Que dites-vous de cela ? Fente, feinte et tourniquet ! (*François virevolte et fait reculer en une seule passe ses deux adversaires.*) Ha ha ha !

MATTEOTI. – Ma robe, ma pauvre robe !

LE GARDE. – Non, je ne crois pas que cela soit bien réglementaire, non. Je vais aller demander au chef. (*À François.*) Je reviens. Attention à mon épée, elle est toute neuve.

Le garde sort.

DJIBRIL. – Tu es habile et décidé, François, mais contre nos bras, infatigables serviteurs de la mort, tu ne peux rien !

Djibril s'élance ; François pare ; Hassan s'élance ; François pare.

FRANÇOIS. – Vous allâtes à bonne école, messieurs, je vous le concède, mais jamais, je crois, vous n'apprîtes cette botte-là ! (*François accomplit une prouesse d'escrime qui déstabilise les deux frères.*) Ha ha !

HASSAN. – Les chiens savent mordre et aboyer, mais sais-tu danser ?

Hassan fait virevolter son arme et touche superficiellement François à l'épaule.

FRANÇOIS. – Premier sang. (*Il goûte son sang.*) Il a le goût de la victoire, messieurs. Voyez !

Nouvelle passe de François ; répliques de Hassan et Djibril ; etc. Le combat devient féroce, égal et se passe de mots.

MATTEOTI. – Ah, pauvre de moi ! Des milliers d'heures de travail, des centaines de ducats... Ah, pauvre de moi !

Entrent le garde, son chef et deux autres gardes.

LE GARDE. – Voyez, chef, comme je vous le disais, il m'a pris mon épée.

LE CHEF. – Ah, mais vous avez raison, ce n'est pas du tout réglementaire. Et de toute façon, il est interdit de se battre sous les fenêtres du palais. (*Aux gardes.*) Allez mettre un terme à ce combat et m'arrêter ces fauteurs de trouble. Surtout ces deux Vénitiens, ce n'est pas la saison du carnaval.

Les deux gardes se précipitent sur les combattants.

LE GARDE. – Moi, chef, je n'ai pas mon épée.

LE CHEF. – Tiens, voici la mienne. Prends-en soin, elle est toute neuve.

Le garde prend l'épée et se précipite sur les combattants. Le chef, satisfait, rentre dans le palais.

DJIBRIL, à Hassan. – Nous devons battre en retraite, Hassan, mon frère. Viens !

HASSAN, à François. – Tu as de la chance, esclave ! Mais tu ne paies rien pour attendre ! J'arracherai de ta poitrine ce qui te reste de vie !

DJIBRIL, à Hassan. – Viens !

Hassan et Djibril sortent, poursuivis par deux gardes.

LE GARDE, à François. – Ah, eh bien voilà, vous avez fini, vous pouvez me la rendre maintenant.

FRANÇOIS. – Non, je n'en ai pas fini, je le crains fort, mais je vous rends votre épée. Je vous rassure, elle n'a que peu servi. Hélas.

LE GARDE, *récupérant son épée.* – Bon, je n'ai plus qu'à rendre la sienne à mon chef et tout sera dans l'ordre.

Le garde entre dans le palais.

ESTRELLA. – François ! François ! Par ici ! Par ici !

François rejoint les enfants et ils sortent ensemble.

MATTEOTI, *allant ramasser le mannequin.* – Les brutes ! (*À propos des enfants et de François.*) Je ne connais pas ces enfants-là, mais ceux de l'atelier sauront certainement nous dire où tout ce petit monde se cache. (*À propos de la robe.*) Quel gâchis ! Ah, mais quel gâchis !

Matteoti sort. Entre le garde.

LE GARDE. – Ah oui, à propos, il faut que je vous arrête pour trouble à l'ordre... Ah, mais il est parti. (*Un temps.*) Bon, eh bien, je vais aller demander au chef.

SCÈNE 9

Enlèvement

FRANÇOIS, MAMMA ROSSA, GOLIARDA, SAPIENZA, BATTAGLIA, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO, ESTRELLA, ELENA, MARTA, MARIA.

Chez Mamma Rossa. François se fait soigner par Sapienza et Goliarda. Giacommo, Andre, Elena et Antonio assistent à la scène. Mamma Rossa est présente également.

GIACOMMO, *imitant François goûtant son propre sang.* – « Ha ha, messieurs, il a le goût de la victoire ! »

ANDRE, *imitant Hassan.* – « Je te ferai crever, vil chien, je te trouverai comme une passoire ! »

ANTONIO, *imitant Djibril.* – « Je te passerai à l'écorçoir ! »

GIACOMMO, *imitant François.* – « Ha ha ! Je me ris de vos fanfaronnades ! Prenez cette botte secrète en pleine poire ! »

ANDRE, *imitant Hassan.* – « Ah ! Je dois fuir, j'ai trop peur ! Je me carapate comme un couard ! »

ANTONIO, *imitant Djibril.* – « Ah, le fourbe, le traître, d'où a-t-il appris cette botte secrète ? Je me crois pris dans un hachoir ! »

GOLIARDA. – Chut, les enfants, calmez-vous, un peu de silence.

SAPIENZA, *suturant les lèvres de la plaie de François, aux enfants.* – Oui, la ferme, les mômes. (*À François.*) J'ai presque fini, ne bouge pas, encore un point... Voilà, c'est fait. (*À Goliarda.*) Mets-lui l'emplâtre.

GOLIARDA. – De l'argile verte, rien de tel pour guérir les blessures. Et pour la tenir, ces feuilles d'oseille. Tu es comme neuf.

MAMMA ROSSA, *à propos de Hassan et Djibril.* – Ils n'abandonneront pas de sitôt la poursuite, ceux qui te voudraient mort.

FRANÇOIS. – Ils n'abandonneront qu'une fois terrassés.

SAPIENZA, *comme François a fait un geste de rage*. – Ne sois point si fougueux, tu vas rouvrir la plaie.

MAMMA ROSSA, *à François*. – Tu n’auras pas toujours un garde empoté à ta disposition pour te trouver une arme.

FRANÇOIS. – La providence l’a mis à ma portée.

MAMMA ROSSA. – La providence est comme l’amour, aveugle et capricieuse. J’ai pris la liberté de la seconder en faisant appel à un homme qui me doit quelques services. Il sera là sous peu. (*Entre Estrella, qui introduit Battaglia.*) Le voila déjà. Entre, Battaglia, approche. Qu’as-tu pour moi ?

BATTAGLIA. – Bonjour, Mamma Rossa. (*À Goliarda et Sapienza.*) Goliarda. Sapienza. (*À François.*) Bonjour, monsieur. (*À Mamma Rossa.*) Tu as eu raison de faire appel à moi, Mamma, il me tardait d’honorer ma dette. (*Il ouvre sa longue cape, découvrant accrochés à sa poitrine et passés à sa ceinture épées, dagues, pistolets.* *À François.*) Fais-ton choix, étranger. Prends ce que tu voudras, prends tout si tu veux. Trois dagues allemandes, assez solides pour briser les os, assez fines pour percer les mailles les plus serrées. Une rapière à l’espagnole, qui me vient des mains de Jerónimo de Carranza ⁽⁵⁾ et qui fit rougir la mer à la bataille de Lépante. Cette autre-là, à l’italienne, dessinée par Camillo Agrippa lui-même ⁽⁶⁾, m’a valu la vie sauve par trois fois. Prends-les en main, étranger, sens comme elles sont légères, sens comme leur légèreté n’est pas de la fragilité et comme elles cherchent d’elles-mêmes la gorge

5. – JERÓNIMO DE CARRANZA (†1600) militaire espagnol, créateur d’un style d’escrime basé sur des concepts géométriques.

6. – CAMILLO AGRIPPA, architecte, mathématicien et ingénieur italien du XVII^e siècle, auteur du *Trattato di Scienza d’Arme*, 1553.

à trancher, le cœur à transpercer. Enfin, ces deux pistolets à rouets, de la poudre et du plomb à foison. Je ne te dirai pas d'où je les tiens, seulement que ce trou que j'ai là (*– il montre son crâne fendu –*), et, crois-moi, il est profond, c'est à l'un d'entre eux que je le dois. Fais ton choix, étranger, prends tout si tu veux, tes ennemis sont puissants, dit-on.

François soupèse les armes les unes après les autres, prends les deux pistolets, une dague et la rapière à l'italienne.

MAMMA ROSSA. – Vas, Battaglia. Ta dette est honorée. Vas et brûle un cierge pour ton salut à San Lorenzo.

Battaglia s'incline.

BATTAGLIA. – Ce sera fait, Mamma Rossa. (*À François.*)
Monsieur.

Battaglia sort.

FRANÇOIS. – Mamma Rossa, je ne sais comment...

MAMMA ROSSA. – Tais-toi. Ne dis rien. Les mots sont inutiles.

Entrent en trombe Marta et Maria.

MARIA. – Mamma Rossa ! Mamma Rossa !

MARTA. – C'est affreux ! C'est affreux !

ESTRELLA. – Quoi ? Que se passe-t-il ?

ELENA. – Du calme, du calme !

MARIA. – C'est Matteoti !

MARTA. – C'est Matteoti, il a...

GIACOMMO. – Il a quoi, Matteoti ?

MARIA. – Il est revenu du palais dans un état de rage abominable...

MARTA. – Il criait, il s'agitait, il postillonnait dans tous les sens.

MARIA, *imitant Matteoti*. – « Où sont ces filles de catin, où sont-elles, où sont-elles ? »

MARTA. – Et il n'était pas seul !

GIACOMMO. – Les deux échappés du carnaval !

MARIA. – Tout juste, mais en vérité, ils ne sont pas de Venise.

ANTONIO. – Pour sûr ! Ils sont d'Alger, ce sont les sbires de Mourad Raïs, le pirate sanguinaire !

ANDRE. – C'est François qui nous l'a dit.

ESTRELLA, *à Maria et Marta*. – Et qu'ont-ils fait ?

ELENA. – Oui, qu'ont-ils fait ?

MARIA. – Ils ont essayé de nous attraper, ils nous couraient partout après dans l'atelier.

MARTA. – « Venez ici, créatures du démon ! Vous nous direz où se cache le Français ! »

MARIA. – Nous sommes parvenues à nous échapper...

MARTA. – Mais Luna, ils l'ont prise !

ESTRELLA. – Par la Madone, il faut aller la délivrer ! Dieu sait de quoi ils sont capables !

ELENA. – Du pire, c'est sûr qu'ils sont capables du pire !

GIACOMMO. – François, est-ce que vous pouvez... ?

Mais François est déjà sorti, armé jusqu'aux dents.

SCÈNE 10

Second sang

HASSAN, DJIBRIL, MATTEOTI, LUNA, FRANÇOIS,
MARTA, MARIA, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO,
ESTRELLA, ELENA, LE GARDE DU PALAIS ROUGE, SON
CHEF ET DEUX AUTRES GARDES.

Dans l'atelier de M^e Matteoti, Luna garde un silence obstiné.

HASSAN, à Djibril. – Cette petite est plus entêtée qu'un crabe des rochers ! Elle a scellé ses lèvres et nous n'en tirerons rien.

MATTEOTI. – Laissez-moi faire, vous dis-je, en un instant je lui aurai délié la langue et croyez-moi, elle parlera sans vouloir s'arrêter.

DJIBRIL, à Matteoti. – Non, Matteoti, tu ne la toucheras pas, ne t'approche pas d'elle.

HASSAN, *à Matteoti*. – Nous ne sommes pas semblables à vous autres qui jetez des femmes au feu, et leurs enfants avec, pour conjurer le diable et honorer votre dieu. Pouah !

MATTEOTI. – Mais puisque je vous dis que cela donne d'excellents résultats !

DJIBRIL. – N'y songe même pas. Écarte-toi.

HASSAN, *à Matteoti*. – Barbare.

DJIBRIL, *à Luna*. – Écoute-moi bien, Luna. Celui que nous cherchons, mon frère et moi, et que tu protèges, cet homme est un homme de grande valeur et de grand courage, mais il ne s'appartient pas à lui-même. C'est un esclave, il est la propriété de Mourad Raïs.

HASSAN. – Qu'Allah fasse croître sa substance et perdurer ses traces.

DJIBRIL, *idem*. – Tu ne voudrais pas, n'est-ce pas, être privée de ton bien ? Tu ne voudrais pas qu'une chose que tu possèdes et qui t'est chère te soit arrachée. Si l'on te volait, tu voudrais que le voleur soit puni, n'est-ce pas ? Eh bien, en s'évadant, cet homme de grande valeur a lésé notre maître exactement comme s'il lui avait volé sa nourriture ou son cheval ou son argent. Tu comprends cela, Luna, je le sais, car je vois que tu es intelligente et que ton cœur est pur. Nous dire où se cache cet homme pour que nous le punissions, c'est œuvrer pour la justice. À présent, dis-nous où il est.

Un temps.

MATTEOTI, à Hassan, à propos du discours de Djibril. – N'est-ce pas un peu trop subtil pour une enfant ?

HASSAN. – Un peu trop, oui, peut-être.

MATTEOTI. – Allons, soyez raisonnables. Les méthodes de notre sainte inquisition ont fait leurs preuves. Je ne vois aucune raison de ne...

HASSAN. – Tais-toi. (*À Djibril.*) Laisse-moi essayer à nouveau, Djibril, mon frère. (*À Luna.*) Mon maître, Mourad Raïs, qu'Allah ferme la bouche des médissants à son approche, n'a pas d'égal pour récompenser les justes. Dis-nous où se cache le Français et c'est une pluie d'or et de perles qui tombera sur toi. Tu pourras vivre dans un palais, entourée de nombreux serviteurs, tes pieds seront chaussés de jolis petits souliers et tu ne connaîtras pas assez de jours pour porter toutes tes robes. (*Luna commence à se montrer intéressée.*) La table de ta maison sera couverte de gâteaux. Jamais plus tu ne manqueras de rien. Et si tu as des frères et des sœurs, eux aussi, Mourad les récompensera pour la bonne action que tu auras faite, eux non plus, jamais, ils ne manqueront de rien.

Luna réfléchit sérieusement à la proposition, alléchée.

MATTEOTI, moitié pour lui-même. – Quand je pense qu'avec une bonne paire de tenailles...

DJIBRIL. – Tais-toi à présent ou je te les fais goûter, moi, les plaisirs de ton inquisition.

HASSAN, à Luna. – Réfléchis. Des tartes à l'orange et des gâteaux au miel... Des cornes de gazelle et des dattes aux amandes... Et puis, imagine, tu auras un beau petit cheval qui t'emmènera où tu

voudras... Un beau petit cheval dodu qui trottera rien que pour toi au pied des arcs-en-ciel... Avec des nœuds dans sa crinière...

MATTEOTI, *pour lui-même*. – Des nœuds dans la crinière ?

HASSAN, *imitant un poney*. – « Tagada, tagada » ?

LUNA, *sur le point de craquer, à Hassan*. – J'aurais le droit de l'appeler Pompon ?

MATTEOTI, *pour lui-même*. – Pompon ?

La porte s'ouvre à la volée. François paraît, armes brandies, suivis de Giacommo, Andre, Antonio, Estrella, Elena, Marta et Maria.

FRANÇOIS. – Vous me cherchiez, messieurs ? Me voilà ! Ha ha ha ! Relâchez cette fillette sur le champ, répugnants bourreaux !

Hassan et Djibril ont dégainé leurs armes et s'apprêtent à ferrailler. Matteoti se précipite sur Luna et pose sur la gorge de celle-ci sa paire de ciseaux.

MATTEOTI. – Recule, Français de malheur, ou je la tue !

HASSAN & DJIBRIL, *se tournant vers Matteoti*. – Non !

MATTEOTI. – Mais enfin, soyez raisonnables, c'est une solution comme une autre.

François tue Matteoti d'un coup de pistolet. Luna se libère et rejoint les autres enfant qui, tous, sortent.

FRANÇOIS, *aux deux frères*. – À nous, pirates ! Je m'en vais vous expédier si loin dans les enfers que le goût vous passera de me suivre ! Ha ha ha !

HASSAN. – Les habits de feu et la pluie bouillante t’attendent dans l’au-delà, immonde cafard !

Les trois hommes se battent.

DJIBRIL. – Tu te bats avec vaillance, Français, mais tu n’es pas de taille contre nous ! N’avons-nous pas défait les marins de Sicile et les guerriers d’Espagne ?

FRANÇOIS. – Cette épée que je tiens s’imaginait depuis longtemps être une broche. Dans un instant, je l’exauce, messieurs. Vous serez ses tout premiers poulets ! Ha ha !

HASSAN. – Ta langue agile saura-t-elle t’aider à parer ce coup ?

Hassan touche François superficiellement.

FRANÇOIS, à Hassan. – Ah ! Deux fois que tu fais couler mon sang, Hassan Khayr ad-Dîn...

HASSAN. – À la troisième, ta vie s’écoulera avec lui.

FRANÇOIS. – Peut-être, mais en attendant, il bout encore assez pour t’infliger ceci !

François touche Hassan superficiellement.

HASSAN. – Ah !

DJIBRIL. – Maudit ! Le vent réclame de disperser la poussière de tes os !

Le combat se poursuit un moment. Entrent le garde du Palais Rouge, son chef et les deux autres gardes.

LE GARDE, *montrant le cadavre de Matteoti.* – Je vous l'avais bien dit, chef, un coup de feu. Et drôlement bien ajusté.

LE CHEF. – Encore ces deux Vénitiens !

LE GARDE. – Et l'emprunteur d'épée.

LE CHEF, *aux gardes.* – Attrapez-moi ces deux arlequins !

Les deux gardes se précipitent sur Hassan et Djibril avec lesquels ils échangent quelques coups d'épée. François s'esbigne par la porte. Hassan et Djibril sautent par la fenêtre.

LE CHEF, *aux deux gardes.* – Eh bien ? Suivez-les !

Les deux gardes sautent par la fenêtre à leur tour.

LE GARDE, *se tournant vers François, qui est déjà sorti.* – Et vous, monsieur, là, je dois vous dire que vous m'avez ébréché mon épée et que ce n'est pas... Ah mais, sacristi, il est parti !

LE CHEF. – Eh bien, qu'attends-tu pour le poursuivre ?

LE GARDE. – Ah oui, c'est une idée. *(Il sort à la suite de François.)* Monsieur ! Monsieur, s'il vous plaît, attendez-moi !

LE CHEF, *s'approchant du cadavre de Matteoti et découvrant le mannequin et la robe de Caterina, à propos de celle-ci.* – Ah mais ! Ah mais non ! La robe de Caterina ! *(Enjambant le cadavre, il s'approche de la robe.)* Quelle misère, ah quelle misère ! Qu'est-ce qu'on ne va pas entendre ! Et le pire, c'est que cela va encore être ma faute, tiens ! *(Donnant un coup de pied au corps de Matteoti.)* Tu ne pouvais pas te montrer un peu plus soigneux, bougre d'âne ? Pff !

Le garde revient.

LE GARDE. – Pas moyen de l'attraper.

LE CHEF. – Au point où on en est ! (*Montrant Matteoti.*) Bon, nettoie-moi tout ça. J'amène cette robe à ma cousine, elle pourra peut-être l'arranger un peu.

Le chef sort et le garde, traînant Matteoti par les pieds, sort à sa suite.

SCÈNE 11

Rendez-vous nocturne

LE SONNEUR, ISABELLA, FRANÇOIS, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO.

Devant la chapelle San Nicola, à minuit sonnant. Paraît le sonneur, suivi d'Isabella, encapuchonnée. Le sonneur, qui est sourd, parle très fort et ignore les signes d'Isabella qui voudrait qu'il se montrât plus discret.

LE SONNEUR, *très fort*. – C'est belle et bonne chose d'avoir le sang si vif à votre âge, madame la comtesse. Vous vivrez jusqu'à cent ans. Moi, je n'ai plus que mes yeux pour regarder et c'est un supplice, celui de Tantale, car je les vois les rondeurs, je les vois les joues colorées, les lèvres roses, les petits bouts du nez... Ah, les petits bouts du nez ! Je les vois, je ne fais que les voir... Attention à la marche, elle grince horriblement, on pourrait nous entendre. (*Il ouvre la porte.*) Entrez. Attendez là. Je vais sonner minuit. Votre galant ne devrait plus tarder. (*Il fait sonner*

la cloche douze fois. Paraissent Giacomo, Andre et Antonio, suivis de François. Giacomo désigne la porte de la chapelle à François qui s'y rend. Très fort, à Isabella.) Ah, voilà votre amoureux ! Je le fais entrer. *(À François.)* Entrez, monsieur, la comtesse Isabella Doria vous attend dans la chapelle derrière le grand pilier et sous la descente de croix, une pièce remarquable, si vous avez un moment. Attention à la marche, elle grince horriblement, on pourrait nous entendre. Entrez, entrez. Je serai dans mon petit coin. Dites-moi quand vous partirez.

François entre et le sonneur, avec un grand luxe de précautions, referme délicatement la porte derrière lui. Giacomo, Andre et Antonio s'adossent au mur d'enceinte de l'Auberge des Pauvres.

GIACOMMO, *perdu dans ses pensées d'amour.* – Parce que, quand je suis près d'elle...

ANTONIO. – Oh non !

ANDRE. – Il recommence !

GIACOMMO. – Je me sens tout drôle.

ANTONIO. – Pff !

ANDRE. – Ah...

GIACOMMO, *montrant sa poitrine.* – Cela me fait tout chaud, là, cela me fait... Cela me fait... Ah, je ne sais pas, c'est... C'est... Ah !

ANTONIO. – Mais tais-toi donc !

ANDRE. – Il n'arrêtera jamais.

GIACOMMO. – Et puis elle est tellement gracieuse. C'est incroyable comme elle est gracieuse. Rien que quand elle marche, on dirait qu'elle touche à peine le sol, c'est... C'est comme si elle était soulevée... (*Marchant comme Estrella.*) Quand elle marche là, comme ça, là... Ah la la...

ANTONIO, à *Andre*. – Un seau d'eau ?

ANDRE. – Oui. De l'eau bien froide.

GIACOMMO. – Et puis, parfois, elle fait comme ça avec ses yeux, comme ça... Ah, mais là, je ne sais plus qui je suis, je suis transporté...

ANTONIO, *s'éloignant*. – Je vais tâcher de trouver un seau.

ANDRE, *idem*. – Je vais voir s'il y a de l'eau à la fontaine.

GIACOMMO. – Oui, voilà, c'est ça, je suis transporté, je suis enlevé, je n'existe presque plus, je suis tout elle, et dieu ce qu'elle est belle ! Belle mille fois quand elle entrouvre les lèvres, infiniment quand elle sourit et quand elle rit, belle quand ses yeux brillent, quand elle soupire, quand elle parle et qu'elle écoute ! Et quand elle mord, quand de toutes ses dents elle mord dans une orange, elle est plus belle que tous les navires du monde, plus belle, plus heureuse, plus vive que toutes les chansons. Elle est plus radieuse que les anges des églises, plus brillante que les lustres des palais. Elle est aimable comme le pain... Et douce, et tendre, et forte... Estrella... Ah, je crois... Les larmes me montent aux yeux... Ah, mes amis, ne voyez-vous pas comme je suis heureux et comme ma joie me déchire ?

Entretemps, Antonio et Andre ont rempli un seau d'eau.

ANTONIO. – Elle est assez froide ?

ANDRE. – Assez, je crois. Pour le moment.

GIACOMMO. – Mais... Mais qu'est-ce que vous... ?

Antonio jette l'eau à la figure de Giacomo. Un temps.

ANTONIO. – Sinon, oui, c'est vrai, elle n'est pas vilaine.

ANDRE. – C'est vrai, mais de là à en faire un tel fromage !

La porte de la chapelle s'ouvre et paraissent Isabella et François.

ISABELLA. – Nous rétablirons la vérité, François, et tous vos droits vous seront rendus.

FRANÇOIS. – Vous m'êtes d'un secours inestimable, Isabella. C'est bien le digne sang des Doria qui coule dans vos veines.

ISABELLA. – Et vous verrez, je ne m'arrêterai pas là. Ce nom qui est le mien et que je porte fièrement a été ignominieusement offensé. Je le laverai au grand jour de cette souillure d'autant plus abjecte qu'elle fut longtemps tenue secrète.

FRANÇOIS. – Non, Isabella, vous avez déjà pris trop de risques !

ISABELLA. – Les Doria ne connaissent pas la peur quand il faut défendre leur honneur. Demain, à la première heure, tenez-vous prêt. Maintenant, partez. Nous ne nous sommes que déjà trop attardés.

François part, accompagné des trois enfants. Isabella part de son côté. Paraît le sonneur.

LE SONNEUR. – Ah, bouillante comtesse, si verte pour son âge...
Et moi, pauvre de moi, vieux sonneur de cloches à qui ne restent
que les songes et les yeux... Ah, pauvre de moi... (*Il regarde le ciel.*)
Déjà une heure... Allons rêver un peu... Les petits bouts du nez...
Ah...

Il entre dans la chapelle et sonne une heure.

SCÈNE 12

La perle d'Orient

LUNA, MARTA, MARIA, ESTRELLA, ELENA, GIACOMMO, ANDRE, ANTONIO, FRANÇOIS, ZENZERAZZA.

Chez Mamma Rossa, dans l'obscurité d'une chambre, Luna achève de faire le récit de son enlèvement et de son « interrogatoire » puis les enfants s'endorment. François, quant à lui, peine à trouver le sommeil, se tourne et se retourne sur sa couche.

LUNA, aux autres enfants. – C'était affreux, c'était affreux !

ELENA, berçant Luna. – Chut, n'y pense plus.

LUNA. – Il disait que François était un voleur et qu'il s'était volé lui-même. Je n'y comprenais rien.

ELENA. – Chut, là, chut...

LUNA. – Et puis après, il me promettait des tartes à l'orange et des chaussures et il faisait le cheval.

ELENA. – Ma pauvre petite chérie. Chut, allez, dors. Tout ira mieux demain.

LUNA. – « Tagada, tagada »...

ELENA. – Dors... Dors...

LUNA. – Pompon...

Les enfants s'endorment. Paraît Zenzerazza.

FRANÇOIS, *alerté, brandissant une dague.* – Halte ! Qui va là ?
Qui que vous soyez, reculez !

ZENZERAZZA . – Tout doux, François, tout doux.

FRANÇOIS. – Qui êtes-vous ?

ZENZERAZZA . – Je suis Zenzerazza.

FRANÇOIS. – Zenzazaza... ?

ZENZERAZZA . – Zenzerazza, la perle orientale de ces lieux de plaisir...

FRANÇOIS. – La perle... ? De ces... ?

ZENZERAZZA . – Son délice pourpre et safrané...

FRANÇOIS. – Son délice pourpre et... ?

ZENZERAZZA . – Son coquillage au goût de miel.

FRANÇOIS. – Son coquillage au goût de... ?

ZENZERAZZA . – Chut, mon mignon, tout beau, tout doux.
Abaisse ta dague, laisse-moi faire, Mamma Rossa m'envoie.

FRANÇOIS. – Mamma Rossa ? Mais...

ZENZERAZZA . – Mamma m'envoie parfaire ta guérison. Ne fais plus un mouvement. Pour le moment.

Zenzerazza commence à se dévêtir.

FRANÇOIS. – Mais, mais, je vais très bien. Mais, madame, mais que... ?

ZENZERAZZA . – Chut, mon tout beau, apaise-toi. Voilà, voilà. Chut.

FRANÇOIS. – Mais enfin, que faites-vous ?

ZENZERAZZA . – Ton corps est sain, il est remis de ses épreuves. Ton âme, je le sens, est gonflée de passion. Mais...

FRANÇOIS. – Madame, je...

ZENZERAZZA . – Mais de longtemps, je le sens, je le sens, de longtemps, tu n'as pas connu la femme.

FRANÇOIS. – Euh, oui, eh bien, c'est-à-dire que j'étais...

ZENZERAZZA , *reniflant franchement le corps de François*. – Oui, oui, il y a trop longtemps, trop longtemps que tu n'as pas connu la femme. Toute cette humeur emprisonnée dedans tes chairs, cette liqueur captive, cette laitance tourmentée, pourraient t'être fatales !

FRANÇOIS. – Vous croyez ?

ZENZERAZZA . – Souvent il faut purger l'homme.

FRANÇOIS. – Oui ?

ZENZERAZZA . – Ou bien alors il s'engorge et s'étouffe lui-même.

FRANÇOIS. – Ah ?

ZENZERAZZA . – Ses organes se corrompent, ses membres se corrodent.

FRANÇOIS. – Non ?

ZENZERAZZA . – Son sang se gâte et sa cervelle poudroie...

FRANÇOIS. – Elle poudroie ?

ZENZERAZZA . – Aussi souvent que possible il faut purger l'homme.

FRANÇOIS. – C'est sûr que dit de la sorte...

ZENZERAZZA , *idem.* – Et je suis là pour ça. Redresse-toi, François ! (*François se redresse.*) Non, pas comme ça. Dresse ton poignard. (*François lève sa dague.*) Non, pas celui-ci, l'autre.

FRANÇOIS. – L'autre ? Mais...

Zenzerazza tire un rideau pour abriter les ébats.

ZENZERAZZA . – Connais-tu « Le phœnix dans la joie » ?

FRANÇOIS. – Ma foi, non, je n'ai pas cet honneur...

ZENZERAZZA . – « La perle de rosée à la pointe du bambou » ?

FRANÇOIS, *commençant de trouver le jeu des devinettes agréable.* – Euh... Pas davantage, je...

ZENZERAZZA . – « La banane et les groseilles dans le grand tiroir à roulettes » ?

FRANÇOIS, *poussant déjà des soupirs*. – Euh... Ah... Non, mais...

ZENZERAZZA . – « L'escargot craintif et la coquille pluvieuse » ?

FRANÇOIS. – Mais non, mais, ah... Ah...

ZENZERAZZA . – « La nonne et les quarante chandelles » ?

FRANÇOIS. – Ah... Ah!

ZENZERAZZA , *se mettant à respirer un peu plus fort*. – « L'écureuil, le tronc, la mousse et les noisettes » ?

FRANÇOIS. – Oh... Oh!

Les jambes et les pieds de François battent la gigue derrière le paravent.

ZENZERAZZA . – « La chat tout noir dans la marmite de lait » ? (*D'une voix qui s'éraille.*) Ah, mais par le grand Bouddha, c'est donc vrai, c'est donc vrai que les Français, que les Français en ont une, ah, une, oh, une si, si gr... – ah !

Cris, soupirs et gémissements réveillent Giacomo.

GIACOMMO, *dressant l'oreille, pour lui-même*. – Par saint Pierre et nom de Dieu, François est attaqué !

Giacommo écoute.

ZENZERAZZA . – « Le tourniquet des doux supplices »...

FRANÇOIS. – Raah ! Raouh ! Grr !

GIACOMMO. – Horreur ! Que ses plaintes sont déchirantes ! Elles me vrillent les oreilles !

ZENZERAZZA . – « Le ver agile dans la mangue docile »...

FRANÇOIS. – Hon ! Hon ! Hon !

GIACOMMO. – Ça y est, voilà qu'on l'étrangle à présent ! Que faire ? Que faire ? Angoisse affreuse !

ZENZERAZZA . – « Le borgne nyctalope dans la grotte parfumée »...

FRANÇOIS. – Grrah ! Grrah !

GIACOMMO, *réveillant Elena et Estrella*. – Estrella, Elena, réveillez-vous !

ELENA. – Hum, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

ESTRELLA. – Que se passe-t-il ?

GIACOMMO. – Écoutez ! François se fait assassiner !

ELENA & ESTRELLA. – Quoi ?

Les trois enfants tendent l'oreille.

ZENZERAZZA . – « L'asperge endimanchée et la soupière aux abricots »...

FRANÇOIS. – Argrou ! Argrou !

GIACOMMO. – Vous entendez ? Il va mourir, il va mourir ! Il faut qu'on fasse quelque chose !

ESTRELLA. – Ah, mais non, Giacomo, mais non, c'est...

ELENA. – Tout va très bien.

GIACOMMO. – Hein ? Comment ça, tout va très bien ? Vous ne l'entendez pas ?

FRANÇOIS. – Hi han, hi han !

ESTRELLA. – Ce sont des choses... Des choses d'amoureux.

GIACOMMO. – Des choses d'amoureux ?

FRANÇOIS. – Ah, ah hi, ha ah !

ELENA. – Oui. Ne t'inquiète pas. Dors.

ESTRELLA. – Oui, dors. Je t'expliquerai.

Estrella et Elena se recouchent.

GIACOMMO. – Des choses d'amoureux ? Eh bien, ça alors !

ZENZERAZZA, *parvenant à ses fins.* – Par le grand... Par le grand Bou... Le grand Bou... Le grand Bouddhaaaaaah !

FRANÇOIS, *idem.* – Mreuh... Mreuh...

GIACOMMO. – Des choses d'amoureux... (*Un temps.*) Estrella ? Quand vas-tu m'expliquer ? Estrella ? Estrella ?

ESTRELLA, *endormie.* – Un jour. Dors.

Comme Estrella s'endort. Giacomo, sceptique, se recouche.

SCÈNE 13

La roulotte

FRANÇOIS, ISABELLA, ESTRELLA, GIACOMMO,
ANTONIO, ANDRE, LUNA, MARTA, MARIA, ELENA,
NINA, ADA, BRUNA, FILIPPO, MICHELE, CHERUBINO,
MAURA, IRIDE, VALDO, LUCA, ISACCO, MAMMA
ROSSA, GOLIARDA, SAPIENZA, ZENZERAZZA.

*À l'aube naissante, dans la rue sous les fenêtres de Mamma
Rossa, paraît une roulotte peinte à l'enseigne de la troupe
des Enfants Sans Souci. Isabella, grimée en comédienne de
Bohème, la conduit et appelle François.*

ISABELLA. – Ohé! Ohé!

FRANÇOIS, *soudain réveillé*. – Hein? Qui va là? Qui appelle?

ISABELLA. – Venez, venez, descendez!

FRANÇOIS, *passant la tête par la fenêtre et découvrant la roulotte*. –
Isabella, c'est vous?

ISABELLA. – Mais non, mon ami, je suis Esperanza et vous êtes
Symphorien, et nous sommes directeurs de la troupe des Enfants
Sans Souci.

FRANÇOIS. – Les Enfants Sans Souci? Symphorien? Mais
que...

ISABELLA. – Descendez, venez, nous n'avons pas un instant
à perdre.

François se prépare en toute hâte et descend dans la rue, où les enfants, réveillés eux aussi, le rejoignent bientôt.

FRANÇOIS. – Que signifie tout cela, Isabella ?

ISABELLA. – Esperanza. Et vous êtes Symphorien. Vous imaginez-vous gagner la France sous nos vrais noms ? Nos ennemis sont puissants, ils vous savent en vie et sont acharnés à votre perte, comme ils le sont désormais à la mienne. Ne leur simplifions pas la tâche. Qui aurait l'idée de nous chercher sous les habits de comédiens sillonnant les campagnes à bord d'une roulotte charmante et pittoresque pleine d'enfants joyeux ?

FRANÇOIS. – Les enfants ? Parce que les enfants aussi ?

ISABELLA. – Hé ! Ils vous ont sauvé la vie, ils vous ont guidé jusqu'à moi. Ne leur ferez-vous pas vivre la suite de vos aventures ? *(Aux enfants qui sont descendus et entourent la roulotte.)* Serez-vous des nôtres, chers enfants, pour traverser les Alpes et parcourir le beau pays de France tout en jouant la comédie et en découvrant ses spécialités culinaires rustiques et savoureuses ?

LES ENFANTS. – Hourra ! Hourra !

ISABELLA. – Vous voyez ?

FRANÇOIS, à Estrella plus particulièrement. – Mais, et Mamma Rossa ?

Paraissent Mamma Rossa, Goliarda, Sapienza et Zenze-razza.

MAMMA ROSSA, à François. – Ce n'est pas moi qu'ils quittent, c'est le monde qu'ils courent. Où qu'ils soient sur la terre, quel

que soit le ciel, ils sauront me trouver, j'ai le cœur partout. (*Aux enfants.*) Partez, mes enfants, partez, éparpillez-vous, volez aussi bien, aussi loin que vous pourrez, étonnez-vous sans relâche, toujours soyez insatiables, et jamais ne revenez, jamais que pour nous dire combien vous êtes heureux de vous en être allés. (*À François.*) Et toi, toi, brigand sans crime, mort qui marche, prends soin d'eux ou je t'arracherai les yeux et les jetterai aux vipères. (*Elle serre François tout contre elle.*) Va.

ZENZERAZZA, à François, lui donnant une fiole. – Tiens, prends cet onguent. Je l'ai fait moi-même.

FRANÇOIS. – Un onguent ?

ZENZERAZZA. – Pour graisser ton poignard. Et pour que tu penses à moi, parfois...

GOLIARDA, à Isabella. – Surtout, n'oubliez pas de changer son bandage trois fois par jour et de lui appliquer de l'argile, de l'argile verte, c'est excellent.

SAPIENZA, à Isabella. – Veillez surtout à ce qu'il ne se fasse pas trouer la peau encore une fois.

FRANÇOIS. – Mes amies, mes amies, c'est... Ah, je ne sais quoi dire, c'est...

MAMMA ROSSA. – Tais-toi. Partez. Partez !

ISABELLA. – Allez, les enfants, montez dans la roulotte, nous partons pour la France !

Après des embrassades, les enfants et François montent dans la roulotte. La roulotte s'ébranle.

FRANÇOIS. – Adieu! Adieu, mes amies! Je reviendrai, je
reviendrai souvent! Adieu! Adieu!

ACTE II

Le triomphe de l'amour

SCÈNE 1

Interlude

TOUS LES ENFANTS DE LA ROULOTTE, FRANÇOIS,
ISABELLA.

Pendant le voyage de l'Italie à la France.

LES ENFANTS, *chœur*. –

Elles venaient donc de là,
Les pierres des cathédrales,
Des montagnes que nous franchissions.
Elles roulaient depuis les cimes
Jusque dans les torrents,
Et des torrents jusqu'aux rivières
Et des rivières aux vallées,
Pour finir par s'offrir
À ceux qui tout en bas
Érigent des églises,
Ces petites montagnes de Dieu.
On avançait comme le printemps,
Nous annoncions l'été,
Pour de vrai, c'était nous, le printemps.

Sous nos pas fleurissaient
L'ancolie, les digitales,
L'aster et la gentiane,
Plus de fleurs en tout
Qu'on n'en pourrait jamais cueillir,
Qu'on n'en pourrait jamais offrir
Aux jeunes épousés,
Aux dormeurs des cimetières.
Et pour la première fois, là-haut là-haut...
La neige ! La neige ! La neige !
L'air était râpeux,
La lumière était coupante,
On dormait sous les étoiles.
Elles étaient plus nombreuses
Que tous les doigts des mains
Qu'il nous fallait réunir
Pour pousser la roulotte :
« Ho ! Hisse ! Oh ! Hisse !
» Allez, allez, du nerf,
» Du jarret, du genou, du mollet ! »
La roulotte repartait,
Le vieux cheval tirait,
Nous approchions la ligne grise
Qui coupait le ciel en deux,
Un ciel pour le royaume de France,
Un autre pour l'Italie.
« Demain », disait François,
» Demain, nous y serons. »
« Alors, c'est la France, là ? »
« Oui, c'est la France ! »

Il était content, François,
Il était même très, très content.
Mais nous...
Nous, bah, euh, pff...
Les fleurs étaient les mêmes,
Les cailloux, c'était pareil.
Les marmottes, les chamois, les aigles,
Toutes ces bêtes nouvelles
Qui nous avaient estomaqué les yeux,
C'étaient encore, c'étaient toujours les mêmes...
« Et alors, quoi, il n'y a rien qui change ? »
« Mais si, ça change. Goûte. Goûte ça. »
« Ça ? Mais quoi ? C'est quoi, ça ? »
« Goûte, te dis-je, et tu verras. »
Et pour la première fois,
Le goût du pain
Plongé dans le fromage !
Ah !
Ah, oui, ça change,
Ça change tout le temps.
Après le pain dans le fromage,
Le coq au vin,
Les croûtes aux morilles,
Les cailles aux cèpes,
Le rôti d'alouette,
Les paniers de brimbelles
Et les oiseaux sans tête.
Tout le temps, ça change,
La saveur des choses,
Le bruit qu'elles font,

Le nom des lieux,
Saint-Véran, l'Argentièrre,
Aiguebelle et Sainte-Hélène.
Et même l'eau n'est plus la même
Qui coule vers d'autres mers.
Et les paroles et puis les voix,
Les chansons et les sermons,
Et ma hauteur des murs,
Les sabots des garçons,
Et la couleur des robes
Et les cheveux des filles.
Et voilà que justement,
Du côté de Briançon,
Antonio...

ANTONIO. – Quoi, Antonio, quoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

LES ENFANTS, *chœur*. –

Voilà qu'Antonio tombe...

ANTONIO. – Je tombe, moi, je tombe ?

LES ENFANTS, *chœur*. –

Qu'il tombe, tombe, tombe...

ANTONIO. – Ah, mais !

LES ENFANTS, *chœur*. –

Amoureux !

ANTONIO. – Mais non ! Jamais !

LES ENFANTS, *chœur*. –

Et Madeleine par-ci, et Madeleine par-là...

« Ah, mais mon Dieu, mais qu'elle est belle ! »

ANTONIO. – Non, mais ce n'est même pas vrai !

LES ENFANTS, *chœur*. –

« Ahé, Madeleine, pourquoi m'as-tu quitté ?

» Pauvre de moi, ahé ! Ahé, je vais mourir ! »

Si bien que, bon, tout de même,

Comme il y avait, n'est-ce pas,

Un peu matière à se venger...

Giacommo jette un seau d'eau sur Antonio.

ANTONIO, à *Giacommo*. – Crétin, va, pauvre crétin !

Mais oui, Madeleine...

Oui, Madeleine...

Oui...

C'est vrai, ça souffre, un cœur.

On était en plein rêve et voilà que soudain

On pourrait bien crever,

Se foutre à l'eau,

Se jeter sous les sabots

D'un cheval au galop

S'engager sous les drapeaux,

Par deux fois se faire trouer la peau,

Ça ou bien n'importe quoi.

Mais au dedans, ça bat,

Ça continue de battre — et boum !

Sans s'arrêter — et boum !

Sans qu'on y pense — et boum !

Jour et nuit — et boum !

Toute la vie — et boum, boum, boum !

C'est de la viande, un cœur,
Rien qu'un bout de viande aveugle,
Acharné, entêté.
Alors voilà que Madeleine,
Qui m'avait broyé le cœur, Madeleine
Qui m'avait marqué au fer,
Voilà que Madeleine est oubliée
Sitôt franchi le gué de Besançon !
Enfin presque.

LES ENFANTS, *chœur*. –

Besançon, Neufchâteau, Arnancourt, Chantecoq,
Corbonod, Belleydoux, Les Moussières,
Saint-Memmie, Les Mesneux, Savigny...

FRANÇOIS. – Chut, les enfants, vous faites trop de tonnerre. Nous sommes sur mes terres à présent. Il faut se taire et se tenir aux abois. Derrière chaque arbre, un ennemi de ma cause. Sous chaque pierre, un serpent prêt à mordre. Dans chaque bosquet, un tueur aux aguets. Êtes-vous prêts ? Andre, Estrella, Giacomo, en garde ! Allons, Andre, défends-toi ! Bruna, qu'est-ce cela ? Tu joues à la poupée quand on te pourrait trucher ? Debout, vite fait, fissa ! (*Les enfants, pour jouer, l'assaillent.*) Ah, brigands que vous êtes, je vous ai trop bien appris et je succombe sous le nombre ! À moi, à moi, Esperanza, je meurs sous les coups, on me pourfend, on me transperce, on me troue de toute part ! Ah, ah, Esperanza, Esperanza !

ISABELLA, *en train de rédiger une lettre*. – Par pitié, un peu de silence, je ne m'entends pas écrire. Or, cette lettre est cruciale, c'est la pierre angulaire de notre plan.

FRANÇOIS, *aux enfants*. – Chut !

LES ENFANTS, *les uns aux autres*. – Chut !

FRANÇOIS, *aux enfants*. – Chut !

LES ENFANTS, *les uns aux autres*. – Chut !

Isabella écrit encore un instant, achève, cache le pli.

ISABELLA. – Voilà. Andre ! Saute sur le cheval et galope jusqu'au château.

FRANÇOIS. – C'est à trois lieues d'ici. Ne quitte la route droite qu'au moment où tu verras les tours pointues de son toit.

ISABELLA. – À la porte de celui-ci, fais demander Balbina. C'est notre vieille nourrice qui n'a pas quitté Gabriella depuis son départ, elle est de toute confiance. Remets-lui ce pli. Ne le remets qu'à elle, à elle seulement, tu m'entends ?

FRANÇOIS. – Reviens-nous promptement, mon garçon.

Andre part au triple galop en direction du château de Rosnay.

SCÈNE 2

La lettre

BALBINA.

Au château de Rosnay. Balbina, seule, lit et commente la lettre qu'elle a secrètement reçue d'Isabella.

BALBINA, à *Andre qui repart au galop.* – Attends, mon enfant ! Reviens ! Mais qui es-tu ? Reviens ! (*Pour elle-même.*) Cette lettre, quelle surprise, quelle alarme ! C'est bien son cachet, oui, c'est bien elle, c'est la comtesse Doria, c'est Isabella. Mais comment... ? Et ce jeune coursier qui n'a rien voulu dire et qui déjà galope à l'horizon... N'était ce cachet inimitable, je croirais à quelque farce. (*Relisant quelques mots.*) Dix ans, oui, dix ans déjà, dix ans, mon dieu ! Dix longues années toutes semblables en tristesse. Ma pauvre Gabriella, des deux sœurs la plus câline et la plus douce, ma favorite... Pourquoi faut-il que le malheur l'ait frappée si fort, si cruellement ? Elle l'aimait ; la mort le lui ravit ; elle n'épouse le frère que pour satisfaire aux intérêts des deux familles ; son sort est terrible, affreuse sa destinée ! Et moi de la suivre, attachée à la femme comme je l'étais à l'enfant. Nous avons tout laissé, les jardins du palais et le chant des cigales, pour ce sombre château que n'égaie jamais le plus petit bal. Le maître de ces lieux n'en a que pour la chasse et les affaires. L'or et la mort sont ses seules passions et sa maison ne s'anime jamais d'autre chose que de ses cris de liesse quand il égorge un cerf ou de ceux de sa rage quand il perd un louis. Et son ami, l'évêque de Châlons, cette mine pâle, ces manières gourmées, quel hypocrite ! Les mains noires encore des cendres des protestants qu'il fit brûler au nom du Christ, on l'entend à présent faire à tout vent l'éloge de l'édit du roi Henri. Ma vie est faite et mon avenir est derrière moi, mais la comtesse, Gabriella, est jeune encore. Si j'en crois ce billet plein de mystère, la tristesse qui nous afflige pourrait bientôt se dissiper. Je vais en suivre les instructions à la lettre. Pour commencer, pas un instant à perdre, il me faut convaincre ma maîtresse de donner au triste anniversaire de son chagrin un lustre inédit et tout à fait extraordinaire, et ce, dès ce soir. (*Relisant encore un peu de la*

lettre.) Du théâtre d'enfants, les Enfants Sans Souci, quelle idée ravissante !

Balbina sort.

SCÈNE 3

Le méchant

HUGUES DE GUEUX, M^{GR} DE MARCHAUMONT, SCORPETTE, BUTOR, RAGAGNAC.

Au château de Rosnay. Entre Hugues de Gueux, seul et songeur. À l'écart, Scorpette, Ragagnac et Butor le veillent. Entre M^{GR} de Marchaumont.

HUGUES. – Te voilà, l'évêque. Quelles nouvelles ?

MARCHAUMONT. – Malheureusement, comte, aucune.

HUGUES. – Aucune ?

MARCHAUMONT. – Il demeure introuvable. Trente limiers, les mieux informés et les plus aguerris, sont à ses trousses, qui remuent ciel et terre depuis l'Italie jusqu'à Rosnay. Sa trace se perd à Gênes le jour que je l'y ai vu. C'est comme si le néant d'où il s'était échappé l'avait ravalé. Cependant, la comtesse Doria, au palais de laquelle m'est apparu ce fantôme, n'est plus visible non plus, et ce depuis le même temps que lui. Il est donc quelque part, avec elle, et tous deux se tiennent dans l'ombre. Croyez que je mets toutes mes forces et tous mes moyens dans sa recherche.

Pour autant, je ne puis plus longtemps surseoir aux charges de mon ministère.

HUGUES. – Ah ?

MARCHAUMONT. – Mais, je vous l'assure, vous ne risquez rien.

HUGUES. – Ah, non ? Vraiment ?

MARCHAUMONT, *appelant*. – Scorpette ! (*À Hugues.*) J'ai pris soin de vous entourer d'une garde sévère.

Approche Scorpette, suivi de Ragagnac et Butor.

SCORPETTE, *à Hugues*. – Sire.

MARCHAUMONT, *à Scorpette*. – Parle.

SCORPETTE, *à Marchaumont*. – Les environs sont assurés, monseigneur. (*À Hugues.*) Pas un champ, pas un sentier, pas une haie qui ne soient surveillés. Vingt gaillards sillonnent jour et nuit les limites du domaine. Dix autres sont postés à la cime des arbres, prêts à sonner l'alerte au moindre signe de sa présence. (*À propos de Butor et Ragagnac.*) Enfin, ces deux soldats et moi-même nous tiendrons à vos côtés aussi longtemps que ce scélérat vous menacera.

RAGAGNAC, *à Hugues*. – À votre service, sire.

BUTOR, *idem*. – Votre dévoué, votre altesse.

MARCHAUMONT, *à Scorpette*. – Vos hommes ont-ils tous bien à l'esprit le portrait de l'ennemi ?

SCORPETTE. – Si bien qu'il leur semble l'avoir toujours connu.

RAGAGNAC. – Tout comme si j'étais son frère.

BUTOR. – Et qu'il était le mien.

MARCHAUMONT, à *Scorpette*. – Consigne leur a-t-elle clairement été donnée ?

SCORPETTE. – Si fait, monseigneur.

RAGAGNAC. – Sitôt vu, sitôt tué.

BUTOR. – Pas un mot, droit au cœur.

MARCHAUMONT. – Et quant au corps ?

SCORPETTE. – Une fosse béante est déjà creusée qui l'attend au plus profond des bois.

RAGAGNAC. – Sitôt sans vie, sitôt sous terre.

BUTOR. – Une tombe dont le diable lui-même ne saurait s'extirper.

SCORPETTE. – La dépouille sera recouverte de lourdes pierres avant de l'être de six pieds de glaise, de sorte qu'aucune bête sauvage ne la puisse mettre à jour. En outre, nous aurons soin de rendre son cadavre à tout jamais méconnaissable.

MARCHAUMONT. – Et pour monsieur le comte ?

SCORPETTE, à *Marchaumont*. – Nous serons pareils à son ombre, monseigneur.

RAGAGNAC, à *Hugues*. – Vos ombres, sire.

BUTOR, *idem*. – Attachés à vos pas comme la plante de vos pieds.

D'un geste, Marchaumont congédie les trois hommes.

HUGUES. – Bigre, la jolie brigade !

MARCHAUMONT. – Vous voyez, vous n'avez rien à craindre, comte. Il me faut vous laisser à présent, l'on m'attend à l'évêché. Souffrez que je prenne congé.

HUGUES. – Ah, cela... Non.

MARCHAUMONT. – Comment ?

HUGUES. – Je ne veux pas. Je ne veux pas que tu t'en ailles.

MARCHAUMONT. – Comte...

HUGUES. – Ne sens-tu pas comme j'ai peur ? Je te veux près de moi, toi seul sais me rassurer.

MARCHAUMONT. – Comte...

HUGUES. – Cette odeur... Tu ne sens pas ? Sur ma peau, tout autour de moi, cette odeur... Depuis ton retour d'Italie et l'annonce que tu m'as faite, je pue comme une bête acculée par les chiens. J'ai si peur, l'évêque, j'ai si peur...

MARCHAUMONT. – Comte, je vous en prie, il n'y a rien à craindre. Vous avez vu comme moi ces hommes en armes tout prêts à vous défendre. Vous êtes sauf.

HUGUES. – Oh oui, je sais, je les ai vus ! Ce sont des hommes bien braves et je te remercie de tout le mal que tu t'es donné pour me les attacher. Mille mercis, l'évêque, mille mercis.

MARCHAUMONT. – Je pars.

HUGUES. – Et tu seras heureux d'apprendre que j'ai doublé le montant de leurs gages.

MARCHAUMONT. – Comment ?

HUGUES. – N'ai-je pas eu raison ? Je te vois surpris. J'ai cru ce faisant les dévouer plus fermement à ma cause. L'évêque, tu es fâché, je le vois bien que tu es fâché. C'est donc que j'ai mal fait. Une fois de plus, j'ai mal fait. C'est cette peur, cette maudite peur que j'éprouve, elle est en vérité une bien mauvaise conseillère. J'ai eu tort de l'écouter. Je me repens. Me pardonneras-tu ? Ô, comment, comment ai-je pu prêter foi à de si laides sornettes ? Sais-tu ce qu'elle disait, cette cruelle traîtresse ? Elle disait : « Tu le crois ton compagnon, ton fidèle complice, l'ami de tous tes vices ? Dans le secret, il ourdit de hâter ta mort plutôt que de te voir trainé en justice... »

MARCHAUMONT. – Comte !

HUGUES. – N'est-ce pas qu'elle est trompeuse ? Je me récrie, je lui dis : « Allons, ce n'est pas vrai ! N'a-t-il pas de sa main payé trois hommes et puis trente autres pour me garder du bras vengeur de mon ennemi ? » « Oh », fait-elle, « mais si ce bras vient à mollir et préfère à la justice de l'honneur celle des tribunaux, gage que ces trois hommes et leur trente comparses auront reçu le mot de t'expédier aux enfers plutôt que de jamais te laisser paraître devant tes juges. »

MARCHAUMONT. – Comte, non !

HUGUES. – C'est ce que je lui dis : « Non ! Calomnies que tout cela ! » Mais elle, inexorable : « Tu es veule et lâche et il sait qu'au premier mouvement que fera le bourreau tu diras tout, tes

crimes et tes mensonges, et qu'il sera, lui, l'évêque tout puissant, tout aussi déchu que toi, car il n'est pas moins méchant celui qui fait de son silence un asile au criminel. » Aussi, subjugué par ma peur, terrorisé par elle, sitôt tes hommes en place, je me présente à eux et leur fais sans tarder confidence du soupçon qui taraude mon cœur. Ce sont des hommes bien braves, tu les as bien choisis et je te remercie. Ils sont comme j'aime les hommes, fidèles à la seule chose qui en ce monde n'est point menteuse, l'or. Et ces hommes bien braves, tout en comptant mon or par dessus le tien, de me dire de toi tout ce que la peur m'en avait déjà dit. (*Marchaumont veut sortir, mais en est empêché, sur un geste de Hugues, par Scorpette, Ragagnac et Butor.*) Viens. Allons, viens près de moi. Ne sois pas chagrin, je ne t'en veux point, à ta place je n'eusse pas agi différemment. Mais quand on a comme moi fait de l'envie sa maîtresse et qu'on est couché dans l'ordure, la sagesse veut qu'on écoute les avis de sa peur. Les tableaux qu'elle peint des châtiments que pourraient nous valoir nos crimes ne sont jamais si noirs qu'ils ne présentent ici ou là le moyen de s'y soustraire. C'est elle, ma peur, qui voici dix ans me jetait à tes pieds et me faisait te faire, et te faire à toi seul, la confession de mon ignominie. De toutes les larmes que je versai alors contre l'ourlet de ta robe, quelques unes peut-être, oui, quelques unes étaient véritables — tout de même, j'avais un peu d'embarras —, mais les autres, factices, qui te faisaient t'imaginer sur mon âme te tailler un empire, en vérité te rendaient mon complice, un criminel comme moi, plus vil encore peut-être de mépriser Dieu tout autant que les hommes. Un criminel, mon complice, qui ce jour-là approuvait le plan qui m'innocenterait aux yeux de l'univers et nous assurerait de vivre, toi et moi, sur un pied de rois. C'est qu'elle avait bien su, ma peur, me montrer l'avarice sous le masque ajusté de ta

fausse pitié et sous ta feinte modestie ta vorace ambition. On jouit moins du fruit d'un crime s'il est gâté par le remord, l'on a moins de remord si l'on a des complices, et tout infâme qu'on est, on n'en est pas moins homme, c'est le réconfort qu'on cherche dans la compagnie de ses pairs. Le corrompu corrompt pour n'être pas tout seul au banquet de Satan. Et voilà d'où que j'ai toujours favorisé tes desseins, augmenté ta fortune, satisfait tes caprices. Tu n'étais que vicaire, tu fus nommé évêque. Mais je ne voudrais pas que tu crusses maintenant que le bruit de ma chute assourdirait le monde si fort qu'il n'entendît point le fracas de la tienne. Viens. Suis-moi. Nous attendrons ensemble. Ma peur me dit que nous n'attendrons plus longtemps.

SCÈNE 4

En avant !

TOUTE LA TROUPE DES ENFANTS SANS SOUCI.

Aux abords du château. François et Isabella sont au « maquillage ». Estrella et Giacommo scrutent l'horizon.

FRANÇOIS, depuis la roulotte à Estrella et Giacommo. – Le voyez-vous enfin ? Giacommo ! Estrella ! Des nouvelles !

ESTRELLA. – Non, ne vois rien ! Rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie ! Giacommo, quelque chose ?

GIACOMMO. – Rien de plus ! Du ciel bleu, des nuages, pas un cavalier à l'horizon !

ISABELLA. – Mais c'est le diable tout de même ! (*À François.*)
Y a-t-il donc si loin d'ici au château qu'il n'en soit déjà revenu ?

FRANÇOIS. – Ah, c'est qu'il monte un cheval de trait, non point un étalon d'Espagne.

ISABELLA. – Espagnole ou ardennaise, il est grand temps que cette bourrique nous le ramène à bon port. Je suis folle d'inquiétude.

FRANÇOIS. – On le serait à moins. (*À Estrella et Giacomo.*) Et maintenant ? N'est-il pas en vue ?

LUNA, *à François en train de le grimer en Symphorien.* – Ah, mais cessez de gigoter, François, vous allez vous décrocher le nez !

MARIA, *idem.* – Et faire tomber vos dents.

MARTA, *à Isabelle qu'elle grime en Esperanza.* – Et vous, comtesse, si vous tournez la tête encore une fois, je ne réponds plus de votre allure.

ESTRELLA. – Non ! Toujours rien !

GIACOMMO. – Ni là non plus !

FRANÇOIS, *à Luna et Maria.* – Dites, mes petites, mes narines ne seraient-elles pas un peu bouchées ? J'ai le plus grand mal à respirer.

LUNA. – Comment ? Quoi ? Vos narines ?

MARIA. – Ah oui, ce n'est rien, un peu trop de colle. Voilà, voilà. C'est mieux ? (*À Luna.*) Quel douillet !

ISABELLA, *à Marta.* – Hé là, jeune fille, qu'est-ce cela ?

MARTA. – Du brou de noix.

ISABELLA. – Du brou de noix ?

MARTA. – Du brou de noix. A-t-on jamais vu de bohémienne avec votre teint de porcelaine ? Il faut vous donner le bon teint du grand air.

ISABELLA. – Oui, mais...

MARTA. – Fermez la bouche, je l'étale.

FRANÇOIS, *à Luna et Maria*. – Aïe ! Aïe ! Mais ! Mais ! Qu'est-ce que vous me faites encore ?

LUNA. – La bosse, monseigneur, la bosse !

MARIA. – Ho hisse ! Ho hisse !

LUNA, *à Maria*. – Serre plus fort, elle glisse !

FRANÇOIS. – Aïe ! Aïe !

ISABELLA, *à Marta*. – Et qu'est-ce encore ?

MARTA. – La touche finale.

ISABELLA. – La touche finale de quoi ?

MARTA. – Eh bien, du fard pour vos paupières.

ISABELLA. – Pour mes paupières, cette couleur ?

MARTA. – Bleu comme la mer et un soupçon de rose pour rehausser le tout.

FRANÇOIS. – Pitié ! Pitié ! Vous m'arrachez le crâne ! Aïe !

LUNA, *ajustant une perruque de chauve sur le crâne de François*. – Du tout, monsieur, c'est tout le contraire, nous vous le couvrons !

MARIA, *idem*. – D'un chef tout neuf luisant comme un œuf !

MARTA. – Et voilà.

LUNA. – Et voilà.

MARIA. – Et voilà.

LUNA, *mirant François*. – Sans mentir, vous êtes parfait.

MARIA, *idem*. – Et parfaitement méconnaissable.

MARTA, *mirant Isabella*. – Splendide. Une déesse sortie des ondes !

ISABELLA. – Un miroir ! Un miroir, sur le champ !

FRANÇOIS. – De l'air ! De l'air !

GIACOMMO, *apercevant quelque chose*. – Ahé ! Ahé ! Là-bas, quelque chose !

ESTRELLA. – Oui ! Oui, oui, je vois ! Un nuage de poussière !

GIACOMMO. – Oui, un nuage qui grossit !

ESTRELLA. – Qui grossit et qui s'approche ! Qu'est-ce, ce bruit ?

GIACOMMO. – Le martèlement d'un lourd galop ! C'est un cheval !

ESTRELLA. – Ça y est, ça y est, le voilà, il est tout proche !

GIACOMMO. – Au devant du nuage de poussière, une silhouette !
C'est un cavalier !

ESTRELLA. – Et le cheval est ardennais !

GIACOMMO. – Et Andre son cavalier !

ESTRELLA. – Andre ! Andre !

GIACOMMO. – Andre ! Andre !

Estrella et Giacomo descendent de leurs perchoirs et rejoignent les enfants qui sortent de la roulotte, suivis par François et Isabella. Entre Andre sur sa monture.

ANDRE, découvrant François et Isabella, aux enfants. – Attention, là, derrière vous !

Tous se retournent et Andre bondit de cheval, une épée à la main.

FRANÇOIS, ayant lui aussi dégainé son épée. – Hein ? Quoi ? Où ? Là ? Où ? Ici ? Là ? En garde !

Andre se précipite sur François pour ferrailler avec lui.

ANDRE, à François, qu'il pique de la pointe de son épée. – Qui es-tu, vil scélérat ?

FRANÇOIS. – Aïe ! Mais...

ISABELLA. – Mais enfin, mon petit...

ANDRE, à Isabella. – Arrière, arrière, vile poissonnière ! (*Aux enfants.*) Où sont François et la comtesse ? À l'aide ! À moi, mes amis !

ESTRELLA. – Hé, tout doux, Andre, tout doux !

FRANÇOIS, *tout en parant les assauts de Andre.* – C'est moi, François ! C'est moi ! C'est moi ! Et c'est Isabella !

ANDRE. – François ? La comtesse ? Mais... Mais...

GIACOMMO. – Les déguisements ! Tu ne te souviens pas ?

ANDRE. – Les déguisements... ?

FRANÇOIS, *saluant.* – Symphorien Bellanger Astorion Ursulin de Mergerac, homme de lettres et de théâtre, directeur de la troupe des Enfants Sans Souci, pour votre service, monsieur, et votre plus grand plaisir.

ANDRE. – Ah...

FRANÇOIS, *à propos d'Isabella.* – La signora Esperanza Libera del Mascarpone e di Gorgonzola, femme de tête et fine plume, ma muse et ma...

ISABELLA. – Poissonnière. Poissonnière ? Un miroir !

Isabella entre dans la roulotte à la recherche d'un miroir.

FRANÇOIS. – En tout cas, cette méprise, mon cher Andre, est le signe certain que nous serons incognito dans la place. La lettre est-elle remise à la nourrice ?

ANDRE. – En mains propres.

FRANÇOIS. – Parfait ! T'a-t-elle fait des questions ?

ANDRE. – J'ai tourné bride aussitôt.

FRANÇOIS. – Tu as bien fait. (*Un temps.*) Ah... (*À la cantonade.*)
En route, mes amis, en route ! Ne tardons plus !

*Comme tous les enfants se précipitent dans la roulotte,
à laquelle le cheval a été attelé à nouveau, Isabella en sort,
hagarde et titubante, un miroir dans une main, l'autre
main sur le cœur.*

ISABELLA, *défaillante*. – Ah...

Isabella s'évanouit, rattrapée par les enfants.

LUNA, *à Marta*. – Tu n'as pas forcé un petit peu sur le rose ?

MARTA. – Tu crois ?

MARIA. – Ou sur le bleu ?

MARTA. – Ah ?

FRANÇOIS. – Couchez-la dans la roulotte. Nous partons. Et
essuyez-lui un peu la figure. Avanti popolo !

SCÈNE 5

La conviction

GABRIELLA, BALBINA.

Au château de Rosnay. Entrent Gabriella et Balbina.

GABRIELLA. – Non, non, Balbina, je me refuse à ton idée. Je la
sais généreuse et pleine de bonté, mais, crois-moi, en cette heure,
rien ne me fait plus horreur que la frivolité. C'est dans le silence

et dans la solitude que je veux honorer sa mémoire. Des chansons, des rires ne feraient que troubler le cher souvenir que j'ai de lui. Et tu sais que j'y tiens plus qu'à la vie.

BALBINA. – Je le sais, mon enfant, je le sais, mais...

GABRIELLA. – Dix années ont passé, Balbina...

BALBINA. – C'est vrai, oui, mais...

GABRIELLA. – Dix ans années pendant lesquelles, doucement, à bas bruit, dans le sein de mon cœur j'ai bâti pour lui le mausolée que la mer terrible lui avait refusé.

BALBINA. – Mon enfant...

GABRIELLA. – Il repose là, tout au fond de moi, comme un enfant trop tôt arraché à la vie, et le jardin de son repos, arrosé de mes larmes, est écrin bien doux à son âme chérie. Et quand enfin le Ciel rappellera la mienne — ô, vienne ce jour, ô, faites qu'il vienne —, nous serons tous deux...

BALBINA. – Oui, mais enfin, mon enfant, ma maîtresse, tout de même...

GABRIELLA, *songeant au paradis*. – Tous deux dans la compagnie des anges et pour l'éternité, délivrés des soucis, nous arpenterons les plaines du vert paradis...

BALBINA. – Gabriella...

GABRIELLA, *idem*. – À tout jamais heureux, légers, graciles et virevoltants, poussés dans l'infini par le souffle divin comme le pollen emporté par les vents...

BALBINA. – Gabriella...

GABRIELLA. – Oui ?

BALBINA. – Écoute-moi.

GABRIELLA. – Ah, non, non, Balbina, ma nourrice, je me retire à présent dans le secret de ma chambre choyer cet ange sublime qui ne fut qu'un jour trop court mon époux légitime et m'attend désormais dans l'éther au milieu des étoiles et dans l'éternité...

BALBINA, *colère*. – Ah !

GABRIELLA, *effrayée*. – Ah !

BALBINA. – C'est assez maintenant ! Écoute-moi, et je vais te parler comme je parlais à l'enfant. C'est assez de larmes, c'est assez de détresse. Son âme, tu l'as emprisonnée et la tienne, enivrée de chagrin, n'est plus que sa gardienne. Tu as fait plus que ta part, rendu plus que tes devoirs. Le Ciel n'aime point les orgueilleux qui s'emmurent dans leur peine. Vivre, ce n'est point fauter contre le souvenir, c'est tout au contraire lui donner sa chair et le perpétuer. Dix ans que je te vois manger moins qu'il ne faut. Dix ans que je te vois tourner vers le vide des regards enfiévrés. Dix ans ! Et c'est assez. Assez ! Assez !

GABRIELLA. – Mais enfin, ma nourrice, M^{gr} Marchaumont, qui règle ma conduite et me guide dans la foi, m'invite chaque jour sur cette voie...

BALBINA, *suprêmement agacée*. – Ah !

GABRIELLA. – Et mon époux lui-même, le comte de Rosnay, a pour ma dévotion la plus profonde admiration et m'encourage à...

BALBINA. – Assez ! Je te dirai un jour ce que je pense de ces deux-là.

GABRIELLA. – Mais...

BALBINA. – Mais en attendant ce jour, le jour d'aujourd'hui est celui que tu t'éveilles de ton trop long tourment. Ici même, en ce lieu, dans ce jardin, ce soir, à la nuit tombée, la mémoire de François sortira du tombeau de ton cœur et sera honorée par des chants, des rires et du théâtre. Voilà.

GABRIELLA. – Mais...

BALBINA. – Point de mais ! Je ne veux rien entendre de ta bouche que « Oui, ma nourrice », « Oui, Balbina », et si tu me vois bien vieille, ma petite, sache qu'il y a dans ce bras encore assez de force pour te fouetter ton trop maigre derrière !

GABRIELLA. – Je me rends, je me rends !

BALBINA. – Ah, mais !

GABRIELLA. – Oui, je me rends, je me rends à tes raisons. Dis-moi tout ce qu'il faut faire et je t'obéirai, je te le jure, ô ma nourrice, ô ma nourrice chérie, ma nourrice adorée. Mais le fouet, non, par pitié, non, pas cela.

BALBINA. – Ah !

GABRIELLA. – Dis-moi. Dis-moi tout, Balbina.

BALBINA. – Hmm.

GABRIELLA. – Il y aura donc du théâtre ?

BALBINA. – Hmm.

GABRIELLA. – Et puis des musiciens ?

BALBINA. – Hmm.

GABRIELLA. – Il nous faut donc préparer des tréteaux ? Des tréteaux. Des lanternes ? Des lanternes. Et ici, et là peut-être, des guirlandes de fleurs ? Des fleurs. Ah, et des bancs et des fauteuils. Combien aurons-nous de convives ? Suis-je sotte ? Il faut encore les inviter. Et il faudra bien manger ? Bien sûr, oui. Seigneur, ce qu'il y a de choses à faire. Il n'y a pas un instant à perdre. M'aideras-tu, ma nourrice, à tout préparer ?

BALBINA. – Hmm.

GABRIELLA. – Ô merci, Balbina, ma nourrice ! Quelle idée tu as eue là ! C'est merveilleux, je me sens déjà...

BALBINA. – Oui, allez, bon, au travail.

GABRIELLA. – Oui, bien sûr. Comment s'appelle la troupe déjà ?

BALBINA. – Les Enfants Sans Souci.

GABRIELLA. – Les Enfants Sans Souci... C'est tellement charmant. Mais, dis-moi, comment t'est venue cette idée lumineuse ?

BALBINA. – Tu le sauras bientôt. Allez, allez, au travail.

SCÈNE 6

Tableau préoccupant

DJIBRIL, HASSAN.

Entre Djibril, à cheval, sur le lieu du campement de la roulotte, laquelle n'est partie que depuis peu.

DJIBRIL, *descendu de sa monture, inspectant les traces laissées par la troupe.* – Voici les empreintes d'un homme... Et celles d'une femme... Des enfants... Combien ? Dix... onze... (*Remuant la cendre d'un foyer.*) La cendre est encore chaude... Oui, oui... Oui, ce sont eux. Il faut que ce soit eux. Tout ce que depuis l'Italie nous avons pu suivre de pistes nous conduit jusqu'à ce campement... Le château de Rosnay se trouve à quelques lieues d'ici et tout donne à penser que ce maudit Français entend y pénétrer... Jamais de ma vie je n'avais poursuivi un tel enragé de vivre en liberté et, si j'admire son audace et sa ténacité, jamais aucun homme n'avait à ce degré entêté mon âme du désir de tuer. Puissé-je l'avoir à ma merci et la lui refuser, et plonger mon poignard au plus profond de sa poitrine pour me montrer enfin, tête haute, devant Mourad Raïs.

Entre Hassan.

HASSAN. – Qu'Allah lui ouvre son refuge contre le grand Satan.

DJIBRIL. – Hassan, mon frère, qu'as-tu découvert ?

HASSAN. – Les traces s'enfoncent dans le bois et vont tout droit vers le château.

DJIBRIL. – Et que te dit ton cœur ?

HASSAN. – Ce sont eux. Il faut que ce soit eux. Ce chien d'évadé nous a trop longtemps échappé. Il me tarde d'en finir et de regagner mon foyer.

DJIBRIL. – Le mien me dit la même chose.

HASSAN. – Viens, monte en croupe. Allons régler son sort à cet ennemi juré de notre maître.

DJIBRIL. – Tu veux dire... Mourad Raïs ?

HASSAN. – Qu'Allah garnisse ses greniers de blé en quantité.

DJIBRIL. – Et qu'il nous donne la force de triompher !

HASSAN. – Hue !

SCÈNE 7

Le théâtre

DOMESTIQUES, GABRIELLA, BALBINA, HUGUES,
MARCHAUMONT, SCORPETTE, LA TROUPE DES
ENFANTS SANS SOUCI.

Dans les jardins du château de Rosnay, la comtesse de Rosnay, Gabriella, secondée de Balbina, qui écrit à la hâte les invitations, et de domestiques, qui triment, met la main aux préparatifs.

GABRIELLA, à des domestiques. – Posez ces fleurs ici, je vais m'en occuper, et ces autres, mettez-les là. Ce fauteuil ? Eh bien... Eh bien... Eh bien, là ! Rapprochez ces lanternes, que de partout l'on voit comme il faudra. Courez en cuisines, que l'on prépare aussi des brioches aux épices. Et descendez à la glacière remuer les sorbets. Du vin, aura-t-on assez de vin ? Qu'on s'en assure, allez ! Monsieur de S^{te} Colombe a-t-il reçu mon billet ? Viendra-t-il ce soir nous jouer de la viole ? Oui ? C'est que le Ciel est content. *(Pour elle-même.)* Ah, tant de choses à faire, la tête me tourne. *(À Balbina.)* Ma nourrice, as-tu tout écrit ?

BALBINA, finissant un carton d'invitation. – C'est le dernier. Pour le marquis des Essarts. *(Elle achève.)* Ouf ! Il était temps, deux cents cartons, j'ai le poignet engourdi et les doigts tremblotants.

Gabriella s'empare de la pile de cartons.

GABRIELLA, à un domestique, lui remettant les cartons. – Que les coursiers soient rapides comme le vent, il y aura de belles récompenses.

BALBINA. – Je vais à la chaise, j'ai mon besoin à faire.

GABRIELLA. – Et moi, je vais sur le champ arranger ces fleurs.

Balbina sort. Cependant que Gabriella disposent les fleurs, entrent Hugues et Marchaumont, suivis de Scorpette.

HUGUES, à Scorpette. – Va-t'en donc inspecter les troupes, mon bon Scorpette. (*Scorpette sort. Découvrant les préparatifs.*) Mais qu'est-ce cela ? Qu'est-ce ? Sont-ce les jardins d'un château en état de siège ? Des fleurs, des fauteuils, des tréteaux... Ce devraient être des pieux, des canons, des fossés ! Et ces parfums de brioche qui montent des cuisines ? Se croit-on à la noce ? Au bal ? Qu'est-ce à dire ? Où va-t-on ? Et qui donc s'autorise ? (*Avisant Gabriella, sans être entendu d'elle.*) Ah, elle, ma femme ! (*À Marchaumont.*) L'évêque, pourquoi cette fontaine à pleurs n'est-elle pas comme à l'accoutumée dans la chapelle à détremper des mouchoirs ? Hein ? Qu'est-elle donc allée s'imaginer ?

MARCHAUMONT. – Comte, je suis tout aussi surpris que vous...

HUGUES. – N'étais-tu pas censé lui maintenir la tête plongée dans le seau de ses larmes ?

MARCHAUMONT. – Eh bien, comte, je...

HUGUES. – Au lieu de quoi, la voilà gaie comme un pinson qui nous prépare je ne sais quelle fantaisie !

MARCHAUMONT. – Je...

GABRIELLA, *avisant les arrivants.* – Ah, mon époux !

HUGUES, à *Gabriella*. – Madame ! (*À Marchaumont.*) Tâche de la ramener à la raison, l'évêque, tu m'entends ? Nous n'avons pas besoin en ce moment de cette bonne humeur. Je la veux noyée dans son chagrin, étouffée de sanglots, percluse de tristesse. (*À Gabriella.*) Madame mon épouse.

GABRIELLA, à *Marchaumont*. – Monseigneur.

HUGUES. – Madame, je vous vois...

GABRIELLA. – Bien joyeuse, n'est-ce pas ?

HUGUES. – C'est cela. Que nous vaut cette joie ?

GABRIELLA. – Ah, mon cher mari, sachez que je revis.

HUGUES. – Comment cela ?

GABRIELLA. – En un mot, voilà...

HUGUES. – Je vous écoute.

GABRIELLA. – Voici dix ans aujourd'hui qu'il est mort.

HUGUES. – Qui donc ?

GABRIELLA. – Mais François.

HUGUES. – François ? Ah oui, ah oui, c'est vrai. (*En aparté.*) Ah, si seulement !

GABRIELLA. – Comment ?

HUGUES. – Dix ans, disais-je, dix ans déjà, ouh la la, comme le temps passe et comme c'est triste tout cela, oui, oui, eh bien, bon, bon, et puis voilà. Et alors ?

GABRIELLA. – Dix ans déjà et c'est comme si c'était hier qu'il nous quittait.

HUGUES, *inquiet*. – Pourquoi dès lors, madame, ne pas le pleurer un an de plus ? D'où vous vient cette joie ? Y aurait-il quelque nouvelle ?

GABRIELLA. – Une nouvelle, oui, mon époux...

HUGUES, *très inquiet*. – Mais laquelle ?

GABRIELLA. – Une bonne nouvelle qui nous vient de mon âme.

HUGUES. – Votre âme ?

GABRIELLA. – Et de la sienne aussi.

HUGUES. – La sienne ?

GABRIELLA. – Mon âme a libéré la sienne.

HUGUES. – Je vous demande pardon, madame, mais qu'est-ce que c'est que ce discours d'âmes qui donnent des nouvelles ? Je n'y entends goutte.

GABRIELLA. – C'est que, mon cher époux, (*– à Marchaumont –*) et j'allais venir m'en confesser à vous, monseigneur, (*– à Hugues –*) c'est que longtemps du Ciel je fus jalouse.

MARCHAUMONT. – Du Ciel, jalouse, madame ?

GABRIELLA, *à Marchaumont*. – Du Ciel, oui. Immense péché, je le comprends maintenant.

MARCHAUMONT. – Comment... ?

GABRIELLA. – J’enviais le Très-Haut d’accueillir en son sein l’âme de François. Je la voulais conserver pour moi seule. Quel orgueil ! Et c’est d’où que je m’enfermais dans le malheur, goûtant plus qu’il n’est décent l’amertume de mes pleurs, (*– à Hugues –*) sans yeux pour vous, mon époux si patient, qui avez supporté tout ce temps une femme revêche à vos caresses et rétive à vos soins. Me pardonneriez-vous jamais ?

HUGUES. – Eh bien, ma foi, oui, peut-être, j’y songerai, mais...

GABRIELLA. – Et ce matin, je ne sais, quelque chose dans l’air, mon cœur entrouvert l’a laissée s’envoler.

HUGUES. – Comme cela ? Tout de go ? Sans prévenir ?

GABRIELLA. – L’âme de François a rejoint les anges et tous les bienheureux dans ce coin de ciel bleu.

Hugues regarde le ciel un moment.

HUGUES, *montrant les tréteaux, etc.* – Et tout cela, tout cet aménagement, qu’est-ce ? Voulez-vous me le dire ?

GABRIELLA. – C’est une idée de ma nourrice, la bonne Balbina.

HUGUES, *en aparté*. – Encore une fois cette vieille haridelle !

GABRIELLA. – Oui, c’est vrai, elle est encore bien belle.

HUGUES. – Eh bien, quoi ? Quelle idée ?

GABRIELLA. – Par des rires et des chants, et aussi du théâtre, elle entend célébrer la mémoire de mon premier époux.

HUGUES. – Comment ? Quoi ? Du théâtre ? Dans mon jardin ? Des rires, des chants, sous mes fenêtres ? Ici ? Là ? Chez moi ? Et qui donc, je vous prie ?

GABRIELLA. – Une troupe d'enfants.

HUGUES. – Des enfants ? Et quand donc ?

GABRIELLA. – Ce soir même.

HUGUES. – Ce soir ?

GABRIELLA. – La troupe sera là sous peu. Comme monsieur de S^{te} Colombe, le musicien, et ses filles. Et tous nos convives.

HUGUES. – Des convives ? Mais qui ?

GABRIELLA. – Tous les gens du pays, tous ceux que j'ai pu inviter.

HUGUES. – Ah !

GABRIELLA. – Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas merveilleux ? Mon mari, vous paraissez bien sombre.

HUGUES. – Ah, eh bien, eh bien... C'est que je suis bien étonné de vous voir tout heureuse quand vous êtes d'ordinaire si calamiteuse. (*À Marchaumont.*) Mais j'y pense, monseigneur, dites-moi si je m'inquiète à tort, mais ce bonheur soudain après tant de tristesse, n'est-ce pas un peu étrange ? Un peu bizarre ?

GABRIELLA. – Étrange, bizarre, ma joie ?

MARCHAUMONT, *réfléchissant*. – Bizarre ? Vous avez dit... ?

HUGUES, *insistant*. – Bizarre.

MARCHAUMONT, *idem.* – Ah... Euh... Eh bien... (*Comprenant la manœuvre.*) Ah, oui ! Ah, oui ! Oh, madame la comtesse, chère amie, mon enfant, soyez courageuse.

GABRIELLA. – Que je sois courageuse ? Mais pourquoi ?

MARCHAUMONT. – Parce qu'à vous dire toute la vérité, il n'est pas rare, hélas...

GABRIELLA. – Quoi ?

MARCHAUMONT. – Que ces brusques sautes d'humeur soient le fait du Malin.

HUGUES. – Voilà, j'en étais sûr !

GABRIELLA. – Seigneur Dieu ! Non ! Mais comment serait-ce possible ? Mon cœur depuis longtemps n'avait pas été aussi serein.

MARCHAUMONT. – Le cœur d'une femme doit être corseté de rude piété pour ne point succomber à son impureté. Vous vous serez relâchée dans l'exercice de votre foi...

GABRIELLA. – Pas un instant, je vous le jure !

MARCHAUMONT. – Un moment d'inattention...

GABRIELLA. – Non.

MARCHAUMONT. – Une prière dite sans ferveur...

GABRIELLA. – Pas davantage.

MARCHAUMONT. – Ou bien un rêve...

GABRIELLA, *cherchant à se remémorer ses rêves*. – Un rêve... Un rêve...

MARCHAUMONT. – Un songe lubrique...

GABRIELLA. – Monseigneur, non !

HUGUES, *en aparté*. – Voilà qui, en effet, m'étonnerait.

MARCHAUMONT. – Le Diable aime à s'immiscer dans les failles visqueuses dont la femme est percée.

GABRIELLA. – Mais enfin, monseigneur, je puis vous assurer...

MARCHAUMONT. – Une fois dans la place, le voilà qui change la digne affliction en gaité fallacieuse, et ce faisant rend la pécheresse créature aux inclinations salaces de sa nature vicieuse !

GABRIELLA, *montrant autour d'elle*. – Mais enfin, monseigneur, de quelle chose salace, de quel vice parlons-nous ? Je ne vois rien ici qui en ait l'apparence.

MARCHAUMONT. – De ce théâtre, madame ! De ce théâtre, et de ces rires, et de ces chants ! Le théâtre n'est rien d'autre que l'ancre de la dissolution. Il exalte les vices, favorise les passions, c'est l'ordure de la terre, de l'esprit l'homicide, du Démon le chef-d'œuvre. Et le rire, qu'est-ce ? Une grimace qui fait de l'homme un singe, une bête turpide, imbécile et trapue, gloutonne et velue. Quant aux chants, madame, s'il ne servent exclusivement la louange de Dieu, ils ne sont jamais que des gloussements scabreux, d'obscènes glapissements, d'ignobles flatulences s'échappant par la bouche. Qui d'autre que le Diable a pu vous mettre en tête de célébrer François par de semblables offenses ? Le Ciel rougit de pareille impudence ! Je vous le dis, chère enfant, je vous le dis, courez vite

à la chapelle, agenouillez-vous, faites pénitence, couchez-vous devant l'autel et déversez les larmes de votre repentir de crainte, de crainte, madame, de finir au bûcher !

HUGUES, *en aparté, à Marchaumont.* – Bien ! Bien, l'évêque !

GABRIELLA, *à Marchaumont.* – Mais c'est que, monseigneur, je n'ai plus dans mon cœur la moindre larme.

HUGUES, *à Gabriella.* – Allons, allons, vous nous trouverez bien un petit quelque chose à pleurnicher.

Un temps de réflexion pour Gabriella.

GABRIELLA. – Non.

HUGUES. – Comment, non ?

GABRIELLA. – Mon cher époux, monseigneur, pardonnez mon audace, mais je tiens pour certain que les intentions de mon cœur sont conformes aux attentes du Ciel. Il n'y a rien, quoi qu'on dise, de bas ou de vil dans le plaisir innocent de chanter et de rire. Et le théâtre, j'en suis sûre, ne présente de danger que pour des esprits sots qui prennent pour vrai ce qui n'est qu'artifice. Je vais contre vous, donc, et maintiens mon décret. Ici, ce soir, l'on rira, l'on chantera et l'on jouera la comédie.

HUGUES. – Madame !

MARCHAUMONT. – Madame !

GABRIELLA. – J'ai dit.

Entrent Scorpette, Ragagnac et Butor.

SCORPETTE, *à Hugues.* – Comte, comte ! Des comédiens !

GABRIELLA. – Les voilà !

Entre la troupe des Enfants Sans Souci.

SCORPETTE, *idem.* – Et des gens de partout se pressent aux alentours !

GABRIELLA. – Nos hôtes ! Déjà ! (*À la troupe.*) Par ici, par ici ! (*Au musicien.*) Ah, monsieur de S^{te} Colombe, vous êtes un ami. Venez ici, je vous prie, et jouez s'il vous plaît quelque chose de gai. (*À François et Isabella.*) De cette troupe d'enfants, je gage, vous êtes les directeurs.

FRANÇOIS, *déguisant sa voix tout comme l'est son corps.* – C'est cela, madame la comtesse, acceptez nos hommages.

ISABELLA, *idem.* – Nous sommes, madame, vos obligés.

Isabella et François font révérence.

FRANÇOIS. – Où jouerons-nous ? Vos hôtes se montrent déjà, je crois.

GABRIELLA. – Ici.

ISABELLA. – Permettez que nous nous mettions sur le champ à l'ouvrage.

GABRIELLA. – J'allais vous en prier.

FRANÇOIS. – Les enfants ! Au travail !

S^{te} Colombe joue cependant que la scène est préparée et que Gabriella, aidée de Balbina, accueille les invités, etc.

SCÈNE 8

La nuit

CONVIVES, HASSAN, DJIBRIL, ZENZERAZZA,
GABRIELLA, BALBINA, HUGUES, MARCHAUMONT,
SCORPETTE, RAGAGNAC ET BUTOR, LA TROUPE DES
ENFANTS SANS SOUCI.

*Dans les jardins du château de Rosnay, la troupe des
Enfants Sans Souci prend place sur sa scène et les convives
affluent, accueillis par Gabriella et la Balbina.*

HASSAN, *en aparté à Djibril.* – Nous avons bien fait de garder les
habits de Matteoti. Au milieu des étranges costumes qu'arborent
les indigènes, les nôtres paraissent anodins.

DJIBRIL, *idem.* – Tâchons de ne pas nous faire remarquer,
Hassan, mon frère. Si je dois hausser la voix jusqu'à toi, je
t'appellerai Robert.

HASSAN. – Tu as raison. Et moi, je t'appellerai Marcel.

DJIBRIL, *à voix haute.* – Regarde, Robert, deux fauteuils.

HASSAN, *idem.* – Oui, Marcel, prenons place. (*À une spectatrice.*)
Pardon, madame.

DJIBRIL, *prenant place, à un spectateur.* – Pardon, monsieur.

Les deux sicaires s'assoient. Entre Zenzerazza.

ZENZERAZZA . – J'ai bien fait de suivre à la trace ces deux
assassins. S'ils n'ont pas repris la mer, c'est qu'ils poursuivent

encore le beau François. Et un homme pareil, doté de qualités aux dimensions considérables, ne saurait succomber sous les coups des affidés du pirate d'Alger. Glissons-nous dans la foule et tenons-les à l'œil.

Zenzerazza s'assoit. Gabriella, perchée à la tribune d'honneur, entourée de Balbina, Hugues et Marchaumont, s'avance.

GABRIELLA, à l'assistance. – Trop longtemps, mes amis, de François j'ai tenu dedans moi la mémoire captive. C'était mon privilège, je m'en croyais gardienne. Et c'est ce soir que je la libère. Je ne veux plus pour moi seule la garder en otage. Je vous la rends à tous. Et d'abord, en premier, (– à Hugues –) à celui de trois ans son puîné, mon époux, son demi-frère adoré, Hugues de Gueux. (*À l'assistance.*) Voyez comme François était brave et comme il était beau, voyez comme il était doux et comme il était bon. Voyez enfin comme au Ciel on lui fit bon accueil. Voyez-le comme il était ou comme vous voudrez. Voyez-le, et dites-moi, si vous le pouvez, comment j'aurais pu ne point l'aimer.

Le noir se fait.

LA VÉRITÉ DU CIEL

Une farce tragique

PERSONNAGES

HÉRAUT, *interprété par Symphorien, c.-à-d. François grisé*

LEON ZITRONI, *héraut*

FRANÇOIS DE ROSNAY (JEUNE), *futur comte de Rosnay*

GABRIELLA DORIA (JEUNE), *future comtesse de Rosnay*

CARDINAL JORIO, *légal du pape*

GISELA }
MARTA } *femmes du peuple génois*

HUGUES DE GUEUX (JEUNE), *bâtard de Rosnay*

CÔME-CLAUSSE DE MARCHAUMONT (JEUNE), *vicaire épiscopal de Châlons*

GENS D'ÉGLISE

CH^{ER} DE BRAQUEMART }
CH^{ER} DES ESGOURDES } *amis et suivants de François*
CH^{ER} DES ÉPOISSES }

CAPITAINE }
LIEUTENANT }
VIGIE } *équipage*
MARINS }
GALÉRIENS }

MOURAD RAÏS, *chef des pirates barbaresques*

DJIBRIL (JEUNE) }
HASSAN (JEUNE) } *pirates*

PIRATES

GABRIEL }
RAPHAËL } *anges séraphins*
URIEL }
AZAZEL }

ANGELOTS, *anges chérubins*

SAINT PIERRE, *trousseau de clefs*

BELZÉBUTH, *prince des ténèbres*

ACTE I

SCÈNE 1

Les noces

FRANÇOIS DE ROSNAY, GABRIELLA ET ISABELLA
DORIA, HUGUES DE GUEUX, GENS D'ÉGLISE, ASSIS-
TANCE.

Gênes, 1593. Annoncées par un héraut, les noces de François de Rosnay et de Gabriella Doria sont commentées par un professionnel.

FRANÇOIS, *grimé en Symphorien*. – La troupe des Enfants Sans Souci, pour le plaisir et la consolation de madame la comtesse, vous présente ce soir un divertissement de la plus belle étoffe, charmant et noble, agréable et sérieux, une manière d'histoire pleine de splendeurs, de joie, de bruits et de fureur, l'histoire véridique de messire François de Rosnay, qui fut marié à Gabriella Doria en la belle ville de Genova et qui périt en mer Méditerranée, perfidement trucidé par un pirate barbaresque lors d'un héroïque combat naval, après quoi monta au Paradis pour y louer notre Seigneur en compagnie des anges, des saints et des preux chevaliers compagnons de Charlemagne.

Entre Leon ⁽⁷⁾ Zitroni ⁽⁸⁾, commentateur officiel des noces de la noblesse. Gisela, qui entre à son tour, se poste aux côté de Zitroni et l'écoute commenter la noce qui a lieu en la cathédrale San Lorenzo dont le décor vient d'être érigé sur la scène.

ZITRONI. –

C'est une foule immense, émue et enthousiaste
Qui se presse aujourd'hui pour contempler les fastes
Des noces de François et de Gabriella
Qui uniront Rosnay à Zena ⁽⁹⁾ Genova.
Et voici que s'avance Andrea Giovani,
Grand amiral Doria, du pays le génie.
Sa fille tient son bras, il la mène à l'autel,
Et on les voit suivis de nobles demoiselles.
Trois vaillants chevaliers gardent le fiancé,
Si pâle d'émotion qu'il paraît faïencé.
Il tremble un peu et semble émerveillé de voir
Sa future approcher toute nimbée de gloire.
La musique se tait, tout le monde est debout :
Le cardinal Jorio va bénir les époux.

Entre Marta.

MARTA, à Gisela. –

Bah, t'es là, Gisela. C'est qu'j't'ai couru derrière...

7. – Prononcer *Léone*.

8. – À prononcer à la française, en zézayant le z.

9. – Soit le nom ligure de Gênes. Se prononce à l'italienne, c'est-à-dire *Tséna*.

GISELA. –

Chut !

MARTA. –

Quoi ?

GISELA. –

Mais chut, j'te dis !

MARTA. –

Bah, en v'là des manières
Et puis des pas polies.

À propos de Zitroni.

Et qui qu'c'est qu'celui-là ?

GISELA. –

C'est Leon Zitroni.

MARTA. –

Zitroni ? Qui qu'c'est qu'ça ?

GISELA. –

L'ami des grands d'ce monde.

MARTA. –

Ah bon ? I' racont' quoi ?

GISELA. –

La noce d'la fill' Doria. Et puis maint'nant, tais-toi !

MARTA. –

Quel mauvais poil que t'as !

Regardant la noce.

Dis donc, y a du beau linge !

Pas du genr' à payer 'vec de la monnaie d'singe.

À propos du cardinal Jorio.

Bah, qu'est-ce qu'i' fait, l'curé ?

GISELA. –

Mais tais-toi, nom d'un chien !

ZITRONI. –

... et prononce les mots du sacrement chrétien...

JORIO. –

Veux-tu prendre, François, Gabriella Doria
Pour légitime époux ?

FRANÇOIS. –

Je ne veux que cela !

JORIO. –

Et toi, Gabriella, veux-tu prendre François
Pour légitime époux ?

GABRIELLA. –

Tout comme il veut de moi !

JORIO, à François. –

Vous pouvez maintenant embrasser la mariée.

Les mariés se roulent un patin superbe sous les acclamations.

ZITRONI. –

... sur terre comme au ciel et pour l'éternité.
Le cortège s'ébranle pour aller au banquet
Qui les attend dressé sous les ors du palais.

MARTA. –

Hé, dis donc, Gisela, un banquet, c'est la fête !
Y aura bien deux, trois trucs qui tomb'ront par la f'nêtre.

GISELA. –

T'as raison, ça promet ! Allons-y, ma cocotte !
Y aura p'têtre un témoin 'vec qui j'aurai la cote.

Gisela et Marta courent sous les fenêtres du palais d'où s'échappent des rires et d'où sont jetés les reliefs du festin au fur et à mesure qu'il est consommé. Les deux filles attrapent au vol ce qui reste de comestible.

ZITRONI, commentant le festin. –

Le gigot aux marrons et ses saucisses grasses,
Les poulets bien dorés et les veaux pleins de farce,
Les pigeonceaux au lard, les chapons, les biscuits,
Le pâté de gibier et aussi quelques fruits...

GISELA. –

Eh bien, dis donc, ma vache, i' s'en fich' plein la panse !
Tu crois qu'y en aurait un qui lâch'rait d'la pitance ?
Plus avar' qu'un richard, c'est pas possib', ma fille !

MARTA, montrant un homme penché à la fenêtre du palais. –

Mais si, r'gard' donc là-haut !

GISELA. –

Pens'-tu ! I' dégobille.

MARTA, ayant trouvé quelque chose sous la fenêtre. –

P'têt' bien, mais du gigot, et puis un beau morceau !
Nom de Dieu, c'que c'est bon !

GISELA. –

Laiss'-moi un bout d'cuissot !

MARTA, *montrant une femme à une autre fenêtre.* –

T'inquièt' ! R'gard' donc cell'-là qui balanc' des saucisses.

El' doit s'dir' qu'son marlou aurait peur qu'ell' grossisse.

Allez, mang', te priv' pas, c'est l'pèr' Doria qu'invite.

Sortent du palais les époux et leur suite.

Ah bah, quoi qu'est-c' ? Bah non ! Enfin quoi, pas si vite !

ZITRONI. –

Nous quittons à présent les tables du banquet

Et suivons les époux qui rejoignent les quais.

La galère nuptiale est là, qu'on appareille ;

Elle cinglera ce jour vers le port de Marseille.

GISELA. –

V'là déjà qu'i' s'en vont. Doiv't êtr' pressés d'conclure.

MARTA, *rêveuse.* –

Ça doit êtr' romantiqu' d'fair' ça dans les voilures...

GISELA. –

P'têt' bien qu'oui, p'têt' bien qu'non. Rien d'tel qu'un bon

[plumard. Allez, viens, ma cocotte, on va leur dire au r'voir.

Prends ton morceau d'gigot, allons jusqu'au rivage.

MARTA. –

On leur sou'ait'ra bon vent, bonn' bourre et bon voyage.

À l'embarcadère, où la galère est accostée, le capitaine dirige les portefaix qui charge des malles et des caisses dans la galère nuptiale.

ZITRONI. –

... sous le soleil radieux, spectacle truculent
Des tous les portefaix trimant sous les palans...

LE CAPITAINE, *hurlant aux portefaix*. –

Tire-au-cul ! Bras cassé ! Bon à rien ! Rat d'égout !
Mais vous n'avez donc rien dans la boîte à ragoût ?
Nez-d'-Bœuf, Trois-Poils, Tipiaf, parangons de paresse,
Faut-il que je descende et vous botte les fesses ?

CHŒUR DES GALÉRIENS. –

♪ La galero est nouest'housteau
Plogue ou neve a sian a l'erto
N'aven lansou ni cuberto
Dourmen quatre ou cinq dins un ban
Que n'a pas tré pans de carruro
Semblo fet a la mesuro
D'une caisso per pourta un mouert
Faut que dins aquelle brancado
Mangen et caguen tout ensen... ⁽¹⁰⁾

10. – Chant de galérien, XVII^e :

♪ Sommes à l'air qu'il pleuve ou neige
♪ N'avons drap ni couverture
♪ Dormons à quatre ou cinq par banc
♪ Qui n'a pas trois pans de large
♪ Qui semble fait à la mesure
♪ D'une caisse pour mettre un mort
♪ Il faut que dans cette brancade
♪ Mangeons et chions tout ensemble *La galère est notre maison*
♪ *Sommes à l'air qu'il pleuve ou neige*
♪ *N'avons drap ni couverture*
♪ *Dormons à quatre ou cinq par banc*

LE CAPITAINE, *excédé*. –

Lieutenant !

LE LIEUTENANT. –

Capitaine ?

LE CAPITAINE. –

Par pitié, faites taire
Ces maudits galériens ou mettez-les aux fers !

LE LIEUTENANT. –

Ne sont-ils pas déjà... ?

LE CAPITAINE. –

Peu m'importe ! Allez-y !

À la cantonade.

Se pourrait-il qu'enfin on fit ce que je dis ?

Pour lui-même.

Que diable allais-je faire... ?

Apercevant le jeune couple sur le quai.

Ils sont là !

À la cantonade.

À vos postes !

Bougre de cancrelats, allez, tous à vos postes !

Le couple et sa suite embarque.

Lieutenant !

♪ *Qui n'a pas trois pans de large*
♪ *Qui semble fait à la mesure*
♪ *D'une caisse pour mettre un mort*
♪ *Il faut que dans cette brancade*
♪ *Mangeons et chions tout ensemble.*

LE LIEUTENANT. –

Capitain' ?

LE CAPITAINE. –

Qu'on hisse la grand' voile !

Nos hôtes sont à bord et déjà ils s'installent.

Dénombrant les passagers.

Il n'en manque pas un : Rosnay et puis son frère...

Gabriella, sa femme... Marchaumont, le vicaire...

Et les trois chevaliers. C'est bon, le compte est juste.

Pour lui-même.

Puissions-nous seulement éviter la flibuste...

LE LIEUTENANT, à la cantonade. –

Levez l'ancre, marins, et larguez les amarres !

Que rament les rameurs ! Matelot, prend la barre !

En regardant le ciel.

Et puis souffle le vent, la brise et le zéphyr,

Qu'à Marseille en douceur nous puissions aboutir...

Le bateau s'éloigne, salué par la foule.

ZITRONI. –

Et pendant que les vents les portent vers l'azur,

Moi, Zitroni, j'affirme et dis sans démesure,

Qu'ici vient de s'écrire une page d'histoire.

Mesdames et messieurs, à vous bien le bonsoir.

SCÈNE 2

Les pirates

GABRIELLA, FRANÇOIS, MARCHAUMONT, HUGUES,
LE CH^{ER} DE BRAQUEMART, LE CH^{ER} DES ÉPOISSES,
LE CH^{ER} DES ESGOURDES, L'ÉQUIPAGE DU BATEAU,
MOURAD ET SES PIRATES.

Sur la galère nuptiale.

GABRIELLA, *à la proue du bateau.* –
Ce que la mer est calme et tranquille la brise,
C'est la douceur du miel et la langueur exquise...

FRANÇOIS, *prenant Gabriella dans ses bras.* –
C'est tout pareil à vous, tout aussi exaltant.
Il me tarde d'ailleurs que vienne enfin l'instant...

GABRIELLA. –
L'instant ?

FRANÇOIS. –
L'instant... Ce soir...

GABRIELLA. –
Ce soir ?

FRANÇOIS. –
Ce soir, nous deux...

Un temps.
Enfin, vous voyez bien... Les choses d'amoureux...

GABRIELLA, *comprénant*. –

Plus bas, François, plus bas, nous ne sommes pas seuls.

FRANÇOIS. –

Mais nous sommes mariés. Ils diront ce qu'ils veulent.

MARCHAUMONT. –

Pour ces jeux entre époux, l'église est sans oreilles.

HUGUES. –

Ces jolis gazouillis ? J'ai cru ouïr une abeille.

Nous vous laissons tous deux. Nous allons sur le pont.

BRAQUEMART. –

Vous aurez pour vous seuls la mer et l'horizon...

LA VIGIE. –

Point noir à l'horizon ! Une voile à bâbord !

LE CAPITAINE. –

Vite, vite, ma lunette ! Ah ! Il cingle plein nord !

Que le grand cric me croque, oui, c'est une galère !

LA VIGIE. –

Alerte, ils ont hissé une noire bannière !

LE CAPITAINE, *observant à la lunette*. –

Des pirates, parbleu, et certes pas des moindres !

C'est Mourad, c'est Raïs, j'ai tout lieu de le craindre !

FRANÇOIS. –

Quoi ? Des Barbaresques ? Nous allons en découdre !

À fuir, Gabriella, il te faut te résoudre.

Braquemart, prends soin d'elle et montez dans la barque,

Et toi, mon bon vicaire, à ton tour vite embarque !

MARCHAUMONT. –

Que Dieu nous assiste !

En aparté.

Et surtout me préserve !

J'ai au devant de moi de beaux jours en réserve

Et si je veux demain devenir un évêque,

Il me faut échapper aux suppôts de la Mecque.

GABRIELLA. –

Mon époux, mon amour, près de vous je veux être,

Et ne veux m'éloigner, fût-ce d'un centimètre !

FRANÇOIS. –

Taratata, ma mie, il y a trop de danger !

GABRIELLA. –

Mais je veux moi aussi combattre l'étranger !

FRANÇOIS. –

Ce serait vous livrer à des assauts sauvages

Et m'exposer ainsi à un trop prompt veuvage.

MARCHAUMONT, à Gabriella. –

Vous aurez du courage au moment d'enfanter,

Mais pour l'heure pressons, je suis épouvanté !

GABRIELLA. –

L'abandonner ainsi au milieu des périls ?

CH^{ER} DE BRAQUEMART, à Gabriella. –

N'ayez crainte pour lui, il est des plus virils.

Pourvu en quantité de vaillance et d'audace,

François aura tôt fait que ces Maures trépassent.

LA VIGIE, *à la cantonade*. –

Il vont nous aborder !

FRANÇOIS, *pressant, à Gabriella*. –

Chérie, grimpez à bord !

LE CAPITAINE, *à la cantonade*. –

À moi, les canonniers ! Chargez jusqu'à raz-bord !

GABRIELLA, *à François*. –

Je ne fuis qu'à votre ordre et vous confie au Ciel !

MARCHAUMONT. –

Montez, madame, vous avez dit l'essentiel.

Gabriella, aidée par le Ch^{er} de Braquemart, prend place dans la barque où se trouve déjà Marchaumont. La barque s'éloigne.

Seigneur, il était temps !

Aux rameurs.

Ramez, ramez, vous autres !

Rejoignons l'Italie ainsi que des apôtres.

GABRIELLA, *à François*. –

Adieu !

FRANÇOIS, *à Gabriella*. –

Adieu !

MARCHAUMONT. –

Oui, oui, c'est ça, adieu, adieu...

LE CAPITAINE. –

Ils nous offrent le flanc ! Allez-y, les gars, feu !

DJIBRIL, *secoué par les coups de canon*. –

Par la barbe du Prophète !

HASSAN, *idem*. –

Allah le bénisse !

DJIBRIL. –

Ils ont manqué de peu nous jeter dans l'abysse !

MOURAD. –

Hardi, hardi, pillards ! Ni pitié ni quartier,

Coupez, brisez, tuez, aucun n'est innocent.

Je veux que ce bateau soit rougi de leur sang !

Et qu'au son de mon nom, sur terre et sur la mer,

De partout l'on s'écrie : « C'est l'enfant des enfers ! »

Ha ha ha !

HASSAN, DJIBRIL ET LES AUTRES PIRATES. –

Ha ha ha !

FRANÇOIS. –

Serait-ce l'abordage ?

CH^{ER} DES ÉPOISSES. –

Oui-da ! Et nos épées nous feront de l'usage !

CH^{ER} DES ESGOURDES. –

Ça, pour sûr, chèrement nous vendrons notre peau !

HUGUES. –

Mais non sans les avoir débités en copeaux !

FRANÇOIS. –

Hugues, mon frère, viens. Battons-nous de concert,
Montrons notre bravoure à ces damnés Berbères.

HUGUES. –

Rejetons à la mer ces infâmes païens,
Ce sont les éternels ennemis des chrétiens.

*C'est l'abordage. Les pirates (dits Pirate) prennent le navire
d'assaut et le combat s'engage entre eux et les marins italiens
et français (dits Marin), à coup de pistolet et surtout à l'arme
blanche. La bataille tourne à l'avantage des pirates.*

PIRATE. –

À mort, à mort !

MARIN. –

Tue ! Tue !

PIRATE. –

Palsambleu !

MARIN. –

Boit-sans-soif !

PIRATE, *au précédent.* –

Je te troue, je te tue, voilà ton épitaphe !

MARIN. –

Je pérís, je succombe et voici que je meurs !

PIRATE, *au précédent.* –

C'est bien, tu es gentil.

À un autre marin.

Et toi, vieux cachalot,
Que fais-tu là céans ? Tu seras mieux dans l'eau.
Allez, on saute, on plonge, on apprend à nager.

MARIN, *passé par dessus bord, au précédent.* –
Mais rendez-moi les bras dont vous m'avez privé,
Par pitié, glou, glou, glou ! Glou, glou, glou, je me noie...

PIRATE, *piqué au pantalon.* –
Mais que fait ton épée plantée entre mes noix ?

MARIN, *au précédent.* –
Elle veut en déloger le petit astück,
Qui taquine un peu trop les jolis abricots !

PIRATE. –
Percé de toutes parts, sur le point de périr,
J'en tuerai quelques uns rien que pour le plaisir...

MARIN. –
Ah, traître, lâche, couard !

PIRATE, *au précédent.* –
Je t'ai fendu en deux !

MARIN, *au précédent.* –
Je me vois l'intérieur...

PIRATE, *au précédent.* –
Et c'est tout merdouilleux !
Ha, ha ha ha ha ha !
Pourfendu à son tour.
Argh ! Mais quoi ? Mais qu'est-ce ?

MARIN, *au précédent.* –

Je venge un camarade et punis ta bassesse !

Attaqué.

À moi, marins, à moi ! Ils sont trois, je suis seul !

AUTRE MARIN. –

Ils sont trois contre lui à coudre son linceul,

Courons à son secours !

AUTRE MARIN, *au précédent.* –

Nous n'avons pas le temps,

Nous sommes submergés par les Mahométans !

Attaqué.

Par Dieu, le fi de garce, il m'a crevé la panse !

AUTRE MARIN, *au précédent.* –

Je glisse dans ta tripe et m'échoue sans défense !

Ah, supplice, ah, douleur ! Mes globes oculaires !

PIRATE, *ayant énuclé le précédent.* –

Que voilà deux beaux yeux qui font bien mon affaire.

Il n'en manque plus qu'un pour finir ma brochette.

Où pourrais-je à présent plantouiller ma fourchette ?

MARIN, *volant suspendu à une guinde.* –

Survolant le carnag', tel un ange vengeur,

Ma lame est une faux qui ajoute à l'horreur !

Et couic, tombe une tête, et pfuit, elle roule, roule.

Et clac, un bras ! Et vlan ! En plein dans la boutroule ⁽¹¹⁾ !

11. – *Nombril*, argot belge.

MOURAD, à la cantonade. –

Tuez, tuez les tous ! Écorchez-moi ces rats,
Leur mort est un triomphe. Hardi, les gars ! Hourra !

TOUS LES PIRATES. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hourra !
Tous les marins du monde, on les écorchera !

MARIN, juste avant d'être tué. –

« Vous verrez du pays », qu'ils disaient, les menteurs.
Me voilà bien marri quand pour moi sonne l'heure...

AUTRE MARIN, idem. –

Sainte Marie, je meurs. Priez, priez pour moi.
Puissiez-vous m'accueillir chaudement dans vos bras...

PIRATE À LA BROCHETTE. –

Ma brochette est complète et je vais la manger.
Arrosons-la d'un peu d'eau de fleur d'oranger...
C'est croquant, c'est goûteux... En un mot, un délice.
Ah, et ce petit goût ! Comme un goût de réglisse...

CH^{ER} DES ÉPOISSES. –

Nous croulons sous le nombre et n'allons pas tenir.
J'en tue un, aussitôt ils sont trois à venir.
Mon bras est fatigué de tant assassiner.
La mort danse partout et nous vient lacer.

CH^{ER} DES ESGOURDES. –

Ne perdez pas espoir et croyez que le Christ
Saura nous épargner un sort qui nous attriste.

CH^{ER} DES ÉPOISSES. –

J'ai la foi, mon ami, mais est-ce bien utile ?
La foi, en cet instant, me paraît bien futile...
À tribord, attention !

CH^{ER} DES ESGOURDES, *pourfendant un pirate.* –

Tiens, prends ça, vilain Maure !
L'assaillant est tué.
Vous vous laissez aller, chevalier. C'est à tort.
Dieu n'est que sagesse et bonté. Il ne saurait...
Le Ch^{er} des Esgourdes est tué à son tour.

CH^{ER} DES ÉPOISSES. –

Miséricorde ! Il est saigné comme un goret !
Hugues ! François ! À moi !

HUGUES, *au Ch^{er} des Époisses.* –

Je vole à ton secours !
Si je peux je serai ton ultime recours...
Le Ch^{er} des Époisses est tué.
Hein ? Mais quoi ? Mais comment ? Il est déjà trop tard ?
Les Sarrasins l'ont eue, la peau de ce castard ⁽¹²⁾ !

FRANÇOIS, *se signant, à Hugues.* –

Enfer et damnation ! Comment vas-tu, mon frère ?

HUGUES. –

Je pourrais aller mieux sans tous ces cimenterres.
J'ai les pieds dans le sang de mes amis fidèles,
L'équipage en entier est taillé en rondelles

12. – *Costaud*, argot belge

Hassan et Djibril fondent sur Hugues.

Et je suis assailli par deux odieux barbares !

FRANÇOIS. –

Je suis à toi, j'accours ! Tiens bon ! Tiens bon la barre !

DJIBRIL. –

Ils ne sont plus que deux. Je te propose, Hassan,
Puisque Mourad...

HASSAN. –

Qu'Allah le comble de ses mannes.

DJIBRIL, *à propos de François.* –

... a soin de pourchasser le plus vaillant de tous,
À propos de Hugues.
Que nous asticotions ce gentil petit mousse...

HUGUES. –

Je vous attends, marauds !

HASSAN. –

Une idée de génie !
Nous nous délasserions par quelques vilénies.
Nous pourrions l'attacher au poteau de torture
Et voir combien de temps la souffrance il endure.

DJIBRIL. –

Plaisante perspective ! Il ne nous reste plus...

HUGUES. –

Coquins ! Forbans ! Pouilleux ! Mon tourment vous eût plu,
Mais c'était sans compter sur mon habilité
À manier cette épée !

HASSAN. –

Ah, quelle agilité !
Joli mousse, attention, tu pourrais te blesser !

DJIBRIL. –

Encore un moment, il sera relâché ⁽¹³⁾.

*Le combat se poursuit entre Hugues, Hassan et Djibril.
Mourad affronte François en combat singulier.*

MOURAD, à François. –

Allah est grand, je te tiens, comte de Rosnay !
Ton courage est immense et je le reconnais,
Mais je vais te tuer, c'est écrit, tu le sais.
Viens un peu par ici...

FRANÇOIS. –

Pauvre vide-gousset,
Tu n'auras pas ma peau, je tannerai ton cuir
À coups de botte au cul. Crois-moi, il va t'en cuire.
En garde, assassin ! Je brandis ma rapière,
Je pointe, je me fends, te perce la soupière.

MOURAD. –

Ah, la feinte est jolie et secrète la botte,
Tu m'as égratigné, carogne polyglotte !
Ces trois gouttes de sang, tu vas les payer cher.

FRANÇOIS. –

Comme on dit à Marseille : « On verra bien, peuchère ! »

13. – Se dit d'un animal trop longtemps poursuivi qui s'arrête épuisé.

Les deux combats, celui de Hugues contre Hassan et Djibril et celui de Mourad contre François, se poursuivent un moment sous l'œil connaisseur des pirates par ailleurs victorieux. Soudain, la poulie d'une vergue se détache et vient frapper François à l'arrière de la tête, le laissant assommé à la merci de Mourad.

FRANÇOIS. –

Ah !

HUGUES. –

Par le Ciel ! François !

FRANÇOIS, *ébourbi*. –

Qu'est-ce donc ? Tout est noir...

HUGUES. –

Redresse-toi, François, ou c'est le désespoir !

MOURAD, *à Hugues*. –

Je dirais, quant à moi, que c'est la providence
Qui lui veut épargner de terribles souffrances.

À François.

Tiens !

Mourad poignarde François.

FRANÇOIS. –

Ah !

HUGUES. –

Non ! Non !

MOURAD. –

Et tiens !

Idem.

FRANÇOIS, *à Hugues.* –

Mon frère, je suis mort !

Enfuis-toi si tu peux, ne sois pas Matamore.

Ma vie s'échappe et rien, non, rien ne la retient.

C'était là, je le crains, notre ultime entretien.

HUGUES. –

Non !

FRANÇOIS. –

Si, hélas...

HUGUES. –

Non ! Non !

FRANÇOIS. –

Je te fais mes adieux...

MOURAD. –

Qu'il est doux d'écouter le son mélodieux

Du râle d'un mourant. Encor' ? Non ? C'est fini ?

Mourad s'assure que François n'est plus.

Ça y est, il est parti.

HUGUES, *à Mourad.* –

Maudit ! Je te honnis !

MOURAD, *à Hassan et Djibril, à propos de Hugues.* –

Glapira-t-il encor', ce pompeux paltoquet ?

Que ne l'achève-t-on d'un bon coup de mousquet ?

DJIBRIL. –

Tout de suite, Mourad, nous lui réglons son compte !

Hugues saute à l'eau.

HASSAN. –

Trop tard ! Il a sauté ! Honte à lui !

À Hugues.

Honte ! Honte !

Tu fuis comme un lapin ! Reviens ici combattre !

MOURAD. –

La mer est une rude et terrible marâtre.

Il s'en voudra bientôt de n'être mort ici

Quand tout ce qui l'attend, ce sont des poisson scies.

L'heure est à la victoire...

LES PIRATES. –

Hourra !

MOURAD. –

Savourons-la.

TOUS LES PIRATES. –

Hourra !

MOURAD. –

Que l'on nettoie ce dont la vue se navre,

Ces têtes, ces mollets, enfin, tous ces cadavres.

Qu'on fasse place nette et remonte des cales

L'argent, l'or et le vin, toute chose amicale.

TOUS LES PIRATES. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hourra !

Tous les marins du monde, on les écorchera !

La scène se vide des pirates. Hugues nage.

HÉRAUT. –

Et pendant que Mourad faisait vile ripaille,
Tout réjouï qu'il était de la grande bataille,
Hugues nageait sans trêve et gonflait de ses pleurs
Des flots bien moins amers que ne l'était son cœur.
Enfin, à l'horizon, voici la Ligurie
Où l'attend tout un peuple entre peine et furie.
On l'accueille, on le sèche, on le mène au palais.
Aux pieds de Marchaumont, il exhibe ses plaies...

SCÈNE 3

La fausse vérité

HÉRAUT, HUGUES, GABRIELLA, UN ANGE.

Au Palais Rouge.

HUGUES. –

Mon demi-frère est mort, tué de main de Maure !

MARCHAUMONT. –

Tu t'es très bien battu, ne souffre aucun remord.
Il te faut désormais prouver ta grandeur d'âme,
Car tu dois sur le champ annoncer tout le drame
À celle qui ignore qu'hier encor' mariée,
Elle se trouve aujourd'hui de veuvage endeuillée.
Songe à ce que l'honneur te commande de faire...

HUGUES. –

Que me commande-t-il ? Dis-moi, mon bon vicaire.

MARCHAUMONT. –

Puisque la destinée a emporté François,
Que son titre et son rang sont à présent à toi,
Sauve Gabriella d'un sort par trop funeste.
En effet, le tragique agit comme une peste :
Bientôt, d'elle on dira qu'elle est de celles-là
Qui portent le malheur et font sonner le glas ;
Elle finira enclose au fin fond d'un couvent.
Vas, vas auprès d'elle et par des mots émouvants
Assure son destin : demande-lui sa main.
Fais-le dès maintenant et n'attends point demain.

Hugues se rend auprès de Gabriella et lui annonce à voix basse et à genoux la mort de François. Gabriella éclate en sanglots.

GABRIELLA. –

Ah ! Qu'ai-je fait au Ciel pour souffrir à ce point ?

HUGUES. –

Pleurez, Gabriella, pleurez sur mon pourpoint.
Faites-en un mouchoir inondé de vos larmes.
Tous deux nous partageons une semblable alarme.
Vous perdez un époux et moi je perds un frère...
Enfin, un demi-frère, car nos mères diffèrent...

Pour lui-même.

Là n'est pas la question.

À Gabriella.

Nous perdons le même homme.

GABRIELLA. –

Ahé, mon beau François ! Où es-tu, mon bonhomme ?

HUGUES, *montrant sa poitrine*. –

Ici, Gabriella, dans nos cœurs, pour toujours.

Maintenant, s'il vous plaît, souffrez un brin de cour.

GABRIELLA. –

Ai-je bien entendu ?

HUGUES. –

Oui, oui, mais n'ayez crainte.

GABRIELLA. –

Ce jour, au jeu d'amour je me verrais contrainte ?

Qu'est-ce cela, monsieur ? Que voulez-vous me dire ?

Que ma grande douleur excite vos désirs ?

HUGUES. –

Madame, pas du tout, je suis bien triste aussi,

Mais c'est que... C'est...

GABRIELLA. –

Parlez ! Ou bien sortez d'ici !

HUGUES. –

C'est que c'est compliqué.

GABRIELLA. –

Et en quoi, je vous prie ?

HUGUES. –

En quelques mots, voilà, sans aucun parti pris :

À peine mariée, votre mari trépasse...

GABRIELLA. –

Et ?

HUGUES. –

Eh bien, l'on dira que vous portez la poisse.

Gabriella reste interdite.

Et vous n'en pourrez mais : c'est la superstition.

C'est d'abord un soupçon, puis une punition.

Aux mines éplorées vous verrez succéder

Des maisons et des cœurs à tout jamais fermés.

Vous serez accusée de ne point porter chance.

Vous pousserez la porte et l'on fera silence.

Partout, l'on vous fuira, vous serez isolée,

Et vous mourrez recluse en un lieu désolé.

Je veux vous épargner.

GABRIELLA. –

Comment ?

HUGUES. –

Épousez-moi.

GABRIELLA. –

Vous épouser ?

HUGUES. –

Oui.

GABRIELLA. –

Vous ?

HUGUES. –

Oui.

GABRIELLA. –

Vous ?

HUGUES. –

Moi.

GABRIELLA. –

Non !

HUGUES. –

Si, moi.

Pensez, Gabriella, réfléchissez cela :

Je l'aimais, vous l'aimiez. Qu'y avait-il donc là,

Entre nous ? De l'amour. Déjà, c'était l'amour.

L'amour de lui, François. Il n'est plus, mais l'amour,

L'amour est encor' là. Faut-il que nos détresses

Tuent ce beau sentiment et règnent en maîtresses ?

Irons-nous vous et moi, chacun dans son recoin,

Souffrir en solitaire et crever de chagrin ?

Non, Gabriella, non, je m'y refuse et crois

Deviner dans vos yeux que ce chemin de croix

Ne vous engage pas. Votre main, là, donnez...

GABRIELLA, *pour elle-même*. –

Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as tu abandonnée ?

Un temps. À Hugues.

Je vous sais gré, monsieur, de vos consolations,

Et pour l'amour de lui, que tant nous chérissions,

Comme pour l'avenir de nos nobles maisons,

Je plie et je souscris à toutes vos raisons.

Si tant est que vos vœux de mon père aient l'appui,

Je vous donne ma main et ce, dès aujourd'hui.

Mais mon âme est meurtrie tout comme l'est mon cœur,
Vous souffrirez, monsieur, le long temps de mes pleurs.
Mon mari, votre frère, a la mer pour tombeau
Et sa dépouille flotte au milieu des cabots ⁽¹⁴⁾.
On sait si mal prier les trépassés en mer...
Leur mort pourrait bien être une odieuse chimère,
Leur silence est de plomb et l'on attend un signe.
Non, rien ne fait jamais que l'espoir se résigne :
Leur mort n'a point de corps, leur âme est dans le vide.
Je serai votre femme et vous serez mon guide ;
Pour l'heure, laissez-moi, je prie pour son salut.

HUGUES. –

C'est à cette ferveur que le Ciel évalue
Combien votre âme est belle et pure votre foi.
Je m'en vais sur le champ rassurer beau-papa.

Hugues sort. Gabriella entre en prière. Entre Gabriel.

GABRIEL. –

Ô, la pauvre pauvrette, elle pleure et sanglote,
Les hoquets du chagrin lui agitent la glotte.
Que dit-elle en son âme essorée de douleur ?
Gabriel écoute la prière de Gabriella.
Ah, l'infâme nouvelle ! Ah, l'horrible malheur !
Son époux se serait abîmé dans les flots
Et c'est Mourad Raïs qui le poussait à l'eau !
Le salut de son âme, elle l'ignore encore :
« Est-il en paradis ou chez les méchants morts ?

14. – Nom courant de divers poissons communs en Méditerranée.

» Dépourvue de tombeau, sa dépouille mortelle
» L'a-t-elle condamné à l'errance éternelle ? »
Ah, la pauvre pauvrette, affreux est son tourment !
Je ne puis la laisser souffrir trop longuement.
Je remonte illico m'enquérir du défunt
Pour savoir où son âme est rangée à la fin.
Après, je reviendrai au milieu de ses songes
Et je l'informerai sans triche ni mensonge.

Gabriel vole vers le Ciel. Gabriella arrête sa prière.

GABRIELLA, *regardant l'air autour d'elle.* –
Ce que c'est, la douleur ! Il m'a semblé qu'un ange,
Descendait d'un tableau. Quelle impression étrange...
C'était cet ange-là qui chuchote à Marie
Et lui dit doucement : « Tu vas donner la vie »...

SCÈNE 4

La vraie vérité

GABRIEL, URIEL, RAPHAËL, AZAZEL, ANGELOTS,
S^T PIERRE, L'ÂME DAMNÉE D'UN PIRATE.

Aux portes du paradis.

GABRIEL, *à ses trois collègues.* –
Avez-vous vu S^t Pierre ?

URIEL. –
Il revient dans l'instant.
Il était fatigué, il a pris un moment.

RAPHAËL. –

Car, crois-nous si tu veux, ici c'est un enfer !
En Chine, c'est la guerre, en Bosnie, c'est la guerre,
Partout, on s'entretue, s'étripe et s'assassine.

AZAZEL. –

Et puis le quotidien : sorcières qu'on calcine
Et païens pendouillés, morts de faim, morts de froid,
Glissades et noyades et chutes de beffroi.
À croire qu'aucun ne meurt au faîte de son âge.

URIEL, à Gabriel. –

Comme tu peux le voir, nous avons de l'ouvrage,
Car tous ces braves gens, honnêtes ou bandits,
Sont certains d'être tous dignes du paradis.

Entre St Pierre.

Ah, tu cherchais St Pierre et le voilà. St Pierre !

ST PIERRE. –

Et quoi encore ?

GABRIEL. –

Une question prioritaire.

ST PIERRE. –

Tiens, pour changer ! Et qu'est-ce ?

GABRIEL. –

Une jeune épousée,
Son homme est mort en mer. Je voudrais l'apaiser :
Y aurait-il ici-haut un certain de Rosnay ?

ST PIERRE. –

Crois-tu qu'on ait le temps ? C'est être bien benêt !
Les marins trépassés se comptent par milliers.
Ce n'est pas, ce me semble, une priorité.

GABRIEL. –

C'est que l'homme est bien né et l'épouse aussi bien.

ST PIERRE. –

Ils sont nobles ?

GABRIEL. –

Si fait.

ST PIERRE. –

Alors, dans ce cas... Viens.
En confidence.
Nous avons un accord avec le Vatican,
Certains morts sont, disons, un peu plus conséquents...
Ouvrant un registre.
De Rosnay, disais-tu ?

GABRIEL. –

François de son prénom.

ST PIERRE, *compulsant le registre.* –

François... Rosnay... Non, non... Personne de ce nom.
Chrétien ?

GABRIEL. –

Assurément.

ST PIERRE. –

Gourmand ?

GABRIEL. –

Pas que je sache.

S^T PIERRE. –

Menteur ?

GABRIEL. –

J'en doute fort.

S^T PIERRE. –

Meurtrier ? Cela fâche.

GABRIEL. –

Deux ou trois mécréants...

S^T PIERRE. –

Autant dire personne.

Eh non, il n'est pas là.

GABRIEL. –

Ah, voilà qui m'étonne,

Il est pleuré partout ! Serait-il dans les limbes ?

S^T PIERRE, *balayant l'hypothèse*. –

Pour les petits enfants ; non, non, pas dans les limbes...

Pensif.

Où l'a-t-on pu ranger ?

GABRIEL. –

Peut-être au purgatoire ?

S^T PIERRE. –

Peut-être. Attends...

Consultant un autre registre.
Pas de Rosnay au répertoire.
Mais où Diable est-il donc ?

GABRIEL. –

Ah ! Et chez Lucifer ?

S^T PIERRE, *sceptique*. –

Les termes de l'accord disent bien qu'aux enfers
N'iront que les petits, les vilains : le rebut.
Mais on ne sait jamais ; convoquons Belzébuth.
Aussitôt paraît Belzébuth. Surpris, à Gabriel.
Ah ! Il est déjà là ! Je me fais toujours prendre.

BELZÉBUTH. –

Vous m'avez appelé. Quel service vous rendre ?

S^T PIERRE, *à Belzébuth*. –

Auriez-vous par hasard un François de Rosnay ?
Nous le cherchons partout, dans toutes nos rubriques...

BELZÉBUTH. –

Non.

S^T PIERRE. –

Vraiment ? Non ? C'est sûr ? Un « Non » catégorique ?

BELZÉBUTH. –

Pour gérer les enfers, c'est un impératif,
Il faut être précis, ponctuel, attentif.
Ce monsieur de Rosnay n'est pas de mon ressort.

S^T PIERRE. –

Voilà qui est fâcheux.

BELZÉBUTH. –

Est-il tout à fait mort ?

GABRIEL. –

C'est ce qu'on dit sur terre.

BELZÉBUTH. –

Ah, ce qu'on dit sur terre...

Et qui dit qu'il est mort ?

GABRIEL. –

Sa femme et puis son frère.

En un mot, la famille.

BELZÉBUTH. –

Ah, la famille... Dites.

S^T PIERRE. –

Oui ?

BELZÉBUTH. –

Me vient une idée...

S^T PIERRE. –

Ah ?

BELZÉBUTH. –

Peut-être insolite :

Pourquoi n'ouvrez-vous pas le grand livre du temps

Dans quoi sont consignés tous les événements ?

Qu'il vive ou qu'il soit mort, cela sera écrit.

S^T PIERRE, *ravi, à propos de Belzébuth*. –

Mais oui ! Qu'il est malin ! Un prodige d'esprit !

À Uriel et Azazel.

Uriel ! Azazel ! Vite ! Allez chercher le livre !

Sur l'apparence du livre.

Le plus gros d'entre tous, avec un dos de cuivre !

À Belzébuth.

Merci, Belzébuth, nous étions au supplice.

Sans votre aide, nous chercherions toujours.

BELZÉBUTH. –

Service.

Uriel et Azazel ont apporté le livre. St Pierre s'y plonge.

ST PIERRE. –

Bon.

À Gabriel.

Quand serait-il mort ?

GABRIEL. –

Hier.

ST PIERRE. –

Où donc ?

GABRIEL. –

Sur mer.

ST PIERRE. –

Mais encore ?

GABRIEL. –

Au combat.

S^T PIERRE. –

Contre qui ?

GABRIEL. –

Des corsaires...

Un pirate d'Alger...

Cherchant le nom.

Son nom...

BELZÉBUTH. –

Mourad Raïs ?

GABRIEL. –

Mourad Raïs, c'est lui !

BELZÉBUTH, *songeur*. –

Admirable de vice.

S^T PIERRE. –

J'ai trouvé ! C'est ici, tout en bas de la page.

À Raphaël.

Veuillez m'illuminer, je lirai le passage.

Raphaël fait briller son auréole.

Merci.

Loupe à la main, lisant.

Voyons, voyons...

*Cependant, pirates et marins reviennent sur scène
et reprennent leurs places. Lisant à voix haute.*

« Gna gna gna, gna gna gna,

» Gna gna gna... » Ah, ici : « De Rosnay se signa. »

GABRIEL, *lisant par dessus l'épaule de S^t Pierre*. –

Ici ? Là ?

BELZÉBUTH, *idem.* –

Pourquoi pas ? Un peu plus haut peut-être...
En telle circonstance, il ne faut rien omettre.

S^T PIERRE, *montrant un passage du livre, un peu agacé.* –

Bon, là alors ?

GABRIEL, *ayant regardé, à Belzébuth.* –

Là ?

BELZÉBUTH, *ayant regardé.* –

Là.

S^T PIERRE. –

Nous sommes tous d'accord ?

BELZÉBUTH. –

Oui-da. Permettez-moi d'appeler en renfort,
Pour dresser le décor et agencer la scène,
Deux ou trois diabolins dont je suis le mécène.

S^T PIERRE. –

Faites donc, mon ami, allons à l'essentiel.
Je les ferai aider des angelots du Ciel.

Apparaissent les diabolins.

BELZÉBUTH. –

Asmoth et Abbadon, apportez-nous la mer.
Matséma, Sheïtan, envoyez la galère.

S^T PIERRE. –

Uriel et Azazel, disposez les étoiles.
Quant à toi, Raphaël, peux-tu hisser les voiles ?

BELZÉBUTH. –

Moloch, Mammon, Macron, installez tous les hommes...
Les sabres, les canons... Et voilà, nous y sommes.

S^T PIERRE, *lisant*. –

Alors, où en étais-je ? Ils ont quitté le port...
Ah, voilà, c'est ici...

CH^{ER} DES ÉPOISSES, *à propos du Ch^{er} des Esgourdes*. –

Le chevalier est mort !
Hugues ! François ! À moi !

HUGUES, *caché, à part*. –

Il en a de biens bonnes !
Je suis trop occupé à sauver ma personne.
*À propos de Hassan et Djibril qui viennent vers
lui sans l'avoir vu.*
Horreur et damnation ! Ils m'arrivent dessus !
Où me cacher ? Dans quoi ? Glissons-nous dans ce fût.
Entrant en partie dans un tonneau.
Mais pourquoi ces tonneaux sont-ils donc si étroits ?
À propos de Hassan et Djibril.
Ces deux affreux vautours reniflent une proie.
Pourvu que les anchois qui sont dans ma cachette
Leur gâtent l'odorat et me sauvent la tête.

FRANÇOIS, *pourchassé par Mourad et d'autres pirates*. –

Par le Ciel, quel péril ! Mais où est donc mon frère ?

HUGUES, *ayant entendu François, pour lui-même*. –

Pourquoi ce cornichon ne sait-il pas se taire ?
L'équipage en entier est taillé en rondelles,

Ne restent que nous deux contre les infidèles.
Si ces buveurs de sang le croient seul rescapé,
En toute discrétion, je pourrais m'échapper...

DJIBRIL, *observant autour de lui, à Hassan.* –

N'en vit donc plus qu'un seul ? Dis-moi, mon frère, Hassan,
Là-bas, Mourad...

HASSAN. –

Qu'Allah le comble de ses mannes.

DJIBRIL. –

... combat, semble-t-il, le tout dernier gentilhomme.
N'y aurait-il pas encor' quelque rogaton d'homme ?

HUGUES, *à voix basse, indigné.* –

Rogaton, rogaton !

HASSAN, *à Djibril.* –

Je ne crois pas, hélas.
Mais si de trucider jamais je ne me lasse,
Une attraction pourtant me plaît bien plus encore,
C'est contempler Mourad faire une mise à mort.

DJIBRIL. –

Beau programme, en effet. Et si l'on s'asseyait ?
Ces tonneaux nous feront d'excellents tabourets.

*Hassan et Djibril prennent place sur deux tonneaux, puis
sortent une bouteille de rhum et deux godets qu'ils posent
sur le tonneau de Hugues. Les pirates trinquent et assistent
au combat entre Mourad et François.*

MOURAD. –

Allah est grand, je te tiens, comte de Rosnay !
Et je vais te tuer, c'est écrit, tu le sais.

FRANÇOIS. –

En garde, assassin ! Je brandis ma rapière,
Je pointe, je me fends, te perce la soupière !

Mourad et Hassan combattent.

HASSAN. –

Ce Français, sans conteste, est une fine lame.

DJIBRIL. –

Pour autant, à coup sûr, il va perdre son âme.
Notre chef le domine et s'amuse avec lui.

HASSAN, *à propos de François.* –

Mais il est élégant, courageux et hardi.

MOURAD. –

Ah, la feinte est jolie et secrète la botte,
Tu m'as égratigné, carogne polyglotte !
Ces trois gouttes de sang, tu vas les payer cher.

FRANÇOIS. –

Comme on dit à Marseille : « On verra bien, peuchère ! »

DJIBRIL, *rêveur.* –

Marseille...

À Hassan.

Il t'en souvient ?

HASSAN. –

La salade d'anchois ?

DJIBRIL, *idem.* –

L'auberge sur le port et tous ces mets de choix...

Tiens, rien que d'y penser, cela me donne faim.

Cherchant des yeux.

N'est-il rien par ici pour nous faire un festin ?

HASSAN, *lisant l'inscription sur le tonneau de Hugues.* –

Quel hasard, des anchois !

DJIBRIL. –

Oh, la belle surprise !

Débouchons sans tarder ce fût de gourmandises...

HUGUES, *alerté.* –

Plaît-il ?

Cependant, alors qu'il se bat comme un beau diable,

François reçoit une poulie sur l'arrière de la tête et tombe

à terre.

FRANÇOIS. –

Ah !

HUGUES, *ayant entendu le cri de son frère.* –

C'est François ?

FRANÇOIS. –

Qu'est-ce donc ? Tout est noir...

HUGUES. –

C'est lui ! Pile au moment où ces hideux barbares

Sont affamés d'anchois au piment d'Espelette
Et s'en vont, c'est certain, découvrir ma cachette !
Du tonneau, des deux mains, tenons bien l'embouchure.

HASSAN, *plein d'appétit*. –

Je puis déjà sentir le goût de la saumure...

MOURAD, *à propos de François, inconscient*. –

Ce bougre de Français me gâche mon plaisir,
Il est trop étourdi pour goûter de souffrir.

DJIBRIL, *à propos du tonneau*. –

Ah, fichtre, ce tonneau est rudement scellé !

HASSAN, *idem*. –

Nous allons bien finir par le décapsuler.

MOURAD, *réfléchissant au sort de François*. –

Me faut-il l'achever quand il est dans les pommes
Ou attendre un moment qu'il ait fini son somme ?

DJIBRIL, *à Hassan*. –

Appuie de ce côté, je vais faire levier...

HASSAN. –

Continue, tu y es, il va se soulever...

MOURAD. –

D'un côté, j'aimerais lui pincer la tripaille
Pour me détendre un peu après cette bataille.
De l'autre, en l'égorgeant quand il est endormi,
Je me montre clément pour ce jeune roumi ⁽¹⁵⁾,

15. – De l'arabe *rūmī*, infidèle.

Donc agréable à Dieu...

HASSAN, *le tonneau s'étant ouvert.* –

Ah, voilà l'anchoïade !

DJIBRIL, *découvrant Hugues et le tirant des anchois.* –

Et en plat principal, cette étrange naïade...

MOURAD, *découvrant Hugues.* –

Quelle heureuse trouvaille ! Et qui arrive à point.

À Hugues.

Venez, monsieur, venez, ne soyez pas chagrin.

Hassan et Djibril portent Hugues devant Mourad.

Vous me tirez d'un cruel embarras, vraiment.

Entre martyriser et me montrer clément,

Je n'ai plus à choisir.

Montrant François.

Sous vos yeux, je l'égorge.

Après quoi je vous mets sur un bon feu de forge,

Embroché par le fond ainsi que chez les phoques,

Vous criez, vous pleurez, votre épiderme cloque :

Je jouis de votre peine et j'ai été clément.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

Hugues bredouille.

Parlez distinctement.

Hugues bredouille encore.

Cherchez vos mots, monsieur, cependant que je cherche

Un pic ou un bâton ou peut-être une perche,

Une perche solide, aux bonnes dimensions,

Qui vous aille recta de la glotte au croupion.

HUGUES. –

Hem. Je crois deviner, votre munificence,
Que plus que tourmenter, vous aimez la finance.
C'est pourquoi, j'en suis sûr, nous tomberons d'accord :
Tuez-le d'un bon coup et je vous couvre d'or.

Cependant que Mourad cherche une perche.

MOURAD. –

Le tuer ? Soit. Mais toi ? D'où viendrait ta fortune ?
Tu sens trop le poisson pour promettre la lune.

HUGUES. –

C'est que, monsieur, cet homme...

MOURAD. –

Oui ?

HUGUES. –

Cet homme est mon frère.
Enfin, mon demi-frère...

MOURAD. –

Un bâtard de ton père ?

HUGUES. –

Si son père et ma mère avaient été mariés
Il serait le bâtard, je serais l'héritier.
Vous pouvez cependant, d'un seul coup de rapière,
Doublerez votre richesse et me tirer d'ornière.

MOURAD. –

Dites m'en un peu plus.

HUGUES. –

Vous le tuez, j'hérite.
Tout : le titre et le rang, Même la favorite :
Doria ne voudra pas que soit rompue l'alliance
De Gên' en Italie et de Rosnay en France.

MOURAD. –

Oui, bien, et puis ?

HUGUES. –

Sitôt dans mon comté, je paie.
Je vous fais délivrer sur un compte secret
Disons, tenez, en Suisse, une somme coquette
Qui vous vient sans lutter ni braver les tempêtes.

MOURAD. –

Et mon plaisir alors ?

HUGUES. –

Vous pourrez l'acheter.
Tout s'achète et se vend, jusqu'à l'iniquité.

MOURAD, *ayant trouvé la perche.* –

C'est tentant, mais, monsieur, j'aime mieux ma manière.
Je vais vous embrocher et tuer votre frère.

À Hassan et Djibril.

Là, déculottez-le, j'ai trouvé le bon pieu.

Hassan et Djibril obéissent.

HUGUES. –

Non, non, non, attendez, je vous propose mieux !

Mourad rapproche deux barriques qui feront des chenets.

MOURAD. –

Nous l'allons disposer entre ces deux chenets...

HUGUES. –

La famille Doria et celle de Rosnay
Font partout sur la mer un trafic florissant...

MOURAD. –

Et allumer un feu...

HUGUES. –

Je donne dix pour cent !
*Mourad s'interrompt et interrompt Hassan et
Djibril d'un geste.*

Sur tout ! La soie, le vin, les nègres, les épices !
Sur tout ! Sur tout ce dont nous tirons bénéfice.

Un temps. Mourad réfléchit.

MOURAD. –

Vingt.

HUGUES. –

Vingt ?

MOURAD. –

Vingt.

HUGUES. –

Vingt pour cent ? Mais vous m'assassinez !
Se rendant compte de ce qu'il dit.
Enfin, non ! Vingt pour cent me semblent raisonnables,
Hautement équitables. Vous êtes bien aimable.

MOURAD. –

Et j'ajoute une clause à cet heureux partage.
Je ne tue pas ton frère, il me reste en otage.
On dira qu'il est mort, tué de main de Maures.
Qu'il te prenne l'envie de rompre notre accord,
Je le montre vivant à la face du monde
Dévoilant ce faisant combien tu es immonde.
Qu'en dis tu ?

HUGUES. –

Eh, ma foi, c'est très bien, c'est parfait.

MOURAD. –

Comme quoi bien souvent, c'est vrai, le crime paie.
À Hassan et Djibril.
Qu'on le jette à la mer.

HUGUES. –

Sans canot ? J'ai bien peur...

MOURAD. –

Tu n'auras qu'à nager. La côte est à quatre heures.
Allez, allez, fissa.
Hugues est passé par dessus bord. À propos de François.
Descendez-le en cale,
Et veuillez ménager sa valeur commerciale.
À la cantonade.
L'heure est à la victoire !

LES PIRATES. –

Hourra !

MOURAD. –

Savourons-la.

TOUS LES PIRATES. –

Pour Mourad, roi des mers, hip hip hip hip, hurra !

St Pierre cesse de lire. La scène se fige. Un temps.

GABRIEL. –

Mais alors... ?

BELZÉBUTH. –

Eh bien, non...

ST PIERRE. –

De Rosnay n'est pas mort.

Jamais ne fut tué, tué de main de Maure...

LIBÉREZ-NOUS DU MAL

PERSONNAGES

HUGUES DE GUEUX, *comte de Rosnay*

FRANÇOIS DE ROSNAY, *évadé d'El Mabrusa*

ISABELLA DORIA, *comtesse, sœur de Gabriella*

CÔME-CLAUSSE DE MARCHAUMONT, *évêque de Châlons*

GABRIELLA DORIA, *comtesse de Rosnay*

SCORPETTE, *spadassin*

BUTOR
RAGAGNAC } *brutes*

DJIBRIL KHAYR AD-DÎN }
HASSAN KHAYR AD-DÎN } *assassins du pirate barbaresque Mourad Raïs*

ZENZERAZZA, *prostituée savante*

ESTRELLA
GIACOMMO
ELENA
LUNA
MARIA
ANDRE
ANTONIO } *enfants de Gênes*

LES ENFANTS DE LA TROUPE DES ENFANTS SANS SOUCI

ACTE I

SCÈNE 1

La justice

HUGUES, FRANÇOIS, ISABELLA, MARCHAUMONT, GABRIELLA.

La dernière scène de La verità dal cielo est en place, figée.

GABRIELLA, *égarée*. – Balbina, je ne comprends pas. Que-ce que cela veut dire ?

HUGUES, *à François, toujours en St Pierre*. – Carogne de comédien, misérable cabot ! Comment oses-tu ? Comment oses-tu déverser sur mon nom la boue de tes mensonges et jeter sous mes yeux l'ordure de tes fables ? Je t'arracherai la langue ! Tu paieras de ta vie tes calomnies infâmes !

Hugues se dirige vers François.

FRANÇOIS, *quittant peu à peu l'habit de St Pierre, à Hugues*. –

Vous voulez de vos cris faire un bâillon au Ciel

Et museler les voix de Pierre et Gabriel ?

Soit. Cessons d'user là d'artifices fantasques,

Finissons de jouer et jetons bas les masques.

J'enlève ce costume et le rends à St Pierre.

Voilà, monsieur, c'est fait, et je suis votre frère.

Stupeur au parterre, surtout Gabriella.

MARCHAUMONT. – Malédiction !

HUGUES. – Par le diable !

Entre Isabella.

ISABELLA, *en se démaillant, à Gabriella.* –

Et vous reconnaissez, Gabriella très chère,
Sous le fard excessif de cette poissonnière,
Celle qui trop longtemps n'a pas eu le bonheur
De pouvoir embrasser sa cadette de sœur.

MARCHAUMONT. – Damnation !

HUGUES. – Enfer !

GABRIELLA. – Isabella ! François ! Ah...

Gabriella s'évanouit, Balbina et Isabella volent à son secours.

HUGUES, *à la cantonade.* – C'est un imposteur, un menteur, un acteur ! Il ne dit rien de vrai ! (*À Scorpette, à propos de François, d'Isabella et des enfants.*) Emparez-vous de lui, et de la poissonnière, et de tous ces comédiens !

SCORPETTE, *à Butor et Ragagnac.* – Venez, mes hommes !

DJIBRIL, *à Hassan.* – Robert ! C'est lui ! C'est François de Rosnay !

HASSAN. – Et là, Marcel, c'est son demi-frère, la naïade à l'anchois !

Hassan et Djibril se précipite sur François en même temps que le font Scorpette, Butor et Ragagnac. Les cinq tueurs encerclent François.

DJIBRIL, à François. – Cette fois-ci, tu ne nous échapperas pas. Tu n'es qu'un mort qui marche et qui s'ignore. Nous trancherons ta tête et la déposerons aux pieds de Mourad Raïs.

HASSAN, *idem*. – Qu'Allah ait toujours soin de lui comme d'un fils.

SCORPETTE, à Djibril et Hassan, à propos de François. – Permettez, messieurs. Nous nous occupons de lui. Vous emporterez les restes quand nous aurons fini.

DJIBRIL, à Scorpette. – Tu pourrais mourir pour ces paroles, qui que tu sois, mais j'ai trop hâte d'achever ce rat.

FRANÇOIS, au milieu de ses assaillants, une épée à la main. – Cinq contre un ? On voit bien là de quelle espèce vous êtes, celle des chiens et des mauviettes. Mais soit ! Je relève le défi. (*Zenzerazza entre dans le cercle.*) Zenzerazza ! Mais par quel miracle ?

ZENZERAZZA, à François. – Ton poignard est superbe, mon beau François, et ô combien fougueux, mais cinq contre un, c'est par trop inégal.

FRANÇOIS. – Mais sais-tu seulement combattre ?

ZENZERAZZA, sortant un sabre japonais, à François. – Si Libellule Agile, ma maîtresse d'Orient, m'a transmis les mille et un secrets des jouissances terrestres, mon premier protecteur, Petit Scarabée, n'a pas laissé de m'enseigner le maniement du katana.

RAGAGNAC. – Voilà que cet esclave se fait aider d'une femme !
Hin hin hin !

BUTOR, *à propos de Zenzerazza*. – N'abîmons pas trop cette exotique mignonne, j'ai ma petite idée sur ce que nous pourrions en faire. Hin hin hin !

ZENZERAZZA, *portant le premier coup à Butor*. – Aya !

La bataille s'engage.

HUGUES, *pour lui-même*. – Il est temps de m'enfuir. Je ne sais que trop bien tout ce que l'issue des batailles peut avoir d'incertain. Courage, partons !

MARCHAUMONT. – Je viens avec vous !

Marchaumont et Hugues s'esbignent.

ESTRELLA, *aux autres enfants*. – Là ! Ils prennent la fuite. Rattrapons-les !

Estrella et les autres sortent à la poursuite de Hugues et Marchaumont. Cependant, au cœur de la bataille, Zenzerazza affronte Scorpette, Butor et Ragagnac, cependant que François est aux prises avec Hassan et Djibril.

ZENZERAZZA, *enchaînant les figures*. – « L'aile du paon dans l'œil du mulet » !

SCORPETTE, *touché*. – Par le Diable, qu'est-ce que c'est ? Je n'ai rien vu venir !

ZENZERAZZA . – « Le bonjour du tigre aux antilopes soumises » !

BUTOR, *idem*. – La bougre de femelle ! Me voilà balafre !

ZENZERAZZA . – « Le cobra des jonquilles et la grenouille obèse » !

RAGAGNAC, *idem*. – La peste soit de cette garce étrangère, il me manque une oreille !

FRANÇOIS, à *Hassan et Djibril*. – Ha ha ha !

J'ai la botte secrète et la feinte précise.

Goûtez-vous, messieurs, que ma lame vous bise ?

Ha ha ha !

DJIBRIL. –

Qu'elle donne un baiser, je conclurai l'étreinte.

Tu râleras bientôt, moins d'amour que de crainte !

FRANÇOIS, à *Djibril*. –

Pour un homme en sursis, vous êtes bien bavard.

Que dites-vous, monsieur, que je troue ce pendard ?

François abat Hassan.

DJIBRIL. – Hassan ! Mon frère !

HASSAN. – Ah ! Il m'a percé le cœur. Ma main s'entrouvre, mon bras retombe, mes yeux se voilent et je n'ai plus de force. Ah, Djibril... Djibril, je meurs...

Hassan est mort.

DJIBRIL, à *François*. –

Oh, j'en dis que ta vie ne tient plus qu'à un fil,

Le fil de mon épée, la lame de Djibril !

Le combat continue. Les enfants sont après les fuyards.

ANDRE. – Ils sont passés par là !

ANTONIO. – Barrons-leur la route, prenons-les à revers.

HUGUES, à *Marchaumont*. – Mais courez, l'évêque, courez donc, bougre d'âne !

MARCHAUMONT. – Si vous croyez que c'est facile avec cette robe !

LUNA. – Par ici ! Ils sont là !

MARIA. – Je les vois ! Hep, vous, là !

ZENZERAZZA . – « La griffe du renard dans le cou de la poule » !

Zenzerazza tue Scorpette.

SCORPETTE, *s'effondrant*. – Arglou !

BUTOR. – Par la malmort, il est crevé !

ZENZERAZZA . – « Le croc de la vipère dans le scrotum du vieux babouin » !

Zenzerazza tue Ragagnac.

RAGAGNAC, *s'effondrant*. – Gasp !

BUTOR. – Ah, eh non, je dis pouce, là, ce n'est plus du jeu...

Zenzerazza tue Butor.

ZENZERAZZA , *regardant Butor s'effondrer à ses pieds*. – Et pour finir, « L'asticot dans la pomme et le couteau de cuisine ».

LUNA, à *Marchaumont et Hugues*. – Vous êtes faits, messieurs !
Par ici, s'il vous plaît.

HUGUES. – Dégage de mon chemin, répugnante morveuse, ou
je te...

GIACOMMO. – Tout doux, monsieur, ravalez vos menaces. Nous
ne sommes pas d'humeur. Tendez vos mains, que je les entrave.

ESTRELLA. – Allez, avancez, votre destin vous attend.

DJIBRIL, *épuisé de lutter*. – Ah... Ah... Vil esclave, misérable
chien... La mort de mon frère t'ouvre les portes de l'enfer...

FRANÇOIS. – J'ai bien peur, mon ami, que tu ne les aies déjà
franchies.

*Dans un dernier effort, Djibril se jette sur François et
s'empale sur l'épée de celui-ci.*

DJIBRIL. – Ah ! Je ne paraîtrai pas devant Mourad Raïs...

FRANÇOIS. – Qu'Allah le punisse pour ses innombrables
vices.

Djibril s'écroule, sans vie.

ISABELLA. – Gabriella, Gabriella, revenez à vous, je vous en
prie ! (*À Balbina.*) Vite, Balbina, un médecin, elle est presque
sans vie !

FRANÇOIS. – Gabriella ! (*Il court auprès de Gabriella.*) Ah,
mon amour, ma chérie, au nom du Ciel réveillez-vous ! (*À la
cantonnade.*) Par tous les saints, un docteur !

ZENZERAZZA . – Laisse les docteurs, beau François à la puissante ardeur. Je vais m'occuper d'elle.

FRANÇOIS. – Comment ? Tu es aussi savante dans ce domaine ?

ZENZERAZZA . – Mamma Rossa fut un bon professeur. (*Zenzerazza se penche sur Gabriella.*) Génie de feu, génie de vie, rappelez parmi nous la petite écrevisse, le Grand Tout la réclame, ainsi le veut celui qui ne peut pas ne pas être.

Gabriella reprend connaissance.

FRANÇOIS. – Gabriella !

GABRIELLA. – François ! Ah...

Gabriella va pour s'évanouir encore.

ZENZERAZZA . – Tss tss, petite écrevisse, reviens là.

Gabriella est tout à fait consciente et François la remet sur ses jambes.

GABRIELLA. – Ah, François, mais... Mais c'est un miracle ! Vous n'avez pas changé, vous êtes toujours aussi... Aussi beau... Aussi fort... Aussi...

ZENZERAZZA . – Aussi viril.

FRANÇOIS. – Ah, Gabriella, enfin ! Enfin, je vous tiens dans mes bras. Jamais plus un instant nous ne serons séparés. J'en fais le serment devant tous !

ISABELLA. – Juste un moment, François, que je la puisse embrasser.

Gabriella se jette dans les bras de sa sœur. Les enfants s'approchent en poussant devant eux Hugues et Marchaumont ligotés.

ESTRELLA. – Et voilà les deux coquins.

MARCHAUMONT, *à François*. – Ah, monsieur le comte, je loue notre Seigneur pour votre retour. Je puis assurer que j'ignorais tout des manœuvres abjectes de votre demi-frère. Eussé-je eu vent d'elles, vous pensez bien que je...

FRANÇOIS. – Taisez-vous, monseigneur. Je sais tout. Et tout comme mon frère, dès demain vous irez aux galères.

MARCHAUMONT. – Aux galères ? Mais...

HUGUES. – François, mon frère, allons, tu es un peu colère, et cela se conçoit, mais tout peut s'arranger. Tiens, je te donne dix pour cent, dix pour cent sur tout. Et je te rends ta femme par dessus le marché. Intacte, je ne l'ai pas touchée, elle est comme neuve. Qu'en dis-tu ? Dix pour cent. Et puis on oublie tout, cela n'était en quelque sorte qu'un genre de tout petit malentendu.

FRANÇOIS, *aux enfants*. – Les enfants, s'il vous plaît, emportez loin de ma vue ce triste individu, je ne le connais plus.

Les enfants emmènent Marchaumont et Hugues.

HUGUES, *en sortant*. – Mais François, François, allons ! Tu n'es pas raisonnable, qu'est ce qu'il te prend ?

ISABELLA, *à Gabriella*. – Va, rejoins François.

Gabriella se blottit contre François.

FRANÇOIS. – Ô ma mie, je vous aime ! Mais Gabriella, dites-moi, est-ce vrai ce que ce traître vient d'annoncer ?

GABRIELLA. – Oui, mon beau François, cela est vrai. Pas une fois, il ne s'est approché de moi. Si bien que bon, me voilà toute pure, tout comme au premier jour.

FRANÇOIS. – Si bien que donc ce soir... ?

GABRIELLA. – Plus bas, François, plus bas, nous ne sommes pas seuls. D'ailleurs, me présenterez-vous cette noble étrangère au teint mordoré ?

FRANÇOIS. – Ah, c'est une grande dame ! Tour à tour excellente bretteuse et magicienne étonnante. Zenzerazza possède le secret de mille et une recettes.

GABRIELLA. – Zenzerazza... Je suis enchantée, madame. Mille et une recette. Êtes-vous donc aussi cuisinière ? Connaissez-vous le soufflé de pommes au trois caramels ou encore le rôti de veau au miel ?

ZENZERAZZA . – Non, je ne connais pas. Je connais « Le homard, la langouste et la petite écrevisse ».

GABRIELLA. – Mais cela m'a l'air exquis !

ZENZERAZZA . – Et aussi « Les deux génisses et le taureau joufflu ».

GABRIELLA. – C'est appétissant !

ZENZERAZZA . – Je vous ferai goûter.

GABRIELLA. – Vous m'en verrez ravie !

ZENZERAZZA . – J'en suis sûre.

GABRIELLA. – Et quand donc ?

ZENZERAZZA . – Quand vous voulez.

GABRIELLA. – Maintenant ?

ZENZERAZZA . – Si vous voulez.

FRANÇOIS, *à la cantonade*. – Ah, mes amis, mes amis ! Que dire encore ? Justice est faite ! C'est ce que le Ciel voulait et qu'il a fait advenir. Ayons toujours foi en lui. Ces épreuves que j'ai traversées grâce à Dieu et que je retraversai si telle était sa volonté, ces épreuves, dis-je...

GABRIELLA. – François ?

FRANÇOIS. – Oui ? Oui, ma mie ?

GABRIELLA. – Voulez-vous bien venir, s'il vous plaît ? Votre amie, Zenzerazza, a mille choses à nous faire découvrir. Venez ! Venez, je vous en prie !

FRANÇOIS. – Ah ? Ah oui ? Eh bien, eh bien, ma foi... Eh bien, ma foi, j'arrive ! (*À la cantonade.*) Bonsoir.

Rideau. Saluts.

LE CHEMIN RETROUVÉ

PERSONNAGES

ADRIEN, *sergent de la maréchaussée*

CASIMIR, *archer de la maréchaussée*

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE, *comédienne, comtesse*

RATICHE }
TITOUILLE } *voleurs, comédiens, aubergistes*

M. DUGOURDIN, *voleur, bourgeois*

MARIN DES CENDRES, *comédien, voleur*

PUCE }
MOUCHE } *comédiennes, servantes*

MARCHAUMONT, *comédien, voleur*

ACTE I

SCÈNE 1

Le chant du coq

TOUS LES PERSONNAGES DE *LA VIA SMARRITA*.

Pendant les saluts de El Mahrussa, tous les convives de l'auberge qui n'ont pas joué applaudissent et bissent, etc. Au premiers rangs d'entre eux, ivres, terriblement, et ravis, Adrien et Casimir.

ADRIEN. – Bravo ! Bravo ! Encore !

CASIMIR. – Par Dieu, par Dieu, oui, bravo !

Les applaudissement décroissent et l'ensemble de la troupe et des convives de l'auberge peu à peu se rapproche pour encercler les deux gendarmes.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , à Adrien et Casimir. – Je vois, messieurs, que cela vous a plu...

CASIMIR. – Ah, pour sûr, madame, pour sûr, comtesse ! (*À Ratiche.*) Et ton vin, l'aubergiste, ton vin, quel délice !

RATICHE. – Encore un peu, messieurs ?

M. DUGOURDIN . – Mais, oui, l'aubergiste, ces messieurs ont encore soif, et nous aussi d'ailleurs, car il a fallu de l'haleine pour

suivre toutes les aventures. Donne-nous à boire. Par vrai, sergent, que vous voulez boire, boire encore un peu ?

ADRIEN. – Oui, boire, oui... Après tout, après tout, je ne suis plus en service...

CASIMIR. – Pardi, ah ça, non ! À boire ! À boire !

Ratich et Titouille servent.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Alors, après cela, direz-vous qu'il faut se fier aux apparences ?

CASIMIR. – Les apparences ? Mais quelles apparences ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Mais les apparences dont vous disiez qu'elles sont toutes contre Marin des Cendres ou Marion Carabine ou quel que soit son nom.

CASIMIR. – Hein ? Marin ? Mais qui que c'est que ça ?

ADRIEN. – Marin... Marin... Marion ! Marion ! Où est-il ? Carabin ! Carabine !

Entre Marin.

MARIN. – Ici, sergent. Je suis ici.

ADRIEN. – Ah, tu es là ! Tu m'as fait peur ! Merci, c'est bien... c'est bien, tu es un bon gars. Tu n'as pas profité pour partir, c'est bien... Demain, demain, nous pourrons te pendre... C'est bien...

CASIMIR. – Demain, c'est aujourd'hui, parce que je crois, je crois qu'il est bien tard... Ou peut-être qu'il est bien tôt... Tôt ou tard, ce sera demain de toute façon...

Adrien et Casimir ne tiennent presque plus debout et le cercle se resserre autour d'eux.

TITOUILLE, *aux gendarmes*. – Encore une petite goutte.

ADRIEN. – Ah, oui, non, mais là... C'est... C'est...

CASIMIR. – La dernière, alors, parce que bon, là, c'est, pff...

RATICHE. – Une larme.

M. DUGOURDIN, *aidant les gendarmes à avaler leur vin*. – Voilà, c'est bien, encore une petite gouttelette... Là.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE. – Et maintenant, reposez-vous un peu. Le ciel est encore noir. Vous avez tout le temps...

ADRIEN. – Oui, oui, c'est cela qu'il faut faire. Et demain, nous pendrons Marion des Cendres et Marin Carabine.

CASIMIR. – Nous pendrons Ma... Nous pendrons Ca... Nous pendrons... Nous pendrons Marabine.

Adrien et Casimir s'endorment l'un contre l'autre. Un temps. Adrien et Casimir se mettent à ronfler.

MARIN, *après un long soupir de soulagement*. – Merci !

Tous les gens de l'auberge qui sont dans la combine se pressent autour de Marin et le congratulent brièvement.

M. DUGOURDIN. – Eh bien, Marion, tu viens de l'échapper belle, on dirait ?

MARIN. – Oui. Merci, merci à toi. Je te revaudrai ça. Merci à tous, je vous revaudrai ça.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Tu nous revaudras ça en ne te faisant plus prendre, Marin. Nous avons des spectacles un peu partout. S'il faut tous les jours empêcher qu'on te pend...

M. DUGOURDIN . – De notre côté, sans toi, nous ne saurions plus quoi voler. Ne te fais plus attraper, ça suffira pour ta dette.

MARIN. – C'est promis.

M. DUGOURDIN . – Tu es voleur...

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – Et tu es comédien...

M. DUGOURDIN . – Ne promets pas à la légère.

MARIN. – C'est promis.

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE , *sceptique*. – Ah !

M. DUGOURDIN , *idem*. – Ah ! (*À la cantonade.*) Bon, allez, on décampe, le coq va chanter. On démonte tout, on remballe ! Allez, les truands, allez les cabots !

Aussitôt, on entreprend de défaire les décors et de les escamoter. L'auberge cesse d'en être une et redevient une ferme en ruine.

MARIN, *à la C^{tesse} d'Éidolie*. – Bravo, en tout cas, cette pièce, c'était réussi. Quand l'as-tu écrite ?

LA C^{TESSE} D'ÉIDOLIE . – J'ai eu tout le temps pendant que tu filais de chez Colbert à Fismes et de Fismes à la prison. Pressons-nous.

MARIN. – Oui, oui.

Puce et Mouche sautent sur Marin.

PUCE, *à Marin.* – Alors, comme ça, Marin, on ne te suffit plus ?

MOUCHE, *idem.* – Marion n'a plus assez de ses deux amoureuses ?

PUCE. – Il lui faut désormais tâter de la bourgeoise ?

MOUCHE. – Jouer les amants dans des comédies grivoises ?

MARIN. – Mais non, mais non, pas du tout, vous n'avez pas compris. En vérité, c'est que...

PUCE. – Tais-toi, Marin.

MOUCHE. – Oui, Marion, boucle-la. C'est déjà bien assez qu'on t'ait tiré d'affaire...

PUCE. – Que l'on t'entende nous baliverner les ouïes.

MOUCHE. – Qu'une seule fois encore...

PUCE. – Une seule fois !

MOUCHE. – Tu te montres infidèle...

PUCE, *à propos de Mouche.* – À elle...

MOUCHE, *à propos de Puce.* – Ou bien à elle...

PUCE. – Je t'en coupe une.

MOUCHE. – Et moi l'autre.

PUCE. – Et je ne parle pas de tes oreilles.

MOUCHE. – Ni moi de tes moustaches.

PUCE. – Compris ?

MOUCHE. – Compris ?

MARIN. – Oui, d'accord, c'est compris. Plus jamais. Plus jamais, c'est promis.

PUCE & MOUCHE, *désabusées*. – Ah !

Elles sortent en emportant quelques éléments de décor.

M. DUGOURDIN. – Allez, allez, on s'active, on s'active !

*La scène est presque entièrement vide. Marin va pour sortir.
Entre Marchaumont, ne portant plus du costume d'évêque
que la robe retroussée.*

MARIN, à Marchaumont qui s'approche des gendarmes un couteau à la main. – Que fais-tu ?

MARCHAUMONT. – Je les tue.

MARIN. – Tu les tues ? Non, laisse. Laisse. Viens.

MARCHAUMONT. – Les laisser ?

MARIN. – Oui, laisse. Allez, viens.

MARCHAUMONT. – Des gendarmes, Marin.

MARIN. – Oui, je sais.

MARCHAUMONT. – La pire engeance sous le ciel, des gendarmes, les laisser ?

MARIN. – Je sais, oui, mais laisse, laisse.

MARCHAUMONT. – Je ne comprends pas.

MARIN. – Il y a eu déjà beaucoup de morts ce soir.

MARCHAUMONT. – Des morts ? Allons, Marin, c'était du théâtre.

MARIN. – Oui. Oui, mais la vie aussi, c'est du théâtre. C'est toujours du théâtre. Alors, on ne sait jamais, on n'est jamais bien sûr. Allez, ça suffit, viens, laissons-les.

MARCHAUMONT. – Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Mais comme tu voudras.

MARIN. – Crois-moi, c'est mieux comme ça.

MARCHAUMONT. – À ta guise.

Marchaumont sort. Le coq chante. Marin va pour sortir.

MARIN. – Ah, mais quelle andouille ! *(Il fait demi-tour et commence de fouiller dans les poches de Casimir et d'Adrien.)* Mais où Diable ont-ils bien pu fourrer mon or ? Avec tout ce mal que je me suis donné... Ici, dans cette poche ? Ou bien dans celle-ci ? *(Prenant conscience de la présence du public. Un temps. Au public.)* Oui, bon, d'accord, c'est vrai, l'or, je l'ai peut-être un peu volé. Mais je vous jure, et je le jure sur ma tête, et aussi sur les vôtres, si bien que vous avez tout intérêt à croire que je dis vrai, je vous jure que jamais, ô grand jamais, je n'ai forcé M^{me} Colbert.

MARCHAUMONT, *depuis les coulisses*. – Allez, Marin, tu viens ?

MARIN, *au public*. – Vraiment. Juré. Promis. *(À Marchaumont.)* J'arrive. *(Recommençant de fouiller les poches des gendarmes,*

trouvant l'or.) Ah, le voilà. (*Au public.*) J'y vais, Adieu. Et puis bonsoir.

*Ils sort. Le coq chante. Les deux gendarmes ronflent.
Noir.*

DA4P

